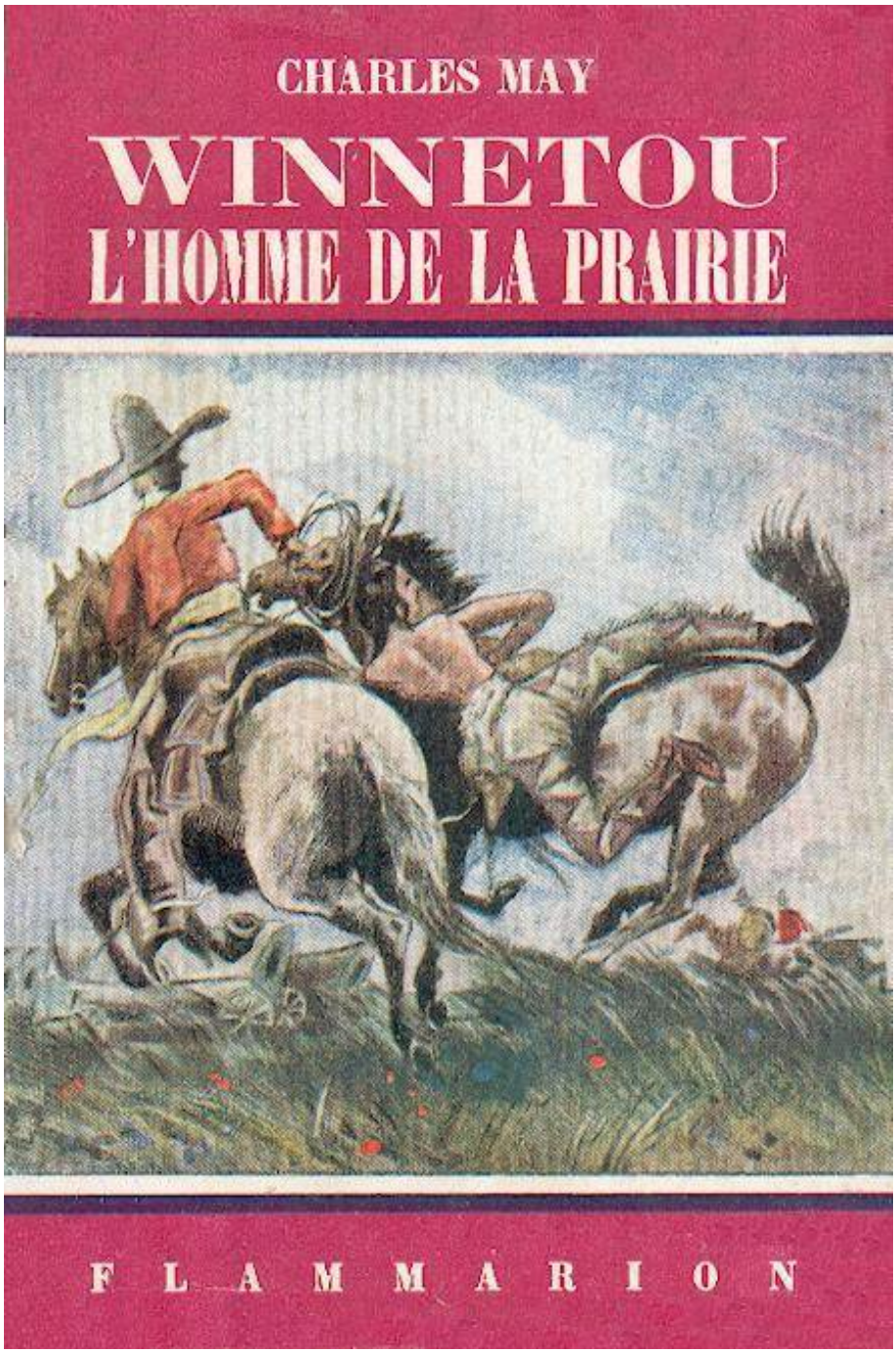
WINNETOU, L'HOMME DE LA PRAIRIE



CHAPITRE PREMIER

LE GREENHORN

Cher lecteur, connais-tu le sens exact du mot *greenhorn* ? C'est une épithète fort irrespectueuse et même vexatoire.

Green veut dire vert, et *horn* cornes d'escargot. Un *greenhorn* est donc un homme « vert » dans le sens qu'on donne à ce mot en parlant des fruits insuffisamment mûrs, autrement dit un homme fraîchement débarqué dans le pays, un novice qui doit étendre prudemment ses antennes s'il ne tient pas à courir le risque de se rendre ridicule.

Un greenhorn est un homme qui ne parle pas du tout anglais, ou qui, au contraire, s'exprime dans un anglais par trop châtié et fleuri. L'anglais yankee ou l'argot du Wild West blessent atrocement ses oreilles. Un greenhorn fume des cigarettes et abhorre le monsieur qui chique. Un greenhorn, lorsqu'il a reçu une gifle d'un paddy[1], court porter plainte devant le juge de paix, au lieu d'abattre son agresseur sur-le-champ, comme le ferait un véritable yankee. Un greenhorn n'ose pas poser ses bottes boueuses sur les genoux de son compagnon de voyage, ni savourer sa soupe en claquant de la langue avec le bruit d'un buffle agonisant. Le greenhorn, soucieux d'hygiène, emporte dans la Prairie une éponge grosse comme une citrouille, dix livres de savon fin et s'encombre par surcroît d'une boussole qui, dès le troisième jour, indique toutes les directions possibles, sauf celle du Nord. Un greenhorn note un tas

---

[1] Irlandais.

d'expressions indiennes et quand, pour la première fois, il se trouve en face d'un Peau-Rouge, il s'aperçoit qu'il a envoyé ses précieuses notes à sa famille au lieu de la lettre qu'il garde dans sa poche. Un greenhorn a mis dix ans à s'initier à l'astronomie, mais il lui faut, mettre un temps aussi long avant de tâcher, sans succès d'ailleurs, de lire l'heure qu'il est dans le ciel étoilé. Un greenhorn, dans le Wild West, allume un énorme feu de camp dont les flammes montent dans l'air aussi haut qu'un arbre et s'étonne ensuite, quand il est découvert et enlevé par les Indiens, que ceux-ci aient pu trouver sa trace. Bref, un greenhorn est un greenhorn... et j'en étais un à l'époque dont je parle.

N'allez pas croire cependant que je me sois douté le moins du monde que cette épithète péjorative pût s'appliquer à ma personne. Pas le moins du monde, dis-je, car c'est encore une particularité dominante du greenhorn que d'attribuer ce caractère à tous, sauf à lui-même.

Bien au contraire, je me croyais un homme extraordinairement malin et instruit par l'expérience ; j'avais fait ce qu'on appelle des études et je n'avais jamais eu peur avant les examens. Dans ma naïveté, je ne voyais pas que c'est la vie qui constitue la véritable haute école qui soumet continuellement ses élèves à de nouvelles épreuves. Les difficultés que j'éprouvais dans ma patrie, jointes au goût inné des aventures, me poussèrent à traverser l'Océan pour gagner ces États-Unis où un jeune homme ardent et ambitieux avait alors bien plus de chances qu'aujourd'hui de réussir.

Certes, j'aurais pu trouver une bonne place dans les États-Unis de l'Est, mais l'Ouest m'attirait. Après une courte période où je tâtai tour à tour de divers métiers, je pus enfin partir pour Saint-Louis, équipé de pied en cap, plein de courage et d'enthousiasme. Le sort me conduisit chez des compatriotes où l'on m'offrit une place de précepteur. C'est là que je fis connaissance de Mr. Henry, un habitué de la maison. C'était un origi-

nal, un armurier qui exerçait son métier avec le dilettantisme d'un artiste et qui se faisait appeler Mr. Henry, *the Gunsmith*.

Mr. Henry était un excellent homme, en dépit des apparences, mais, hormis la famille en question, il ne fréquentait personne et se montrait rude et brusque avec ses clients, que seule l'excellence de ses armes attirait dans sa boutique. Il avait perdu sa femme et ses enfants dans un triste accident dont il ne parlait jamais. Je pus néanmoins conclure de certaines allusions qu'ils avaient trouvé la mort au cours d'une agression. C'est à la suite de cet événement que Mr. Henry était devenu misanthrope. Il ne se rendait d'ailleurs pas compte de la rudesse de son caractère. Mais il avait un cœur d'or, et plus d'une fois je surpris une larme brillant dans ses yeux quand je lui parlais de ma famille, à laquelle j'étais et suis encore profondément attaché.

La raison pour laquelle il m'honorait, moi, étranger, d'une aussi grande amitié, m'échappa complètement jusqu'au jour où, il me la dévoila lui-même. Dès mon arrivée, ses visites s'étaient faites plus fréquentes dans la maison où je vivais. Il aimait à assister aux leçons que je donnais et, une fois celles-ci terminées, il m'accaparait pour ainsi dire : Enfin, un jour, il me pria de venir le lendemain chez lui. Une invitation était une chose si exceptionnelle de sa part que je craignis de l'importuner en acceptant et m'abstins de cette visite.

Ma réserve ne fut pas du tout de son goût, et je revois encore aujourd'hui le visage courroucé qu'il me montra lorsque enfin je me décidai à aller le voir, et le ton dont il me parla sans même répondre à mon *good evening*.

– Où étiez-vous fourré hier, sir ?

– J'étais à la maison.

– Et avant-hier ?

– Également à la maison.

– Vous vous payez ma tête.

– Je vous dis la vérité même, Mr. Henry.

– *Pshaw !* Les jeunes oiseaux de votre espèce n'aiment pas rester au nid ; ils fourrent leur bec partout, sauf là où c'est leur place.

– Et où est ma place, s'il vous plaît ?

– Ici, chez moi, compris ? Il y a longtemps que je voulais vous demander quelque chose.

– Pourquoi alors ne l'avez-vous pas fait ?

– Parce que je ne voulais pas, vous entendez ?

– Et quand le voudrez-vous ?

– Aujourd'hui, peut-être.

– Allez-y carrément alors, dis-je en m'asseyant sur le tour où il travaillait.

– Carrément ! On dirait, ma parole, que je pourrais me gêner pour parler à un greenhorn de votre espèce !

– Un greenhorn ? m'écriai-je en fronçant les sourcils, car je me sentais profondément blessé. Je veux bien croire que ce mot vous a, échappé par mégarde.

– Ne vous faites pas d'illusions là-dessus, sir. C'est à bon escient que j'ai prononcé ce mot. Vous êtes un greenhorn, et quel greenhorn. Vous avez la tête bourrée de lectures, on ne peut vous le contester. C'est inouï ce que vous avez dû bûcher là-bas. Ce blanc-bec sait exactement la distance qui sépare les étoiles, ce que le roi Nabuchodonosor a écrit sur des briques, ce que pèse l'air, bref toutes sortes de fariboles. Et parce qu'il sait tout ça, il se croit très malin. Mais essayez un peu de fourrer le nez dans la vie, hein ! pendant une petite cinquantaine d'années par exemple ; alors vous saurez peut-être, mais seulement peut-

être, en quoi consiste la vraie sagesse. Ce que vous avez appris jusqu'ici, ce n'est rien. Et ce que vous savez aujourd'hui, c'est encore moins. Vous ne savez même pas tirer.

Il avait dit cela d'un ton on ne peut plus méprisant et avec la conviction de quelqu'un qui est absolument sûr de son fait.

– Je ne sais pas tirer ? Hum ! répondis-je en riant. Est-ce là une question à laquelle vous désiriez une réponse ?

– Si vous voulez. Eh bien ! Répondez !

– Donnez-moi une arme. Ce n'est qu'ainsi que je serai en mesure de vous donner cette réponse.

Il écarta le canon de fusil qu'il était en train de visser, se leva, fit un pas dans ma direction, ses yeux étonnés fixés sur moi et s'écria :

– Vous voulez une arme ? Je me garderai bien de vous en donner une. Je ne remets mes fusils qu'à des mains qui en sont dignes.

– Alors, vous pouvez les confier aux miennes, ripostai-je.

Il me dévisagea à nouveau, d'abord de face, puis de profil, enfin il se rassit et reprit son canon tout en marmonnant :

– Quel greenhorn ! Et quel toupet ! C'est à vous en faire perdre patience.

Je le laissai faire, car je le connaissais bien. Puis j'allumai un cigare. Un quart d'heure passa sans que nous ayons échangé une parole. Enfin, il n'y tint plus. Il leva son canon contre le jour, le contempla et dit :

– C'est qu'il est beaucoup plus difficile de tirer que de regarder les étoiles ou de lire les briques de Nabuchodonosor. Avez-vous jamais tenu une arme à feu dans vos mains ?

– Je pense bien.

– Quand ?

– Plus d'une fois, vous pouvez m'en croire.

– Et vous avez déjà visé et tiré ?

– Bien sûr.

– Et atteint votre but ?

– Naturellement.

Il délaissa à nouveau son canon et me regarda dans les yeux.

– Allons, allons ! Avec vous on ne peut pas parler sérieusement. Je suis persuadé que votre balle passerait à côté d'un mur de quinze mètres de haut et de quarante de large. Je ne suis pas un gosse et vous n'êtes pas mon professeur, mettez-vous bien ça dans la tête. Vous n'êtes qu'un greenhorn, qu'un cancre. Et ça prétend savoir tirer ! Décrochez-moi un jour cette vieille arme-là et essayez seulement de viser. C'est le meilleur « tueur d'ours » que j'ai jamais vu.

Je me dirigeai vers l'endroit désigné, pris le fusil et l'épaulai.

– Fichtre ! s'exclama-t-il en bondissant sur ses pieds. Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous vous promenez avec ce fusil comme avec une canne ; pourtant c'est la pièce la plus lourde que je connaisse. Êtes-vous si fort que cela ?

Pour toute réponse, je le saisis de ma main droite par son veston boutonné et par sa ceinture et le soulevai à bout de bras.

– Nom d'un chien ! s'écria-t-il. Laissez-moi donc ! Vous êtes plus fort que mon Bill !

– Votre Bill ? Qui est-ce ?

– C’était mon fils. Il... mais laissons cela. Il est mort avec les autres. Il promettait beaucoup. Vous lui ressemblez un peu par la taille. Vous avez aussi les mêmes yeux et la même bouche. C’est pourquoi je vous... mais cela ne vous regarde pas.

Une profonde tristesse se répandit sur ses traits. Il passa sa main sur son visage et poursuivit d’un ton plus calme :

– Sir, avec de tels muscles, c’est vraiment dommage de gaspiller son temps à dévorer des livres. Vous devriez faire aussi de la culture physique.

– C’est ce que je fais.

– Vraiment ?

– Puisque je vous le dis.

– Vous faites de la boxe ?

– On n’en fait pas beaucoup chez nous. Mais je suis assez fort en gymnastique et à la lutte.

– Vous montez à cheval ?

– Oui.

– Vous faites de l’escrime ?

– J’ai même donné des leçons.

– Dites donc, vous me montez un bateau ?

– Voulez-vous faire un petit essai ?

– Non. Ça me suffit. Du reste, il faut que je travaille. Asseyez-vous donc.

Il prit place devant son établi et je suivis son exemple. Il semblait absorbé par de graves pensées. Tout à coup, il leva les yeux de sur son travail et me demanda :

– Avez-vous fait des mathématiques ?

– C'était mon étude favorite.

– L'arithmétique, la géométrie ?

– Naturellement.

– Et vous comprenez quelque chose à l'arpentage ?

– Je m'y entends assez bien. Il m'est souvent arrivé de flâner un théodolite à la main.

– Vous savez vraiment arpenter ?

– Mais oui. Pourquoi cette question ?

– Pour rien. Ne soyez pas trop curieux, vous le saurez un jour. Avant tout, il faudrait que j'aie la certitude, oui, la certitude que vous savez tirer.

– Je suis prêt à subir l'épreuve.

– J'y pense, soyez tranquille. À quelle heure commencez-vous demain vos cours ?

– À huit heures.

– Alors venez me voir à six heures, à mon tir.

– Pourquoi si tôt ?

– Parce que je ne veux pas attendre plus longtemps. Je brûle d'impatience de vous prouver que vous n'êtes qu'un greenhorn. Mais c'est assez pour aujourd'hui. J'ai autre chose à faire, et des choses autrement importantes.

Il semblait en avoir terminé avec son canon et sortit d'une caisse un morceau de fer en forme de polygone, dont il se mit à limer les coins.

Il était si absorbé par son travail qu'il semblait en avoir oublié ma présence. Ses yeux brillaient et lorsqu'il contemplait, de temps en temps, son œuvre, je croyais lire dans ses yeux une véritable passion. Ce morceau de fer devait avoir à ses yeux une importance particulière. Intrigué, je ne pus m'empêcher de le questionner.

– Est-ce une pièce d'arme à feu ?

– Oui, dit-il en se rappelant seulement alors ma présence.

– Pourtant je ne connais aucun système d'arme à feu qui possède une pièce de ce genre.

– Je crois bien. Mais vous le connaîtrez un jour. Ce sera le système Henry.

– Tiens. C'est donc une invention.

– Yes !

– Je m'excuse alors de vous avoir questionné. Naturellement, c'est un secret.

Il regarda un moment dans les trous, tourna la pièce dans tous les sens, l'appliqua à l'extrémité postérieure du canon, et dit enfin :

– Oui, c'est un secret. Mais j'ai confiance en vous parce que je vous crois discret, bien que vous ne soyez qu'un affreux greenhorn. Aussi vous dirai-je ce que je compte en faire. Ce sera une carabine à répétition avec un magasin à vingt-cinq cartouches.

– Pas possible !

– Motus ! Me prenez-vous pour un imbécile qui s'attaque à l'impossible ?

– Alors, votre magasin devra posséder suffisamment de chambres pour recevoir les cartouches.

– Cela va de soi.

– Mais le magasin sera énorme, lourd, et l'arme impossible à manier.

– Pas du tout, parce qu'il n'y aura qu'une chambre. L'arme ne sera ni lourde, ni encombrante. Voici d'ailleurs cette chambre, dit-il en désignant le morceau de fer.

– Hum ! Il faut croire que je ne comprends rien à votre métier. Et qu'adviendra-t-il quand le canon sera échauffé ?

– Il ne le sera pas. La matière de ce canon et sa fabrication sont mon secret. Ce morceau de fer suivra un mouvement excentrique. Les vingt-cinq orifices qu'il comprendra recevront autant de balles. À chaque décharge, la plaque s'avance et la cartouche suivante vient se placer en face du canon. Ça fait bien longtemps que cette idée me travaille. D'abord, ça ne marchait pas, mais, maintenant, il me semble que ça colle. Je passe déjà pour un assez bon armurier, mais, quand j'aurai mis au point ce petit truc, je serai célèbre et je gagnerai beaucoup d'argent.

– Et des remords par-dessus le marché.

Il me fixa un instant, d'un air étonné, puis demanda :

– Des remords ? Pourquoi ça ?

– C'est bien simple, dis-je, si vous mettez au point une arme à feu capable de tirer vingt-cinq coups d'affilée et qui pourra tomber entre les mains de n'importe quel voyou, les forêts vierges et les gorges des montagnes de la prairie ne tarderont pas à devenir le théâtre des pires carnages. On abattra les Indiens comme des mouches, si bien que, dans quelques années, il ne restera plus un seul indigène. Voulez-vous assumer une telle responsabilité ?

Il me regardait fixement sans répondre.

– De plus, poursuivis-je, le jour où n'importe qui pourra se procurer, moyennant argent, cet engin meurtrier, vous ne tarderez pas à ramasser une fortune, mais, d'autre part, on aura vite fini d'exterminer les mustangs et les buffles, en même temps que tout le gibier dont la chair sert de nourriture aux Indiens. Des centaines et des centaines de chasseurs de records se muniront de votre carabine et afflueront dans l'Ouest. Le sang humain et animal coulera à flots et, en peu de temps, en deçà et au-delà des Montagnes Rocheuses, les terres seront dévastées et dépeuplées.

– Sacrebleu ! s'exclama-t-il. Est-ce vrai que vous débarquez seulement d'Europe ?

– Oui.

– Et vous n'êtes jamais allé dans le Wild West ?

– Jamais.

– Eh bien ! vous êtes un parfait greenhorn. Et ce morveux de greenhorn en prend si bien à son aise qu'on le croirait le protecteur de tous les Indiens et depuis au moins un siècle établi dans le pays. Ce n'est pas un blanc-bec comme vous qui m'impressionnera par ses bobards. Et même si tout ce que vous dites là était vrai, ça n'aurait aucune importance parce que je n'ai jamais eu l'intention de monter une usine de fusils. Je suis un solitaire et je tiens à le rester. Ça ne me dit rien d'avoir affaire à des centaines d'ouvriers.

– Mais vous pourriez, pour gagner de l'argent, faire breveter votre invention et vendre le brevet au prix fort ?

– Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles ! Jusqu'ici je n'ai jamais connu la misère et il n'y a aucune raison pour que ça change à l'avenir, même si je ne vends pas mon brevet. Je n'ai aucune envie d'entendre plus longtemps pépier un oiseau comme vous qui doit d'abord prendre sa volée avant d'essayer de siffler et de chanter.

Je ne lui tins pas rigueur de ses paroles peu affables ; je le connaissais trop bien pour mal les interpréter. Il m'avait pris en amitié et j'étais certain qu'il ne me voulait que du bien. Avant de prendre congé de lui, je lui tendis la main, qu'il serra longuement en la secouant.

Je ne me doutais pas, alors, de l'importance que cette conversation devait avoir pour moi par la suite et encore moins du rôle que le « tueur d'ours » et la future carabine Henry joueraient dans ma vie.

Le lendemain, à six heures précises, je me présentai devant mon étrange vieil ami. Il me serra la main, tandis qu'un sourire ironique éclairait ses traits durs.

– *Welcome*, sir ! Quel air de conquérant. Croyez-vous donc atteindre ce mur dont je parlais hier ?

– Je l'espère.

– *Well*, on verra bien. Moi, j'emporte une arme plus légère, vous, vous prendrez le « tueur d'ours » ; je me garderais bien de trimbaler une machine aussi lourde.

Il liait en bandoulière un léger rifle à deux canons. Quant à moi, je m'emparai du « tueur d'ours », qu'il se refusait à porter. Arrivé au champ de tir, il commença par tirer lui-même deux coups de feu. Vint alors mon tour et celui du « tueur d'ours ». Je ne connaissais pas du tout cette arme, et ma première balle n'atteignit que le bord du disque noir de la cible. Le second coup fut meilleur ; la troisième balle alla se loger exactement au centre du disque noir, et toutes celles qui suivirent traversèrent le trou percé par elle. La stupéfaction de Henry augmentait à mesure que je tirais. Il me demanda de recommencer l'essai avec son rifle et, lorsque j'eus obtenu les mêmes résultats, il s'écria :

– Ou bien vous avez vendu votre âme au diable, ou bien vous êtes né homme du Wild West !

– Je peux vous assurer que je n'ai pas vendu mon âme au diable. Cette transaction ne me dirait rien, rétorquai-je, en riant.

– Dans ce cas, vous avez le devoir et même l'obligation de vous faire chasseur du Wild West. Cela non plus ne vous dit rien ?

– Pourquoi pas ?

– *Well*, on verra bien ce qu'on pourra faire de vous. Savez-vous monter à cheval ?

– À la rigueur.

– À la rigueur ? C'est-à-dire que vous êtes en équitation moins habile qu'au tir.

– La belle affaire ! Qu'est-ce après tout que l'équitation ? Le plus difficile, c'est de monter, ensuite le cheval vous porte tout seul.

– Vous croyez ça ? Et qui vous tiendra aussi en selle ? Voilà l'erreur ! Vous l'avez dit : le plus difficile, c'est de monter, car il faut le faire tout seul. La descente est bien plus facile : c'est la rosse qui s'en charge.

– Pas en ce qui me concerne.

– Vraiment ? Que diriez-vous d'un petit essai ?

– Je veux bien.

– Venez alors. Il n'est que sept heures et vous avez encore une heure devant vous. Nous irons chez Jim Korner, le maquignon. Il a un cheval rouan qui se chargera bien de vous désarçonner.

Nous rentrâmes dans la ville et allâmes trouver le maquignon, qui possédait un manège tout entouré d'écuries. Korner

vint en personne à notre rencontre nous demander ce que nous désirions.

– Ce jeune homme prétend qu'aucun cheval ne pourra le mettre hors de selle, déclara Henry. Qu'en pensez-vous, Mr. Korner ? Le laisserez-vous enfourcher votre cheval rouan ?

Le maquignon m'examina, puis, l'air satisfait de son examen, déclara :

– L'ossature m'a l'air très élastique. D'ailleurs, les jeunes gens ne se cassent pas aussi facilement le cou que les vieux. Si ce gentleman veut essayer la bête, je n'y vois pas d'inconvénient.

Il donna des ordres et, un instant après, deux palefreniers amenèrent un cheval sellé, qui manifestait une vive inquiétude et piaffait nerveusement. Le vieil Henry prit peur pour moi. Il essaya, le premier, de me dissuader de mes projets, mais je ne regrettais nullement ma parole et, d'ailleurs, je voyais déjà là une affaire d'honneur. Je pris le fouet et me laissai chausser les éperons ; puis, après quelques tentatives infructueuses, je sautai en selle. Les deux palefreniers s'écartèrent précipitamment et le cheval rua des quatre fers, puis tourna de côté. Je parvins pourtant à me maintenir en selle, bien que je ne fusse pas encore ferme sur mes étriers. À peine avais-je réussi à consolider ma position que ma monture se cabra. Comme cela ne donnait aucun résultat, elle se rua vers le mur pour me désarçonner plus facilement. Mais un coup de fouet eut vite fait de la faire revenir en arrière. Une lutte farouche s'engagea entre cavalier et monture, une lutte non exempte de danger pour moi. Je déployai toute l'adresse que je possédais alors et toute la force de mes fémurs, si bien que je sortis vainqueur de l'aventure. En mettant pied à terre, mes jambes tremblaient encore de l'effort fourni ; quant au cheval, il haletait et de grosses gouttes de sueur perlaient sur sa robe. Mais je l'avais maté !

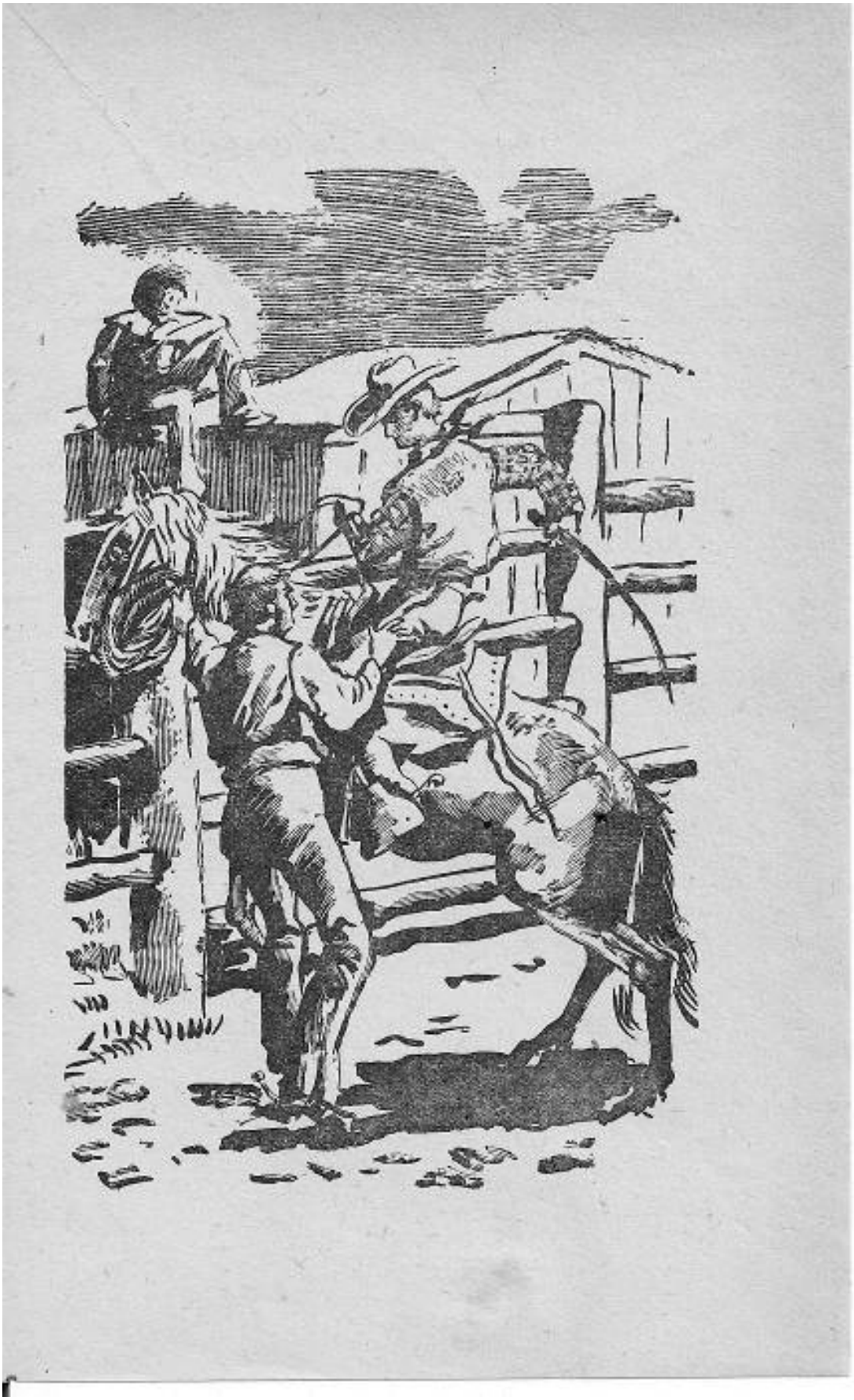
Le maquignon était déjà inquiet pour sa bête. Il la fit aussitôt envelopper dans une couverture et promener lentement

pour lui permettre de se détendre les muscles. Puis il se tourna vers moi :

– Je n'aurais jamais cru cela possible, jeune homme ; j'étais persuadé que, dès la première ruade, vous rouleriez par terre. Naturellement, vous ne me devez pas un cent ; au contraire, je vous serais très obligé de venir ici de temps en temps pour dresser cette salle bête.

– Si cela peut vous rendre service, je ne demande pas mieux.

Pendant toute la séance, Henry s'était tu. Il me regardait en hochant la tête. Il frappa des mains et s'exclama :



– Pour un greenhorn, c'est vraiment un greenhorn bien extraordinaire. Il aurait serré cette rosse à mort plutôt que de vider les arçons. Qui vous a appris ça, mon garçon ?

– Le hasard, qui m'a mis un jour entre les jambes un étalon hongrois de la pousta, qui ne se laissait monter par personne. J'ai réussi à le dompter au risque de ma vie.

– Au diable de telles rosses ! J'aime autant mon fauteuil, qui ne voit pas d'inconvénient à ce que je m'assoie dedans. Allons-nous-en maintenant. J'en ai le vertige. Vous n'aurez pas à regretter de m'avoir montré ce dont vous êtes capable.

Nous nous séparâmes. Les deux jours qui suivirent, je ne revis pas Henry, mais, le surlendemain, sachant que j'avais mon après-midi libre, il vint me trouver.

– Voulez-vous faire un tour avec moi ? – me demanda-t-il.

– Où voulez-vous aller ?

– Chez un gentleman qui serait heureux de faire votre connaissance.

– Tiens ! Et qu'est-ce qui me vaut cet honneur ?

– Vous ne devinez pas ? Il n'a encore jamais vu un greenhorn de près.

– Eh bien ! je vous accompagne, Mr. Henry. Puisqu'il tient à nous connaître...

Henry avait un petit air malin, plein de réticences, et j'en conclus qu'il me réservait une surprise. Il me conduisit à un bureau de plain-pied avec la rue, mais il m'y avait fait entrer si précipitamment que je n'avais pas eu le temps de lire l'inscription de la porte vitrée.

Je croyais toutefois avoir distingué deux mots : *office* et *surveying*. Je ne tardai pas à me rendre compte que j'avais vu juste.

Dans le bureau se trouvaient trois hommes qui accueillirent Henry très cordialement et me parlèrent avec une politesse mêlée d'une curiosité mal dissimulée. Les tables étaient jonchées de cartes, de plans et de toute sorte d'instruments-de précision. Nous nous trouvions dans un bureau d'arpentage.

Henry engagea avec les trois hommes et moi une conversation très amicale qui ne tarda pas à s'animer. Elle roulait surtout sur les affaires du bureau, ce qui ne me déplaisait pas, car j'étais bien plus au courant des choses d'arpentage que de la situation politique intérieure des États-Unis.

Henry témoignait beaucoup d'intérêt à cette science. Il voulait tout savoir et je répondais volontiers à ses questions lui expliquant l'emploi de chaque instrument, la façon de dresser des plans et des cartes. Il faut bien croire que j'étais un véritable greenhorn, car la raison de cet interrogatoire m'échappait encore. Ce n'est que lorsque j'eus surpris les regards entendus que les trois hommes échangeaient avec Henry que je me levai et déclarai que je devais m'en aller. Henry ne protesta pas et nous prîmes congé des trois gentlemen, qui nous serrèrent vigoureusement la main.

Une fois dehors, Henry me posa la main sur l'épaule, s'arrêta et me dit avec une profonde satisfaction :

– Jeune homme et cher greenhorn, vous m'avez fait un grand plaisir. Je suis fier de vous.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que vous avez dépassé mes espérances et l'attente de ces messieurs.

– Espérances ? Attente ? Je ne comprends pas.

– Ça n’a aucune importance. L’autre jour, vous avez prétendu que vous aviez quelques notions de géodésie. Je vous ai amené chez ces messieurs pour voir si ce n’était pas du bluff.

– Du bluff ? Si vous me croyez capable de bluffer, Mr. Henry, je ferais mieux d’interrompre mes visites chez vous.

– Ne soyez pas ridicule. Vous n’allez tout de même pas priver un vieil homme comme moi du plaisir de vous voir chez lui. D’autant plus que vous ressemblez à mon fils. Êtes-vous retourné au manège ?

– J’y passe tous les matins.

– Et vous montez votre cheval rouan ?

– Bien sûr.

– Vous pensez en faire une bonne monture ?

– Je l’espère. Mais je ne pense pas que le client qui l’achètera fasse une très bonne affaire. La bête s’est habituée à moi et ne tolère aucun autre cavalier.

– Vous m’en voyez ravi. Ainsi donc, votre bête ne supporte que des greenhorns. Suivez-moi dans cette petite rue. Je connais ici un excellent restaurant où l’on mange fort bien et où l’on boit encore mieux. Nous allons fêter l’examen dont vous venez de vous tirer avec tant de succès.

Je ne reconnaissais plus mon vieil Henry. Lui, toujours si renfermé, si sauvage, il voulait maintenant faire un repas en ville ! Sa voix, elle-même, avait des intonations plus joyeuses et plus insouciantes.

À partir de ce jour-là, il vint me voir quotidiennement et me parlait comme à un ami dont on redoute la perte imminente. Mais, comme pour contrebalancer ses épanchements, il me traitait de temps en temps de greenhorn.

En même temps, ma situation dans la famille où je travaillais s'était modifiée. Les parents se montraient plus attentionnés à mon égard et les enfants plus dociles. Il m'arrivait de surprendre chez eux des regards attendris que je ne comprenais pas.

Environ trois semaines après mon étrange visite au bureau d'arpentage, la maîtresse de maison m'invita à dîner en famille, bien que ce fût mon soir de sortie. Elle expliqua cette invitation insolite par les visites qu'elle attendait, celle de Mr. Henry et de deux autres gentlemen, dont l'un s'appelait Sam Hawkens et était un célèbre chasseur du Wild West. En ma qualité de greenhorn, je n'avais pas encore entendu ce nom, toutefois j'étais heureux de faire la connaissance d'un véritable homme de l'Ouest.

Faisant partie de la maison, je pus, sans enfreindre les règles de la convenance, pénétrer dans la salle à manger sans attendre le coup de gong. Je constatai alors que la table était dressée comme pour une grande fête. La petite Emmy, âgée de cinq ans, était seule dans la pièce, occupée à fourrer ses doigts dans un pot de confiture. En me voyant entrer, elle les essuya précipitamment sur sa toison blonde. Je levai mon doigt d'un geste menaçant ; elle accourut alors vers moi et me chuchota quelques mots à l'oreille. Pour m'amadouer, elle me confia le secret qui pesait sur son petit cœur. Je crus l'avoir mal comprise ; mais, à ma demande, elle répéta : *Your farewell feast*.

Mon repas d'adieux ! C'était impossible. La petite avait dû mal interpréter une conversation entendue. Je souris. Au même moment, des bruits se firent entendre dans le salon ; les invités venaient d'arriver et je me hâtai à leur rencontre. Ils étaient venus tous les trois ensemble, conformément à leur convention, ainsi que je devais l'apprendre par la suite. Henry me présenta Mr. Black, un jeune homme un peu raide et gauche, et Mr. Sam Hawkens, l'homme du Wild West.

J'avoue que je devais faire une singulière figure à fixer ce dernier d'un air ébaubi. C'était la première fois que je me trouvais en face d'un homme de cette espèce. Plus tard, je devais en connaître d'autres. Si l'homme lui-même offrait un spectacle peu commun, cette impression se trouvait encore renforcée par le fait qu'il se tenait dans le salon comme au milieu d'une forêt, tête couverte et fusil en main.

Il portait un chapeau de feutre à larges bords, d'âge, de couleur et de forme indéfinissables. Au milieu de la broussaille de poils qui recouvrait son visage, émergeait un nez de dimensions respectables, digne de servir d'aiguille à un cadran solaire. La barbe était à tel point touffue qu'elle ne laissait apercevoir que deux yeux vifs qui fixaient sur moi un regard malicieux. Mr. Sam Hawkens me contemplait avec une curiosité égale à celle que je lui témoignais.

Cette tête étrange reposait sur un corps vêtu d'une veste en peau de chèvre qui, visiblement, n'était pas faite à sa mesure ; cet accoutrement lui donnait l'aspect d'un enfant qui aurait mis par jeu la robe de chambre de son grand-père. Sous cet ample vêtement, on voyait deux jambes en forme de faux, grêles comme des tuyaux de pipe, enroulées dans des leggings effrangés, et terminées par une paire de bottes indiennes si volumineuses qu'au besoin leur propriétaire aurait pu s'y cacher tout entier.

Ce célèbre chasseur tenait à la main un vieux fusil qui paraissait tenir plutôt d'un gourdin que d'une arme à feu. Bref, il m'eût été difficile d'imaginer un spécimen plus typique de chasseur du Wild West.

Après m'avoir toisé de la tête aux pieds, Sam Hawkens se tourna vers mon ami Henry et demanda d'une voix fluette, presque enfantine :

– C'est bien le jeune greenhorn dont vous m'avez entretenu ?

L’autre acquiesça de la tête.

– *Well !* Il ne me déplaît pas. J’espère que Sam Hawkens lui plaît aussi. Hihihi !

Et, avec ce petit rire curieux que je devais entendre si souvent par la suite, il se tourna vers la porte qui venait de s’ouvrir devant les maîtres de céans. Ceux-ci échangèrent avec le chasseur un salut cordial qui ne laissa pas de me surprendre légèrement, car j’ignorais qu’ils fussent en relations.

On nous pria de passer dans la salle à manger. Je remarquai avec stupéfaction que Sam Hawkens ne s’était pas séparé de son arme. Ce n’est que lorsqu’on nous désigna notre place à table qu’il déposa son fusil à sa portée ; en disant :

– Un vrai chasseur du Wild West ne doit jamais quitter son arme. Si vous me le permettez, j’accrocherai donc ma Liddy à la poignée de la fenêtre.

J’appris par la suite que, selon un usage courant ; les chasseurs du Wild West considéraient leurs armes comme des êtres vivants et leur donnaient des noms humains.

Une fois Liddy installée, Sam enleva son inénarrable chapeau. Je vis alors, avec effroi, que ses cheveux étaient restés dans le fond du chapeau. Son crâne dégarni et couleur de sang offrait un spectacle terrifiant. La maîtresse de maison poussa un petit cri et les enfants se mirent à hurler à tue-tête. Hawkens se tourna vers nous et dit d’une voix rassurante :

– N’ayez crainte, madame et messieurs. Ce n’est rien de grave. J’ai porté longtemps ma chevelure naturelle sans que personne trouvât à y redire jusqu’au jour où j’ai été attaqué par une douzaine de pawnies qui m’ont écorché le crâne. C’était une sensation plutôt désagréable, mais à laquelle on peut survivre, comme vous voyez, hihihi ! Après cet accident, je m’en suis retourné à Tekama et me suis payé un nouveau scalpe. Cela s’appelle perruque, si je ne m’abuse. Cette bagatelle m’a coûté

trois douzaines de peaux de castor. Peu importe, d'ailleurs, car mon nouveau scalpe est bien plus pratique que l'ancien, surtout en été. Quand j'ai trop chaud, je n'ai qu'à l'enlever. Hihihi !

Ce disant, il accrocha son chapeau et remit sa perruque. Ensuite, il se débarrassa de sa veste et nous pûmes voir deux pistolets et un couteau fixés à sa ceinture. En prenant place à table, il porta son regard sur la maîtresse de la maison, puis sur moi et dit :

– Je vous serais très obligé, Milady, de bien vouloir mettre ce jeune greenhorn au courant de la situation. Il est préférable de le faire avant de commencer le repas, si je ne m'abuse.

C'était là une expression favorite de Sam Hawkens. L'hôtesse acquiesça de la tête et, se tournant vers moi :

– Vous ignorez sans doute, dit-elle, que M. Black que voici est votre successeur.

– Mon successeur ? répétai-je, ébahi.

– Certainement. Puisque vous nous quittez, il nous a bien fallu vous chercher un remplaçant.

– Moi, je vous quitte ?...

– Hélas ! Vous nous quittez, sir, affirma la maîtresse de céans, un sourire bienveillant aux lèvres. Certes, régulièrement, vous auriez dû nous prévenir plus tôt, mais, comme nous n'avons tous que de l'amitié pour vous, nous n'avons voulu à aucun prix faire obstacle à votre carrière. Nous regrettons vivement votre départ, mais, puisqu'il est déjà décidé pour demain, il ne nous reste qu'à vous souhaiter bon voyage.

– Bon voyage ?... Demain ?... Mais où ?... balbutiai-je.

Sam Hawkens me donna une tape sur l'épaule.

– Vous voulez savoir où ? Mais au Wild West, parbleu ! Vous avez brillamment passé votre examen. Les autres prospecteurs partent demain et vous ne voudriez pas qu'ils ajournent leur départ à cause de vous. Dick Stone, Will Parker et moi-même, nous sommes engagés, en même temps que vous, en qualité de guides de l'expédition, qui se propose de longer la Canadienne[2] jusqu'au Nouveau-Mexique. J'espère que vous ne désirez pas rester greenhorn toute votre vie.

C'était comme si une taie se détachait de mes yeux. On avait donc ourdi autour de moi un véritable complot. À mon insu, on avait fait de moi un prospecteur d'une nouvelle compagnie de chemins de fer qui entreprenait d'importants travaux d'arpentage.

Quelle perspective magnifique ! Mon vieil ami Henry vint à moi, me serra la main et dit :

– Vous êtes ici chez de braves gens, mais une place de précepteur ne convient pas à un garçon comme vous. Votre avenir est dans l'Ouest. J'ai fait une démarche auprès de l'Atlantic et Pacific Company et vous avez passé un examen, sans vous en douter. Vous vous en êtes tiré à merveille, et voici votre contrat.

Il me tendit un papier. J'y jetai un coup d'œil en apercevant le montant de mes appointements, j'en crus à peine mes yeux. Mais Henry continua :

– Vous voyagerez à cheval et vous aurez besoin d'une bonne monture. J'ai acheté le cheval rouan. Il est à vous. Il vous faut aussi une arme et je vous fais cadeau du « tueur d'ours », que vous maniez avec tant d'adresse. Qu'en dites-vous, mon garçon ?

---

[2] Rivière des États-Unis, affluent de l'Arkansas.

Lorsque j'eus regagné l'usage de ma voix étranglée par l'émotion, j'essayai de protester, mais sans résultat. La maîtresse de maison se mit à table, et nous dûmes suivre, son exemple. Le repas commença et les affaires furent remises à plus tard.

Ce n'est qu'après le dîner que je reçus de plus amples renseignements. La nouvelle voie ferroviaire devait partir de Saint-Louis, traverser le Missouri, l'Oklahoma, le Nouveau-Mexique, l'Arizona et s'acheminer par la Californie jusqu'à la côte du Pacifique. C'étaient ces immenses territoires qui devaient faire l'objet des travaux d'arpentage. Le territoire qui incombait à notre expédition, composée, en dehors de moi, de trois autres prospecteurs et d'un ingénieur en chef, était circonscrit entre la source du Rio-Pecos et la basse Canadienne. Les trois guides et de nombreux chasseurs complétaient notre expédition. Mes amis, qui avaient tenu à me faire la surprise de mon engagement, s'étaient occupés de mon équipement. Il ne me restait qu'à rejoindre mes futurs compagnons, qui m'attendaient chez l'ingénieur en chef. Ils me firent tous un excellent accueil.

Le lendemain matin, après avoir pris congé de la famille où j'avais été employé, j'allai trouver Henry. Je tenais à le remercier de sa bonté, mais il me serra chaleureusement la main et coupa court à mes effusions.

– Taisez-vous, mon garçon. Si je vous envoie dans l'Ouest, c'est parce que je veux empêcher mon vieux fusil de se rouiller. Allez-vous-en maintenant et, quand vous serez de retour, n'oubliez pas de venir me voir pour me raconter vos aventures. J'espère qu'alors vous ne serez plus le greenhorn que vous êtes aujourd'hui, quoi que vous en disiez.

Puis il me poussa vers la sortie, mais, avant qu'il eût pu fermer la porte, j'avais aperçu deux larmes briller dans ses yeux.

CHAPITRE II

KLEKIH – PETRA

L'« été indien » tirait déjà à sa fin, mais, bien que nous fussions à la tâche depuis déjà trois mois, nous n'étions pas encore au bout de notre travail. Cela tenait à deux raisons.

Tout d'abord, il nous fallait travailler sur un terrain particulièrement ingrat et encore très peu exploré. Par ailleurs, la région était fort dangereuse, à cause du passage fréquent des tribus des Kiowas, des Comanches et des Apaches, qui, comme on peut le penser, se montraient très hostiles à la construction d'une ligne ferroviaire sur leurs réserves.

Les précautions qui s'imposaient n'étaient guère de nature à faciliter notre travail. Il nous fallait, par exemple, renoncer à la chasse, de crainte d'attirer sur nous l'attention des Peaux-Rouges. Nous dûmes souvent nous contenter des vivres qu'on nous expédiait de Santa-Fé, dans des chariots traînés par des bœufs. Malheureusement, la régularité de ce mode de ravitaillement laissait à désirer, de sorte que, plus d'une fois, il nous fallut attendre de longs jours nos approvisionnements.

L'autre raison de la lenteur de nos travaux résidait dans la composition de notre équipe. L'accueil amical que m'avaient réservé l'ingénieur en chef et les trois prospecteurs m'avait fait espérer une collaboration agréable. Malheureusement, il n'en fut rien. Mes collègues étaient de véritables yankees, qui s'obstinaient à ne voir en moi qu'un greenhorn, un étranger maladroit et inexpérimenté. D'ailleurs, ils ne songeaient qu'à une seule chose : à gagner de l'argent, et le travail en lui-même ne

les intéressait que médiocrement. Comme ils n'avaient pas tardé à se rendre compte que je ne partageais pas leur façon de voir, je perdis bientôt leur sympathie. Peu à peu, je me rendis compte que leurs connaissances étaient des plus superficielles ; ils se déchargeaient sur moi des travaux les plus difficiles et, de leur côté, se contentaient de bâcler leur besogne.

De tous mes collègues, c'était sans doute Mr. Bancroft, l'ingénieur en chef, qui avait l'instruction la plus solide ; malheureusement, je m'aperçus qu'il aimait l'eau-de-vie un peu plus que de raison. Nous en avions reçu quelques tonnelets de Santa-Fé, et, à partir de ce jour, Mr. Bancroft consacra bien plus de temps au brandy qu'à ses instruments de précision. Il lui arrivait de passer des heures entières étendu par terre, dans un état d'ébriété complète. Comme mes collègues, Riggs, Marey et Wheeler, et moi-même, devions participer à parts égales à l'achat de l'alcool, les trois prospecteurs, pour ne pas perdre dans l'affaire, se saoulaient à qui mieux mieux. J'étais le seul à ne pas boire, et aussi le seul à travailler.

Les douze chasseurs chargés d'assurer la sécurité de notre expédition m'en imposèrent d'abord énormément par leur connaissance du Wild West, mais je ne tardai pas à me rendre compte que j'avais affaire à des gens d'une moralité douteuse. Par bonheur, au cours des trois premiers mois, ils n'eurent pas l'occasion de mettre leur vaillance à l'épreuve. En tout cas, il suffisait de les voir au travail pour avoir la certitude que c'étaient les douze plus grands fainéants des États-Unis.

Aux termes de notre engagement, Bancroft était le chef de l'expédition. Néanmoins, ses instructions n'étaient jamais exécutées. Lorsque, la colère le gagnant, il lançait des ordres, on lui riait au nez.

J'avais donc bien des raisons pour m'emparer du commandement et je ne manquai pas de le faire, très discrètement d'ailleurs, pour que les autres ne s'en aperçussent pas. Ces hommes endurcis n'auraient jamais consenti à obéir au jeune

homme inexpérimenté que j'étais. Il ne me restait donc qu'à adopter la tactique de ces femmes intelligentes qui, sans en avoir l'air, mènent par le bout du nez un mari obstiné. Ces sauvages me traitaient dix fois par jour de greenhorn et se soumettaient pourtant à ma volonté, car je réussissais à leur faire croire qu'ils agissaient librement en ne suivant que leur propre impulsion.

Dans mon travail, j'étais admirablement secondé par Sam Hawkens, Dick Stone et Will Parker. Tous trois étaient des gens foncièrement honnêtes et de plus chasseurs émérites, dont le nom était célèbre dans la région : Nous nous tenions autant que possible ensemble, en cherchant cependant à ne pas froisser les susceptibilités des autres. Malgré ses manières bouffonnes, Sam Hawkens savait se faire respecter par cette étrange société.

De curieux rapports s'établirent entre nous deux qu'on ne pourrait mieux comparer qu'à ceux d'un suzerain et de son vassal. Il m'entourait de sa protection et, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il m'initiait à la science du Wild West. C'était un professeur si dévoué qu'il me confectionna de ses propres mains un lasso et m'autorisa à apprendre le maniement de cette arme redoutable sur sa propre personne, et sur celle de son cheval. Lorsque j'arrivai à une telle perfection que je ne ratai plus mon but, il s'écria, rayonnant de joie :

– Bravo, jeune homme ! C'est parfait. Mais il ne faut pas que mes éloges vous tournent la tête. Le maître d'école, s'il veut obtenir des résultats, doit parfois flatter même les élèves les plus bornés. J'ai déjà enseigné le maniement du lasso à plus d'un jeune homme et aucun n'y a mis autant de temps que vous. Mais si vous continuez à vous entraîner, dans six ou huit ans on ne pourra plus vous qualifier de greenhorn. D'ici là, consolez-vous en vous disant que parfois les sots arrivent plus facilement que les malins, si je ne m'abuse...

Malgré toutes les difficultés dont j'ai parlé plus haut, nous nous trouvâmes enfin à moins d'une semaine du secteur voisin.

Afin d'avertir celui-ci, il fallait envoyer un messager. Mr. Bancroft déclara qu'il s'en chargerait lui-même et se ferait accompagner d'un guide.

Le départ était fixé pour le dimanche matin, mais, la veille, Bancroft organisa un petit banquet d'adieux. Je fus le seul à ne pas y être convié. Quant à Hawkens, à Stone et à Parker, ils déclinèrent l'invitation.

Les libations ne prirent fin que lorsque Bancroft fut ivre mort. Ses amis lui avaient bravement tenu compagnie et, au sortir du festin, ils étaient complètement saouls. Il ne pouvait naturellement plus être question du départ projeté. Les copains firent la seule chose dont ils fussent capables, ils s'affalèrent dans un buisson et s'abandonnèrent au sommeil.

Que faire ? Le message ne pouvait être ajourné et, d'autre part, il ne fallait pas espérer que les hommes se réveillassent avant le soir. Le mieux eût été que je partisse moi-même, mais pouvais-je m'y résoudre ? Il était hors de doute que quatre journées d'absence seraient autant de journées perdues pour le travail. Je fis part de mes hésitations à Hawkens. Celui-ci me désigna alors de la main la direction de l'Ouest et me dit :

– Il est inutile que vous partiez, sir. Vous pourrez transmettre le message par les deux hommes que vous voyez là.

En levant le regard vers la direction indiquée, j'aperçus, en effet, deux cavaliers qui semblaient s'approcher de notre campement. C'était des blancs et je pus reconnaître dans l'un d'eux un vieil éclaireur qui était déjà venu nous apporter des nouvelles du secteur voisin. Il était accompagné d'un homme plus jeune qui n'était pas vêtu à la manière des courriers du Wild West et que je n'avais jamais vu auparavant. J'allai au-devant d'eux et, lorsque je les rejoignis, ils arrêtèrent leurs chevaux. L'inconnu me demanda qui j'étais ; je me nommai, sur quoi l'homme me fixa d'un regard à la fois scrutateur et bienveillant.

– C’est donc vous ce jeune étranger qui êtes seul à travailler dans cette bande de fainéants ? Vous me comprendrez mieux quand je vous aurai dit mon nom : je suis White.

White était le nom du chef du secteur voisin, auquel nous devions transmettre le message. Il devait avoir une raison sérieuse pour être venu en personne jusqu’à notre campement. Il descendit de son cheval, me serra la main et chercha du regard autour de lui. Ayant aperçu les dormeurs dans le fourré, il eut un sourire éloquent, mais rien moins que bienveillant.

– Ils sont ivres ? demanda-t-il.

J’acquiesçai de la tête.

– Tous ?

– Oui. Mr. Bancroft se proposait de se rendre chez vous et, avant son départ, il a donné une petite fête. Je vais le réveiller et...

– N’en faites rien, m’interrompit-il. Laissez les dormir. Je suis content de pouvoir vous parler sans témoins. Quels sont ces trois hommes qui se tiennent là-bas ?

– Ce sont Sam Hawkens, Will Parker et Dick, Stone, nos guides, tous hommes dignes de confiance.

– Ah ! Hawkens, le petit chasseur, si curieux ! C’est un type de valeur ; je le connais de réputation. Appelez-les.

Je m’exécutai, puis, m’adressant à White :

– Une affaire importante vous amène sans doute chez nous ?

– Rien de particulier. Je voulais simplement voir ce qui se passe ici et vous parler. Moi, j’ai déjà terminé mon travail. Ce n’est pas votre cas, paraît-il ?

– Étant donné la nature particulièrement ingrate du terrain, ainsi que...

– Je sais, je sais ! dit-il en m'interrompant à nouveau. Malheureusement, je suis au courant de tout. Si vous n'abattiez pas à vous seul la besogne de trois hommes, Bancroft en serait encore à son point de départ.

– C'est fort inexact, Mr. White. Je suis étonné de vous voir si mal renseigné. Je ne fais que mon devoir, et...

– Taisez-vous ! Les messagers qui font la navette entre nos campements m'ont fourni toutes les informations nécessaires. C'est fort bien de votre part de vouloir prendre la défense de ces ivrognes, mais je tiens à connaître toute la vérité. Et, comme je vois que vous avez beaucoup trop de délicatesse pour m'y aider, j'interrogerai plutôt Sam Hawkens. Asseyons-nous un peu.

Nous nous trouvions près de notre tente. Mr. White s'assit sur l'herbe et fit signe aux autres d'imiter son exemple. Ceci fait, il se mit à poser des questions à Sam Hawkens, à Stone et à Parker. Ils ne lui dissimulèrent rien de la vérité. De temps en temps, j'ajoutais une explication pour adoucir une expression trop violente, et justifier mes camarades. Je n'arrivai cependant pas à produire sur White l'effet désiré. Il me pria même de me dispenser de tout commentaire, en m'assurant que mes efforts seraient vains.

Ensuite, quand il se fut mis au courant, il me demanda de lui montrer nos dessins et notre journal. J'aurais pu le lui refuser, mais rien dans ses manières ne m'autorisait à cette impolitesse. Il examina attentivement tous ces documents, puis, comme il continuait à m'interroger, je ne pus lui dissimuler que tous les plans étaient faits de ma main, car mes camarades ne prenaient pas la peine de tracer une ligne.

– J'ai ici la preuve incontestable que vous poussez trop loin votre conception de la camaraderie.

Hawkens prit alors un air rusé :

– Fouillez donc dans la poche intérieure de sa veste, dit-il à White. Vous y trouverez une vieille boîte à sardines. Au lieu de sardines, elle contient des feuilles de papier. Ça doit être son journal intime, si je ne m'abuse. Ce que vous pourrez y lire ne ressemblera sûrement pas à son rapport officiel, où il cherche à protéger ses collègues.

Sam savait que je gardais mes notes dans une boîte de conserves vide. Sa révélation me fut très désagréable. White m'invita à lui montrer également ces notes. Que pouvais-je faire ? Je ne voulais pas nuire à mes collègues et, d'autre part, je craignais de froisser White. Enfin, je lui donnai mon journal, à la condition que son contenu ne fût pas divulgué. Il le parcourut, puis me le rendit avec ces mots :

– À vrai dire, je devrais communiquer ce document à qui de droit. Vos collègues sont des propres à rien qui ne méritent pas de recevoir un dollar ; par contre, il serait juste de tripler vos appointements. Mais je ferai comme vous voudrez. Toutefois, je crois que vous feriez bien de continuer à prendre régulièrement ces notes. Elles pourront vous rendre grand service un de ces jours. Et, maintenant, allons réveiller ces gentlemen.

Il se leva et commença à faire du bruit. Les « gentlemen », l'œil vague et l'air ahuri, surgirent de sous les buissons. Bancroft, furieux d'avoir été tiré de son sommeil, était sur le point d'éclater, mais, lorsqu'on lui eut annoncé la visite de Mr. White, son indignation fit place à une politesse exquise. Les deux hommes ne se connaissaient pas. Comme entrée en matière, Bancroft offrit au visiteur un verre de brandy. Mais il tombait mal. Mr. White saisit l'occasion pour faire à son collègue un sermon comme celui-ci n'en avait peut-être jamais entendu. Stupéfait, Bancroft l'écouta, puis soudain le prit par le bras en hurlant :

– Mais dites donc, qui êtes-vous au juste ?

– Je suis White. Je me suis présenté, je crois.

– Et quel poste occupez-vous ?

– Je suis l'ingénieur en chef du secteur voisin.

– Eh bien ! je m'appelle Bancroft et je suis le chef de ce secteur. Personne n'a le droit de me donner des ordres ici, pas plus vous, Mr. White, que n'importe qui.

– Il est exact que nous occupons le même rang, répondit White d'un ton calme. Aucun de nous n'a donc le droit de donner d'ordres à l'autre. Mais, si l'un de nous s'aperçoit que l'activité de l'autre est préjudiciable aux intérêts de notre compagnie, il a le devoir de lui en faire l'observation. En arrivant ici, il y a deux heures, j'ai vu seize hommes ivres morts, vautrés sur le sol, qui...

– Il y a déjà deux heures que vous êtes là ? interrompit Bancroft.

– Parfaitement. J'ai eu le temps d'examiner vos plans et d'apprendre quel en est l'auteur. Un seul homme travaille ici pendant que tous les autres se la coulent douce. Et, pour comble, cet homme-là, c'est précisément le plus jeune de l'équipe.

Bancroft se tourna vers moi :

– C'est vous que je dois remercier de toute cette histoire, siffla-t-il. Vous m'avez calomnié. Vous êtes un ignoble individu, un faux frère !

– Vous faites erreur, répondit White. Votre jeune collègue s'est conduit en gentleman. Il a même plaidé votre cause, et vous feriez bien de lui présenter vos excuses.

– Moi, des excuses ? Je m'en garderai bien, ricana Bancroft. Ce greenhorn est incapable de distinguer un triangle d'un carré, et, au lieu de se décrasser, il ne cherche qu'à nous nuire...

Il ne put achever sa phrase. Depuis des mois, je faisais preuve de patience, me souciant peu de ce que les autres pouvaient penser de moi. Mais le moment était venu de les détromper. Je saisis Bancroft par le bras et le serrai si vigoureusement que la douleur lui coupa la parole.

– Mr. Bancroft, dis-je, vous avez bu un peu plus que de raison et le sommeil ne vous a pas encore fait passer l'effet de l'alcool. Je suppose que vous êtes ivre. C'est pourquoi je ne vous tiens pas pour responsable de vos paroles.

– Moi, ivre ? C'est trop fort ! gronda-t-il.

– Parfaitement, vous êtes ivre. Si je pouvais penser le contraire, je n'attendrais pas un moment de plus pour vous abattre comme un chien. J'espère que vous m'avez compris.

Bancroft n'était pas un lâche, pourtant une lueur de crainte passa dans ses yeux. Il ne voulait pas avouer son ivresse, mais, d'autre part, n'osait pas répéter ses accusations. Dans son embarras, il se tourna vers le chef des douze éclaireurs de notre équipe.

– Pouvez-vous tolérer, Mr. Rattler, que cet homme lève la main sur moi ? N'êtes-vous pas ici pour nous défendre ?

L'interpellé, un véritable colosse, gaillard brutal et mal dégrossi, était le meilleur compagnon de beuverie de Bancroft. Je lui inspirais une profonde antipathie, et il n'attendait que l'occasion de me manifester sa haine. Il vint à moi, me saisit par le bras et, se tournant vers Bancroft :

– Non, je ne le tolérerai pas, Mr. Bancroft dit-il. Ce morveux, qui ne sait même pas se moucher tout seul, voudrait tout à coup donner des leçons à ses aînés ! À bas les pattes, jeune homme, si tu ne tiens pas à ce que je te montre comment on s'y prend avec un greenhorn.

C'était là une provocation, mais qui n'était pas pour me déplaire. Rattler était bien plus vigoureux que Bancroft, et, si je réussissais à le tenir en respect, je produirais beaucoup plus d'effet sur sa bande qu'en triomphant de l'ingénieur. Je me dégageai de son étreinte.

– Moi, un greenhorn ? criai-je. Vous allez retirer vos paroles, Mr. Rattler, sans quoi je vous écrase comme une punaise !

– Tiens ! tiens ! ricana-t-il. Pour un greenhorn, vous avez du toupet, mais...

Il ne put continuer, car, d'un coup de poing à la tempe, je le terrassai. Il roula à terre, sans connaissance. Un silence profond se fit, puis l'un de ses camarades s'écria :

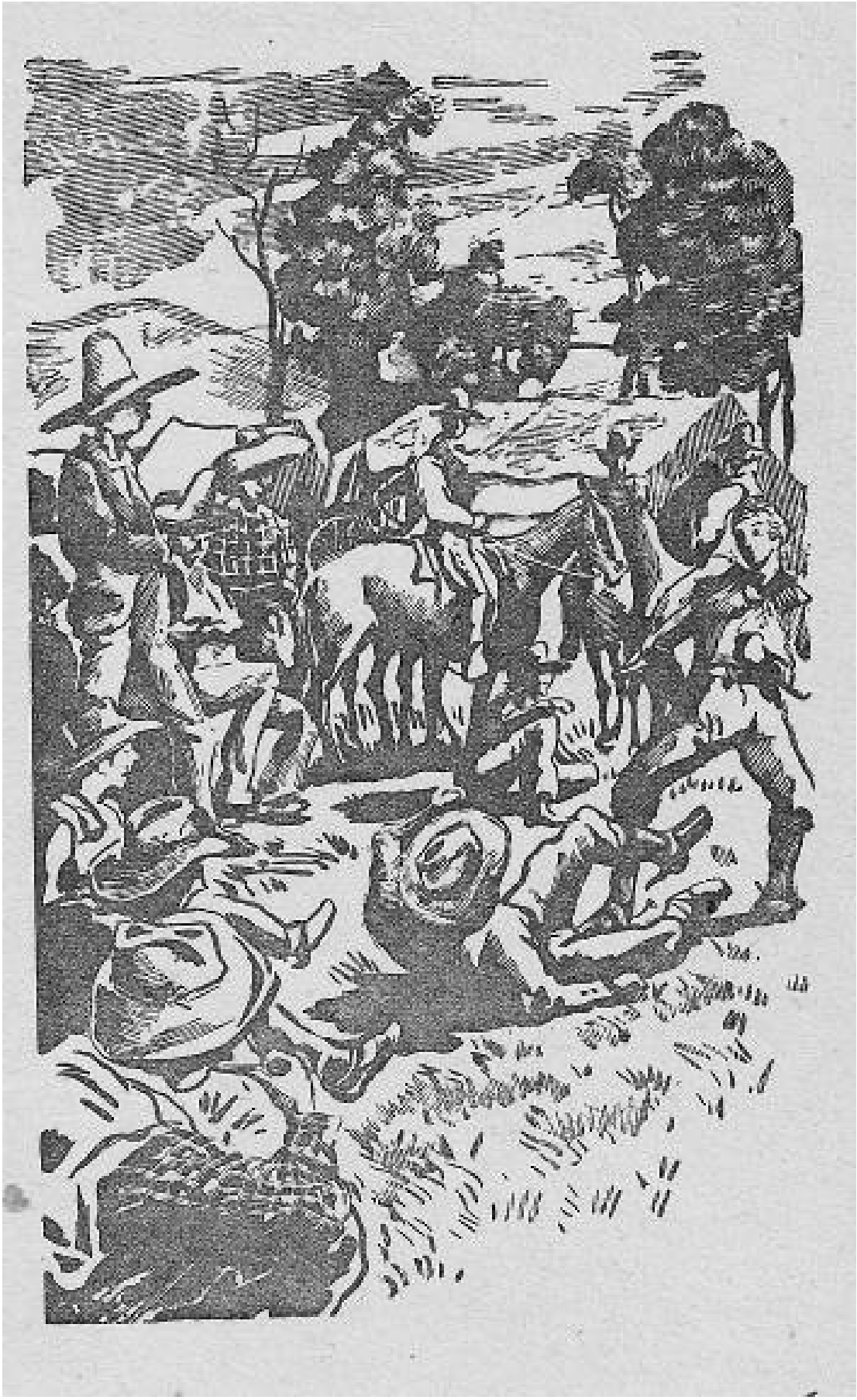
– Crénom ! Allons-nous regarder, les bras croisés, comment un greenhorn maltraite un des nôtres ? Allons-y, les gars !

Il se rua sur moi. Je lui envoyai un coup de pied à l'estomac. C'est un excellent moyen pour mettre l'agresseur hors de combat, à condition de conserver son propre équilibre. Le gaillard s'effondra. Le moment d'après, je lui mettais le genou sur la poitrine et, comme il essayait de se relever, je l'en empêchai d'un autre coup de poing. Puis, sautant sur pieds, je saisis les deux pistolets pendus à ma ceinture et les braquai sur la bande de Bancroft.

– Je suis à vous, messieurs.

Les amis de Rattler allaient se jeter sur moi, pour venger la défaite de leur camarade, quand Sam Hawkens s'interposa :

– Je tiens à vous informer, messieurs, que ce jeune greenhorn est désormais sous ma protection. Celui qui fera tomber un cheveu de sa tête aura affaire à moi. Et je ne suis pas homme à faire de vaines menaces, si je ne m'abuse.



Comme Dick Stone et Will Parker se rangèrent de notre côté, nos adversaires semblèrent perdre de leur assurance. Ils se détournèrent, en marmonnant des jurons, et entourèrent leurs camarades évanouis, essayant de les ranimer.

White se mit à me contempler en hochant la tête ; il était visiblement étonné.

– C'est prodigieux ! dit-il. Franchement, je ne voudrais pas me mesurer avec vous. Vous mériteriez de vous appeler Shatterhand, La Main-qui-frappe. Abattre d'un seul coup de poing des hommes robustes comme ces deux gaillards-là, ce n'est pas une mince affaire.

Ces paroles transportèrent Sam. Il eut un petit rire satisfait :

– Shatterhand ! Ce n'est pas mal. Voilà notre greenhorn nanti d'un nom de guerre. Et quel nom de guerre ! Shatterhand ! Old Shatterhand ! Tout comme Old Firehand, le plus fort des chasseurs de l'Ouest ! Qu'en dites-vous, Will, et vous, Dick ?

Il ne me fut pas donné d'entendre leur réponse, car White m'avait pris par le bras et m'entraînait à l'écart.

– Vous me plaisez beaucoup, jeune homme. N'auriez-vous pas envie de venir avec moi ?

– J'en aurais peut-être bien envie, mais je n'en ai pas le droit.

– Pourquoi ?

– Mon devoir est de rester ici.

– *Pshaw* ! J'assume toutes les responsabilités.

– Je regrette vraiment, mais mon devoir est de mener ma tâche à bonne fin, et je ne puis m'en aller avant de l'avoir terminée.

– Bancroft et ses trois inspecteurs se débrouilleront bien sans vous.

– Peut-être, mais ça n'irait pas tout seul. Il faut que je reste ici.

– Vous ne voyez donc pas le danger que vous courez ?

– Pas du tout.

– Pourtant, ces hommes ont certainement juré votre perte.

– C'est possible, mais je n'ai pas peur. D'ailleurs, je peux compter, en toutes circonstances, sur Hawkens, Stone et Parker. Bref, je préfère rester.

– Comme il vous plaira. Je vous souhaite de ne pas avoir à le regretter. J'espère que vous voudrez bien au moins m'accompagner un bout de chemin.

– Vous partez déjà, Mr. White ?

– Oui. Ce que j'ai vu ne m'engage pas à rester plus longtemps.

– Vous allez cependant prendre congé de Mr. Bancroft ?

– Je n'y tiens pas.

– Pourtant vous étiez venu pour parler affaires avec lui.

– Certainement, mais je peux tout aussi bien le faire avec vous. Tout d'abord, je voulais vous mettre en garde contre les Indiens.

– Vous en avez rencontré par ici ?

– Je n'ai trouvé que les traces de leur passage. En cette saison, ils ont l'habitude de quitter leurs villages pour suivre les troupeaux de buffles et de mustangs qui émigrent vers le Sud. Nous n'avons pas à redouter les Kiowas, avec lesquels nous

avons conclu un arrangement au sujet de la construction du chemin de fer. Par contre, les Comanches et les Apaches n'ont pas été mis au courant de cet accord, et nous avons tout intérêt à les maintenir pour le moment dans l'ignorance. En ce qui concerne mon groupe, dans quelques jours nous serons à cent lieues d'ici, et, si vous voulez un bon conseil, pressez-vous de partir aussi vite que possible. La région devient de plus en plus dangereuse. Pour l'instant, occupez-vous de seller votre cheval et demandez à Sam Hawkens s'il veut bien nous accompagner.

À vrai dire, j'avais l'intention de travailler, mais, comme c'était dimanche, je me laissai séduire. Sam ne demanda pas mieux que de se joindre à nous. J'allai trouver Bancroft et lui annonçai que je ne comptais plus travailler ce jour-là et que j'allais accompagner Mr. White, avec Sam Hawkens.

– Que le diable vous emporte ! grogna-t-il. Allez-vous casser le cou, si cela vous plaît.

Je ne me doutais pas alors qu'il ne s'en faudrait que d'un cheveu que ses souhaits bienveillants ne se réalisassent.

Nous avancions, joyeux, par cette superbe matinée d'automne, en conversant de la gigantesque ligne ferroviaire dont nous étions en train de préparer la construction. White nous donna quelques instructions sur la façon de rejoindre le plus facilement son équipe, et, comme midi approchait, nous fîmes halte près d'une rivière pour nous restaurer. Après ce repas frugal, White partit en compagnie de son éclaireur, tandis que, Sam et moi, nous restions encore quelques instants à deviser de choses et d'autres.

Avant de reprendre la route, je me penchai sur le ruisseau pour me désaltérer. Tout à coup, j'aperçus une trace qui semblait être l'empreinte d'un pied humain. Je fis aussitôt part de ma découverte à Sam. Mon ami examina attentivement la trace, puis déclara :

– Mr. White avait raison en nous mettant en garde contre les Indiens.

– Vous croyez, Sam, que c'est la trace d'un Peau-Rouge ?

– Certainement. Elle provient d'un mocassin d'Indien. Ça ne vous fait aucun effet d'entendre ça ?

– Aucun.

– Allons donc, je parie que vous avez la frousse.

– Je vous assure que non.

– C'est que vous ne connaissez pas les Indiens.

– J'espère faire leur connaissance dans un très proche avenir. Mais, comme je n'ai aucune intention de les traiter en ennemis, je ne vois pas la raison pour laquelle je devrais les redouter.

– Décidément, vous êtes un incorrigible greenhorn. Dans ce cas, plus que jamais, l'homme propose, Dieu dispose...

– Cette trace est-elle ancienne ?

– Elle date de deux jours environ. Si elle était plus fraîche, on pourrait également relever des foulées sur l'herbe. Mais les brins ont eu le temps de se redresser.

– L'Indien est sans doute passé par ici en reconnaissance.

– Oui, à la recherche des troupeaux de buffles, selon toute probabilité. Les tribus qui habitent cette région entretiennent actuellement de bons rapports de voisinage entre elles, et l'Indien qui a laissé cette trace ne marchait pas sur un sentier de guerre. D'ailleurs, il a fait preuve d'une grande imprudence ; c'était sans doute un jeune homme.

– Je ne vous comprends pas.

– Un guerrier averti n'aurait pas mis le pied à un endroit où l'eau est peu profonde et où les traces se conservent pendant longtemps. Seul un greenhorn de votre espèce, qui ne diffère-de vous que par la couleur de la peau, a pu commettre une telle bévue, hihihi !

Il savoura longuement sa plaisanterie. C'est par de tels compliments que le brave homme manifestait l'affection qu'il me portait.

Nous aurions pu rentrer par le même chemin que nous avions emprunté à l'aller, mais, en ma qualité de prospecteur, je tenais à ne manquer aucune occasion d'explorer le terrain. C'est pourquoi nous fîmes un petit détour et nous nous engageâmes dans un chemin parallèle au premier.

Nous ne tardâmes pas à déboucher dans une vallée assez large et tapissée d'herbe tendre ; les flancs des montagnes qui l'encerclaient étaient recouverts d'arbustes et, dans les hauteurs, d'une forêt dense. À peine avions-nous fait quelques pas dans la vallée que Sam arrêta son cheval et scruta l'horizon.

– Tiens ! Tiens ! s'exclama-t-il. Les voilà !

– Qui donc ? demandai-je.

J'aperçus au loin une vingtaine de points noirs qui se déplaçaient avec lenteur.

– En voilà une question ! s'indigna Sam en s'agitant sur sa selle. Vous devriez avoir honte de poser des questions aussi stupides. Ouvrez donc un peu mieux vos yeux et devinez ce que c'est.

– Ce que c'est ? Je dirais que ce sont des chevreuils si je ne savais pas que leurs troupeaux ne dépassent jamais une douzaine.

– Des chevreuils ? Hihihi ! dit Sam en se tenant les côtes. Des chevreuils près de la source de la Canadienne. Pas mal, ma foi.

– Ce seraient donc des buffles ? risquai-je.

– Je pense bien que ce sont des buffles ! Et même des bisons. Ce sont les premiers que je vois cette année. En effet, Mr. White avait raison : nous verrons des bisons et des Indiens. Pour les Indiens, nous n'avons vu jusqu'ici qu'une empreinte de pas, mais, quant aux bisons, les voici dans toute leur majesté. Qu'en dites-vous ?

– Il faut y aller.

– Naturellement.

– Pour les observer.

– Pour les observer ? Sans blague ?

– Ça vous étonne ? Je n'ai encore jamais vu de bisons.

Le zoologiste s'éveillait en moi, mais Sam était fermé à cette sorte de curiosité. Il joignit les mains et s'écria :

– Il veut observer les bisons ! Ce cher greenhorn ! Il en a de bonnes ! Pour ma part, je me soucie peu de les observer, je préfère les chasser. Heureusement, le vent souffle de notre côté. Si nous restons dans l'ombre, les bêtes ne nous apercevront pas plus tôt qu'il ne le faut.

Sam examina attentivement sa « Liddy », et alla se poster à un endroit plongé dans l'ombre. Je suivis son exemple et vérifiai à mon tour mon « tueur d'ours ». Ce que voyant, Sam me demanda étonné :

– Vous voulez donc, vous aussi, en tuer ?

– Naturellement.

– Renoncez-y, si vous ne tenez pas à être aplati comme une crêpe d'ici dix minutes. Un bison n'est pas un canari qui vient se percher sur votre doigt pour gazouiller gentiment. Vous avez encore beaucoup à apprendre avant de vous amuser à affronter des bêtes aussi redoutables.

– Pourtant...

– Taisez-vous donc et faites ce que je vous dis, trancha-t-il d'un ton péremptoire. Je ne veux pas avoir votre mort sur la conscience. D'habitude, je vous laisse agir à votre tête, mais cette fois-ci j'entends être obéi.

Si je n'avais eu affaire à un si bon ami, je n'aurais pas manqué de répondre vertement. Mais je préférai me taire et continuer à avancer doucement le long de la lisière ombreuse de la forêt, tandis que Sam poursuivait ses explications, d'un ton plus affable.

– Ils sont une vingtaine. Ce n'est qu'une toute petite troupe. Il faudrait que vous voyiez un jour un de ces troupeaux monstres, composés de milliers de bêtes, dévalant la savane au galop. Autrefois, il m'arrivait de rencontrer des troupeaux de dix mille têtes et même davantage. Les Peaux-Rouges les ménageaient et n'en tuaient que le strict nécessaire. Il n'en est pas de même des Blancs, qui sont féroces et avides de sang, et tuent pour le seul plaisir de tuer. Bientôt il n'y aura plus de buffles, et puis ce sera le tour des Indiens. Je ne parle même pas des mustangs qui, il y a peu de temps encore, pullulaient dans la Prairie et qui se font maintenant de plus en plus rares.

Nous étions parvenus à environ quatre cents pas des animaux sans éveiller leur attention. Ils avaient à leur tête un vieux mâle dont les proportions me remplirent d'admiration. Il mesurait au moins deux mètres de haut et trois mètres de long et j'estime, aujourd'hui, son poids à environ trente quintaux. C'était un spécimen vraiment prodigieux. Il venait de trouver une flaque d'eau et s'y vautrait avec délices.

– C’est le chef de la troupe, me dit Sam, le plus redoutable de tous. Celui qu’il charge n’a guère le temps de faire son testament. Je préfère tirer sur cette jeune femelle qui marche en arrière. Regardez bien comment je m’y prends. Je lui enverrai une balle de biais sous l’omoplate, pour atteindre le cœur. C’est le seul coup mortel, avec le coup dans l’œil. Mais quel est le chasseur qui aurait la témérité d’attaquer un bison de face ? Restez là, et gare à vous si vous bougez d’ici avant que je vous appelle.

Il attendit que je me fusse posté entre deux buissons, puis il s’approcha doucement du troupeau. J’éprouvais une sensation étrange. J’avais lu beaucoup de descriptions de chasse au buffle, mais l’affaire se présentait tout autrement pour moi maintenant. C’était la première fois que je me trouvais en face de ce puissant bovidé, et un désir irrésistible de prendre ma part de la chasse s’empara de moi. Sam s’apprêtait à mettre en joue une jeune femelle, mais ce gibier ne m’en imposait guère. Je pensai qu’un homme courageux devait s’attaquer à un adversaire digne de lui.

Mon cheval donnait des signes d’inquiétude, piaffait d’impatience et j’avais de la peine à le tenir. Il avait visiblement peur des bisons et voulait se sauver. Je me demandais justement si je devais m’attaquer au grand mâle, lorsque soudain le sort m’épargna le soin de me décider.

Sam n’était plus séparé du troupeau que par une distance de trois cents pas. Tout à coup, il éperonna son cheval et passa rapidement près du buffle pour s’approcher de la femelle qu’il avait choisie. Je le vis viser et tirer en pleine course. La bête chancela, tête basse.

Au même instant, l’énorme mâle bondit et fonça sur Sam. C’était une bête extraordinairement puissante, l’incarnation parfaite de la force animale.

Je lançai mon cheval dans la direction du buffle. Celui-ci, entendant le galop, se tourna dans ma direction. À ma vue, il

baissa la tête, s'apprêtant à me transpercer de ses cornes. J'entendis Sam crier de toutes ses forces, mais je n'avais pas le temps de m'occuper de lui. Je ne pus tirer tout de suite, d'abord en raison de ma position défavorable, ensuite parce que mon cheval me refusait toute obéissance. Pris de panique, il fonçait tout droit vers les cornes menaçantes de la bête. J'eus le plus grand mal à modifier légèrement la direction de sa course. D'un bond, il s'élança par-dessus l'arrière-train de la bête, dont les cornes frôlèrent presque mes cuisses. Nous étions maintenant dans la flaque de vase, où le buffle s'était vautré tout à l'heure. Instinctivement je dégageai mes pieds de l'étrier. Cela me sauva la vie, car mon cheval glissa dans la vase et tomba en m'entraînant dans sa chute. Je serais incapable de dire ce qui se passa exactement, toujours est-il que, le moment d'après, je me trouvais au bord de la mare, le fusil en main. Je vis le buffle s'élancer vers ma monture et me présenter le flanc. Je visai : une seconde de plus et mon cheval était perdu. J'appuyai sur la gâchette...

La bête s'arrêta dans sa course, sous l'effet de l'étonnement ou de ma balle, je ne sais. Je répétai le coup. Le buffle leva lentement la tête, poussa un cri rauque qui me glaça le sang dans les veines, chancela et s'affaissa !

Si je n'avais eu mieux à faire, j'aurais sans doute poussé des cris de joie, tant mon triomphe me remplissait d'orgueil. Mais je venais de m'apercevoir que Sam était chargé par une bête qui égalait presque la mienne en corpulence. Afin d'échapper à son adversaire, il faisait exécuter à son cheval des zigzags invraisemblables et épuisants. Le buffle était capable de soutenir cette course bien plus longtemps que sa monture. Il fallait agir sans tarder. Je rechargeai en un tour de main mon « tueur d'ours » et me précipitai à la rescousse. Sam commit alors une erreur grossière : il dirigea sa monture de mon côté, livrant ainsi le flanc du cheval au buffle. D'un bond, celui-ci se trouva près de lui et, d'un coup de cornes, précipita par terre cavalier et monture. Sam appelait au secours en criant à tue-tête. J'étais éloigné

d'environ cent cinquante mètres, mais il fallait agir sans retard. Sans doute, mon tir eût-il été plus sûr de près, mais chaque seconde d'attente pouvait être fatale à mon ami.

Je m'arrêtai, mis le buffle en joue, en ayant soin de viser l'omoplate gauche du bovidé, et tirai.

La bête leva lentement la tête et se détourna du côté d'où la balle était partie. Elle venait de m'apercevoir et se mit à galoper dans ma direction. Cependant, sa cadence allait en ralentissant. Le retard qui en résulta me permit de recharger mon arme. Cette opération terminée, je mesurai d'un regard la distance qui me séparait de la bête : trente mètres environ. Le buffle chargeait, la tête basse et les yeux injectés de sang. C'était l'image même du destin implacable. Je m'agenouillai et épaulai. Mon geste incita le bison à lever la tête pour mieux m'observer.

J'envoyai une balle d'abord dans son œil gauche, puis dans l'œil droit. Un frisson parcourut le corps de l'animal, qui, l'instant d'après, s'effondrait raide mort.

Je bondis sur mes pieds et me précipitai au secours de Sam, mais ma hâte était superflue, car celui-ci venait déjà au-devant de moi.

– *Hello* ! criai-je. Vous êtes bien en vie ? Pas de blessures ?

– Rien du tout, cria Sam. Tout juste un petit bobo à la hanche – droite ou gauche, je n'en sais rien – que je me suis fait en tombant. Par contre, mon cheval est fichu. Il souffle encore, mais le buffle lui a ouvert le ventre. Ce n'est pas la peine de le laisser souffrir. Il vaut mieux l'achever.

Nous trouvâmes la pauvre bête dans un état pitoyable. Éventrée et les boyaux mis à nu, elle haletait encore. Sam se saisit de son fusil et lui tira le coup de grâce.

Puis, enlevant du cadavre la selle et l'étrier, il dit :

– Maintenant, il ne me reste plus qu'à me transformer en cheval et à mettre la selle sur mon dos. Voilà les inconvénients d'une rencontre avec les taureaux.

– Tout ça, c'est très beau, mais je voudrais bien savoir comment vous comptez remplacer votre cheval.

– C'est le cadet de mes soucis. J'en attraperai un autre, si je ne m'abuse.

– Un autre ?

– Mais oui. Puisque les bisons sont là, les mustangs ne doivent pas être bien loin. J'en fais mon affaire. Pour le moment, allons voir si le vieux taureau est bel et bien mort. Ces colosses ont généralement une vitalité extraordinaire.

Nous nous approchâmes de la bête. Elle était déjà rigide. Gisant à nos pieds, elle nous apparut dans toute sa grandeur. Après l'avoir examinée, Sam fit la moue, hocha la tête et dit :

– C'est vraiment incompréhensible. Savez-vous où vous l'avez atteint ?

– Eh bien ! où ?

– Juste là où il fallait. C'est un taureau puissant et j'aurais réfléchi dix fois avant de me décider à le tirer. Savez-vous ce que vous êtes ?

– Non.

– L'homme le plus imprudent du monde. Je vous avais bien dit de rester à l'écart dans les buissons. Pourquoi ne m'avez-vous pas obéi ?

– Je n'en sais trop rien.

– Ça, c'est un peu fort ! On attire votre attention sur le danger et vous, au lieu de vous tenir tranquille, vous vous lancez à corps perdu au milieu du péril !

– Ce n'est pas pour éviter les dangers que je suis venu dans l'Ouest.

– Bien répondu. Mais vous êtes un greenhorn et vous pourriez faire un peu plus attention à votre peau. Et pourquoi, diable, avez-vous choisi précisément le taureau ?

– Parce qu'il est plus chevaleresque d'attaquer un ennemi d'envergure et aussi parce que c'est une bête bien plus riche en chair que les autres.

Sam éclata de rire ; il se tenait les côtes.

– Plus chevaleresque ! railla-t-il. Un véritable chasseur de l'Ouest s'en moque pas mal ; il ne regarde que le côté pratique. Pour ce qui est de l'autre argument, celui de la viande, il ne prouve que votre ignorance. Cette bête a au moins dix-huit ou vingt ans, et sa chair est dure comme une semelle.

Il me gratifia plusieurs fois de l'épithète de greenhorn et me traita d'ignorant et de tête brûlée, ce qui, pour être franc, me causa un certain dépit. Malgré toute ma modestie, je m'attendais de sa part ne fût-ce qu'à un mot d'approbation.

Il n'en fit rien et, sans témoigner autrement son enthousiasme, m'envoya chercher mon cheval. Quant à lui, il resta près de son buffle femelle et se mit à découper une cuisse avec beaucoup de dextérité.

– Nous aurons un excellent rôti, dit-il. Par nous, j'entends vous, Will et Dick. Si les autres en ont envie, ils pourront venir chercher leur part sur place.

– À moins que les vautours et les fauves ne les devancent.

– J’admire votre intelligence, sir. Eh bien ! nous allons couvrir la charogne de branchages et de grosses pierres. Seul un ours ou une bête de proie très forte pourront avoir raison de ces obstacles.

Ainsi fut fait. Nous chargeâmes notre butin sur mon cheval et nous nous dirigeâmes à pied vers le camp. Nous ne mîmes même pas une demi-heure pour l’atteindre. Notre arrivée causa une vive sensation. On assaillit Sam de questions on voulait savoir ce qu’était devenu son cheval. Le vieux chasseur conta l’aventure en quelques mots, sans oublier cependant de dire que je lui avais sauvé la vie.

– Il t’a sauvé la vie ? Comment ça ? demandait-on.

Tout le monde était curieux de précisions, mais Sam éluda leurs questions.

– Je ne suis pas d’humeur à faire des discours répondit-il. Si vous tenez absolument à connaître les détails, demandez-lui de vous les raconter, si toutefois vous ne tenez pas pour plus intelligent d’aller chercher votre viande avant la tombée de la nuit.

Sa remarque était fort judicieuse. Le soleil était déjà très bas et le jour tirait à sa fin. Comme je ne manifestais pas non plus la moindre envie de faire le récit détaillé de notre aventure, tous montèrent leurs chevaux et partirent. Je dis tous, car aucun ne voulait rester. Ils se méfiaient les uns des autres.

Pourtant, chez de vrais chasseurs, le gibier abattu par un membre du groupe est un bien commun. Mais le sens loyal de la communauté était absent de notre équipe.

Dès que les hommes furent partis, j’enlevai de mon cheval la cuisse du buffle et la selle de Sam, le dessellai et voulus lui donner sa provende. Cependant, Sam s’entretenait avec Parker et Stone. Ils se trouvaient de l’autre côté de la tente, de sorte qu’ils ne purent me voir lorsque je m’approchai d’eux. Je saisis alors quelques paroles de Sam :

– Croyez-moi si vous voulez, mais c'est comme je vous le dis. Il s'est choisi le plus gros et le plus fort taureau de la troupe et a tiré sur lui comme si de sa vie il n'avait fait que chasser le buffle. Exprès, je lui ai dit qu'il agissait comme un fou et je l'ai grondé sévèrement ; mais, entre nous, c'est un garçon inouï !

– C'est tout à fait mon avis. Il fera un chasseur de premier ordre, ajouta Stone.

– Et sous peu, renchérit Parker.

– Yes, confirma Hawkens. Il est né chasseur, oui, je dis bien, il est né pour être chasseur. Et il a une force ! Moi, je vous le dis, ce sera quelqu'un. Mais surtout promettez-moi de ne pas lui faire voir ce que nous pensons de lui. Ça pourrait lui tourner la tête.

– Quelle idée ! L'as-tu au moins remercié de t'avoir sauvé la vie ?

– Je m'en garderai bien.

– Comment ? Il doit avoir une drôle d'opinion de toi.

– Je me moque de l'opinion qu'il a de moi, si je ne m'abuse. Il est même certain qu'il me prend pour un goujat, mais cela n'a aucune espèce d'importance. L'essentiel, c'est qu'il ne tourne pas mal. Si je n'écoutais que mon impulsion, je le prendrais dans mes bras et je l'embrasserais.

– Tu lui ferais un bien médiocre plaisir, s'écria Stone. Passe encore pour l'étreinte, mais le baiser ne l'enchanterait certainement pas.

– Tu crois ? Et pourquoi ça ? demanda Sam.

– Pourquoi ? Tu ne t'es donc jamais regardé dans la glace ? Avec ta bobine et surtout avec ta barbe et ton grand nez, on n'a pas la prétention de récompenser les gens en les embrassant. Non mais !

– Tiens ! Tiens ! Tiens ! Mais c'est charmant ce que tu dis là. Je suis un monstre. Et toi, alors ? Tu te crois donc un beau gosse ? Détrompe-toi. Je peux te certifier que, si l'on organisait entre nous deux un concours de beauté, c'est encore moi qui aurais le premier prix, hihihi ! Mais ça n'a rien à voir ici. Nous parlions de notre greenhorn. Non, je ne l'ai pas remercié et je ne le ferai pas. Mais quand notre rôti de buffle sera prêt, c'est lui qui aura le meilleur morceau. Et pour demain je lui réserve une surprise : je lui demanderai de m'aider à capturer un mustang.

– Tu as besoin d'un mustang ?

– Naturellement. Je ne peux tout de même pas rester sans monture. Tu me prêteras la tienne pour la chasse. Je n'aurai qu'à pousser un peu plus loin dans la Prairie pour trouver un troupeau de chevaux sauvages.

Je ne voulais plus écouter leur conversation. Je m'éloignai donc et allai les rejoindre par un autre chemin pour ne pas leur laisser deviner que j'avais entendu des paroles qui n'étaient pas destinées à mes oreilles.

On alluma un feu de chaque côté duquel on ficha dans la terre deux rameaux fourchus destinés à supporter la broche qu'on improvisa avec une branche plus solide. Les trois hommes mirent alors la cuisse à la broche et Sam commença à la tourner au-dessus du feu avec art. L'air solennel avec lequel il effectuait cette opération me donnait envie de rire.

Bientôt les autres imitèrent notre exemple. Toutefois, des querelles ne manquèrent pas d'éclater à cette occasion, car chacun voulait faire cuire lui-même son morceau et la place manquait. En fin de compte, ils dévorèrent la viande à moitié crue.

Je reçus effectivement le meilleur morceau, qui pesait environ trois livres, et l'absorbai avec appétit. Pourtant je ne faisais pas l'effet d'un goinfre ; au contraire, je mangeais moins que mes compagnons. Mais il faut savoir que les chasseurs du Wild

West peuvent et même doivent consommer des quantités incroyables de viande pour compenser l'énergie qu'ils dépensent.

Tout en mangeant, les hommes s'entretenaient de notre chasse aux buffles. La vue des cadavres des deux bêtes que j'avais descendues les avait fait revenir sur l'opinion qu'ils avaient de moi.

Le lendemain matin, tandis que je m'apprêtais à me mettre au travail, Sam vint me trouver :

– Laissez donc vos instruments, mon garçon. Vous aurez mieux à faire.

– Vous me proposez une promenade ? Et mon travail ?

– *Pshaw !* Vous vous esquintez trop. D'ailleurs, je crois que nous serons de retour à midi, et vous pourrez ensuite arpenter et calculer tout votre saoul.

Je m'abstins de toute autre objection et nous partîmes ensemble.

Bientôt, nous nous trouvâmes dans une vallée large de deux milles et longue de quatre, encerclée de montagnes boisées. Elle était traversée par un cours d'eau, grâce auquel le sol, suffisamment humide, était tapissé d'un épais gazon ; nous nous dirigions vers le nord en remontant le ruisseau, lorsque soudain Sam poussa un cri, arrêta brusquement son cheval, franchit d'un bond le ruisseau et se précipita vers un endroit où l'herbe semblait être foulée. Il inspecta les lieux, revint à son cheval, sauta en selle et continua sa course, non plus vers le Nord, mais à droite, de sorte qu'au bout de quelques minutes nous atteignîmes la limite ouest de la vallée. Il descendit à nouveau de son cheval, qu'il laissa pâturer après avoir eu soin de l'attacher à un arbre. Depuis qu'il avait examiné les empreintes, il n'avait pas soufflé mot, mais je pus lire sur son visage poilu une expression de satisfaction qui l'éclairait comme le soleil éclaire une forêt. Enfin il rompit le silence :

– Descendez donc et attachez fortement votre cheval. Nous attendrons ici.

– Pourquoi dites-vous de l'attacher fortement, demandai-je, comme si je ne le savais pas moi-même.

– Pour ne pas le perdre. On perd souvent des chevaux dans de telles circonstances.

– Quelles circonstances ?

– Vous ne vous doutez de rien ?

– C'est-à-dire...

– Tâchez de deviner.

– Vous voulez capturer un mustang.

– Comment le savez-vous ? demanda-t-il en me lançant un regard surpris.

– J'ai lu quelque part que les chevaux, quand ils ne sont pas bien attachés, se joignent volontiers aux troupeaux de mustangs.

– Que le diable vous emporte ! Vous avez tout lu et il n'y a pas moyen de vous étonner. Ils sont passés par ici pas plus tard qu'hier. Ce n'était d'ailleurs, pour ainsi dire, qu'une reconnaissance, poussée par leur avant-garde. Il faut vous dire que le mustang est une bête extrêmement intelligente. Les troupeaux se font toujours précéder de petits groupes d'éclaireurs qui explorent dans tous les sens. Ils ont leurs officiers et leur chef est toujours un étalon fort, courageux et très averti par l'expérience. Que le troupeau paisse ou soit en marche, l'avant et l'arrière-garde sont toujours formées par des étalons. Au milieu sont les juments, et, tout à fait au centre, les poulains. C'est un véritable système de défense. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit sur la façon de prendre un mustang au lasso ?

– Bien sûr.

– Et auriez-vous envie de vous y essayer ?

– Oui.

– Alors, vous ne tarderez pas à en avoir l'occasion.

– Merci, mais, cette occasion, je ne la saisirai pas.

– Vraiment ? Et pourquoi ça ? par tous les diables !

– Parce que je n'ai pas besoin de cheval.

– Voyons ! Un chasseur du Wild West ne se demande jamais s'il a, oui ou non, besoin d'un cheval.

– Dans ce cas, il ne correspond pas à l'idée que je me fais d'un véritable chasseur.

– Et quelle est cette idée, mon garçon ?

– Vous avez parlé hier de ces chasseurs de records qui massacrent les buffles même quand ils n'ont pas besoin de viande. Je crois que c'est à la fois déloyal envers les animaux et envers, les Indiens qui ont besoin de leur chair pour subsister. Vous êtes sans doute de mon avis ?

– Naturellement.

– Il en est de même pour les chevaux. Je ne tiens aucunement à priver de liberté un de ces superbes mustangs sans pouvoir justifier mon acte.

– Voilà ce qui s'appelle parler. Mais qui vous a parlé de priver le mustang de sa liberté ? Ce ne serait pour vous qu'un exercice au maniement du lasso. Une sorte d'épreuve finale. Comprenez-vous ?

– Comme cela, je veux bien.

– Parfait. Pour vous, ce ne sera qu'un exercice et pour moi une capture en bonne et due forme. J'ai besoin d'un cheval et il faut que je m'en procure un. Un dernier conseil : tenez-vous bien droit en selle et serrez votre cheval au moment où le lasso se raidit et où la secousse se produit. Si vous négligez cette précaution, vous risquez de lâcher prise et de laisser le mustang emporter votre monture avec le lasso. Alors vous n'avez plus de cheval et vous n'êtes plus qu'un vulgaire piéton.

Tout à coup, il se tut et me désigna l'entrée nord de la vallée. Un cheval solitaire venait de franchir le passage. Il avançait au trot, sans brouter l'herbe, tournant la tête à droite et à gauche, les narines dilatées.

– Voyez-vous, me dit Sam en baissant la voix, bien que le cheval fût encore assez loin. C'est leur éclaireur qui vient en reconnaissance. Regardez comme il scrute les lieux et flaire avec intensité. Il ne peut prendre notre vent, car nous sommes bien placés. C'est pour cela d'ailleurs que j'ai choisi cette partie de la vallée.

Le mustang passa du trot au galop, courut un peu, tout droit devant lui, puis tourna à droite, ensuite à gauche, enfin fit volte-face et disparut par où il était venu.

– Vous avez vu ? demanda Sam. C'est une bête remarquablement intelligente. Elle met à profit le moindre buisson pour se dissimuler. Un éclaireur indien ne ferait pas mieux.

– C'est vraiment admirable.

– Maintenant, il rentre pour faire un rapport à son général quadrupède. Il lui dira que tout va bien, mais il se trompe, si je ne m'abuse. Parions que dans dix minutes nous aurons ici tout le troupeau. Savez-vous comment nous allons nous y prendre ?

– Eh bien ?

– Allez-vous poster à l'autre extrémité de la vallée. Quant à moi, je me cacherai dans la forêt du côté opposé. Dès que le troupeau sera arrivé, je me mettrai à sa poursuite. Les bêtes traquées se dirigeront de votre côté. Vous leur couperez alors la retraite, en les obligeant à rebrousser chemin. Nous répéterons le manège jusqu'à ce que nous ayons fixé notre choix sur les deux meilleures bêtes ; alors nous les prendrons. De ces deux-là, je choisirai encore la meilleure, et on rendra la liberté à l'autre. Êtes-vous d'accord ?

– Parfaitement.

Nous montâmes sur nos bêtes. Sam se dirigea vers le nord, moi vers le sud. Je pris la garde à la lisière de la forêt et attachai le bout du lasso à ma selle, puis j'attendis.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que soudain j'aperçus des points noirs venant dans ma direction et qui grossissaient à vue d'œil. Bientôt je pus distinguer une troupe de mustangs qui se ruait vers moi à fond de train.

Quel spectacle magnifique que celui de ces bêtes majestueuses lancées dans un galop effréné ! Leurs crinières et leurs longues queues flottaient au vent. Ils n'étaient que trois cents environ, mais le sol tremblait sous leurs sabots. À leur tête, s'avançait un étalon gris clair, une bête magnifique qui me faisait grand envie, mais je me dis qu'un véritable chasseur de Prairie ne monterait jamais un cheval dont la robe grise pourrait le trahir de loin.

Il était temps de sortir de ma cachette. Je quittai le fourré et dirigeai mon cheval au galop au-devant du troupeau. L'effet fut immédiat : l'étalon chef s'arrêta net comme s'il venait d'être frappé d'une balle, et le troupeau tout entier imita son exemple. L'instant d'après, les mustangs, toujours à la suite de leur chef, retournaient sur leurs pas.

Je les suivis lentement. Je ne cherchais pas à me presser, sachant que Sam Hawkens allait chasser de nouveau les bêtes dans ma direction.

En observant les bêtes, une chose m'avait frappé. L'une d'elles, qui venait immédiatement après l'étalon, avait plutôt l'aspect d'un mulet que d'un cheval.

Ainsi donc les chevaux avaient non seulement accueilli un mulet comme un des leurs, mais encore lui avaient accordé une place importante parmi eux.

Au bout de quelques moments, le troupeau tourna sur lui-même, mais à ma vue rebroussa chemin une fois de plus. Je pus alors confirmer ma première impression : c'était bel et bien un mulet bai, au dos rayé de noir, magnifique spécimen, malgré sa tête un peu grande et ses oreilles trop longues.

Les mulets sont plus modestes que les chevaux ; leur pas est plus ferme et le précipice ne leur donne pas le vertige. Ce sont là des avantages qui ne sont pas à dédaigner. Il est vrai que ce sont des animaux très têtus. J'ai déjà vu des mulets qui auraient préféré se laisser abattre plutôt que de faire un pas en avant, alors même qu'ils n'étaient pas chargés et que la route était excellente. Néanmoins, je décidai de capturer ce mulet, qui semblait une bête en tous points remarquable.

Une fois de plus, Sam renvoya le troupeau dans ma direction. La distance qui nous séparait maintenant était si réduite que je pouvais le voir nettement. Trouvant le passage barré en avant et en arrière, les mustangs essayaient maintenant d'échapper par le côté. Le troupeau se scinda, mais le mulet resta auprès du chef.

– Cernons-les maintenant, me cria Sam. Vous de droite, moi de gauche.

Nous donnâmes un coup d'éperons à nos chevaux et réussîmes à rattraper les mustangs avant qu'ils n'aient gagné la li-

sière de la forêt. Ils ne voulaient d'ailleurs pas pénétrer dans la broussaille et se retournèrent, cherchant à glisser entre nous. Pour les empêcher, nous nous élançâmes l'un vers l'autre. À ce moment, la troupe se disloqua, tels les hôtes d'un poulailler menacé par un épervier. Nous nous lançâmes à la poursuite de l'étalon gris et du mulet.

Durant la course, Sam, qui brandissait son lasso, s'écria :

– Sacré greenhorn que vous êtes !

– Pourquoi ça ?

– Parce que c'est au gris que vous vous attaquez. Seul un greenhorn peut avoir une idée pareille. Hihihi !

J'essayai de protester, mais Sam ne voulut rien entendre, et continua à rire aux éclats. Je lui abandonnai le mulet et me tournai vers un autre groupe de mustangs qui galopait en désordre en hennissant anxieusement. Entre temps, Sam arriva à proximité du mulet et lança son lasso. Le nœud se serra autour du cou de l'animal. C'était le moment de s'arrêter, ainsi qu'il me l'avait conseillé, et de serrer son cheval pour mieux supporter la secousse qui allait se produire au moment où la corde allait se tendre.

Il ne manqua pas de le faire, mais avec un retard d'un dixième de seconde qui lui fit manquer son coup. Il alla rouler à terre en exécutant dans l'air une magnifique culbute. Le mulet partit d'un train d'enfer, entraînant dans sa course le cheval de Sam auquel il était lié par le lasso, fixé à la selle.

Je courus vers mon ami pour voir s'il n'était pas blessé. Il se redressa en s'écriant :

– Nom d'un chien ! Le cheval de Dick Stone qui fiche le camp avec ce maudit mulet !

– Vous êtes blessé ?

– Mais non ! Descendez vite de votre cheval. J'en ai besoin tout de suite.

– Pourquoi faire ?

– Pour rattraper le fuyard. Allons, à terre !

– Pensez-vous ! Encore une culbute comme celle-ci et c'en sera fait de nos deux bêtes.

Je lançai ma monture à la poursuite du mulet. La bête avait déjà une avance considérable, mais, par bonheur pour moi, elle entra en conflit avec le cheval : elle tirait à gauche, alors que son prisonnier l'entraînait à droite. Quelques minutes me suffirent pour me trouver auprès du mulet. Je m'emparai de la corde qui unissait les deux bêtes et l'enroulai plusieurs fois autour de ma main. Dès lors, j'étais certain de venir à bout de la résistance. Une minute encore, je laissai aux deux bêtes leur liberté de mouvements, en les suivant dans leurs courses, puis commençai à tirer peu à peu sur la corde, ce qui resserra le nœud autour du cou du mulet. Ainsi, en lui donnant l'illusion de la liberté, je parvins à dominer l'animal. Je réussis même à l'amener, en exécutant un grand crochet, à l'endroit où se trouvait Sam Hawkens. Là, je tirai fortement sur la corde. La bête, presque suffoquée, s'affaissa.

– Tenez-le fort en attendant que j'arrive, puis lâchez-le, me cria Sam.

L'instant d'après, il était près de la bête, qui se débattait violemment.

– Allons-y ! cria-t-il.

Je lâchai le lasso ; le mulet, mis à son aise, bondit sur ses pieds. Mais déjà Sam était sur son dos. L'espace d'une seconde, la bête resta immobile, comme pétrifiée de terreur. Soudain, elle s'élança en faisant le gros dos comme un énorme chat. Mais Sam tenait ferme.

– J'y suis, j'y reste ! cria-t-il triomphalement. Maintenant, il va essayer son dernier truc et va m'emporter à toute allure. Attendez-moi quelques minutes, je vous le ramènerai doux comme un agneau.

Il se trompait. Contrairement à ses prévisions, le mulet se jeta par terre et s'y roula éperdument. Force fut à Sam de sauter à bas, pour conserver l'intégrité de ses os. Je l'imitai, me saisis du lasso et l'enroulai autour d'un tronc d'arbre. Débarrassé de son fardeau, le mulet se releva et essaya de se sauver. Mais, l'instant d'après, la corde se tendit, le nœud se resserra autour du cou de la bête, qui s'écroula une fois de plus.

Une grimace tordit le visage de Sam, tandis qu'il se palpait les côtes et les cuisses. Il avait exactement l'air de quelqu'un qui aurait absorbé de la choucroute avec de la confiture de prunes.

– Laissez courir cette sale rosse, dit-il enfin ; personne au monde ne pourrait la maîtriser, si je ne m'abuse.

– Il ne manquerait plus que ça ! Je ne me laisserai pas faire par une bête qui n'a même pas de sang noble dans les veines et dont les ancêtres n'étaient que de vulgaires ânes.

Je détachai le lasso du tronc et je sautai sur le mulet. Dès qu'il respira longuement, l'animal se redressa. Il s'agissait maintenant de bien lui serrer les côtes et, pour ce faire, j'étais plus favorisé que Sam. Une pression puissante sur les flancs, en lui comprimant les intestins, provoque une angoisse mortelle chez l'animal. Le mulet essaya de me lancer par terre ainsi qu'il l'avait fait pour Sam. Cependant, en serrant le lasso de toutes mes forces et en pressant vigoureusement les côtes de l'animal, je l'empêchai de réaliser son intention. Une lutte acharnée s'engagea et je me sentis bientôt tout inondé de sueur. Mais de nous deux, c'est encore l'animal qui transpirait le plus. L'écume sortait de sa bouche et sa résistance diminuait visiblement. Enfin les forces l'abandonnèrent. Il s'effondra, les yeux révulsés. Je

poussai un profond soupir de soulagement ; j'avais l'impression que mes muscles allaient éclater.

– *Heavens !* Comme vous êtes fort ! cria Sam. Vous êtes plus costaud que cette bête. Si vous vous regardiez maintenant dans une glace, vous vous feriez peur à vous-même.

– Je le crois volontiers.

– Vous avez des yeux exorbités, des lèvres gonflées et un visage presque bleu.

– C'est sans doute parce que je suis greenhorn et que je ne veux pas me laisser faire par cette bête, qui s'est montrée insolente avec des chasseurs émérites.

Sam affecta un air désolé et dit d'un ton pleurnichard :

– Taisez-vous, sir. Personne n'est assuré contre les accidents. La chance vous a souri hier et aujourd'hui.

– J'espère qu'elle me sourira encore. En tout cas, votre chance à vous semble vous avoir abandonné. Êtes-vous sûr de n'avoir rien de cassé ?

– Je n'en sais rien. Tout à l'heure, je procéderai à une révision générale. Pour le moment, je me sens tout chose. Non, mais quelle bête ! De ma vie je n'en ai vu de pareille. J'espère que, cette fois, elle sera raisonnable.

– Elle l'est déjà. Regardez comme elle souffle. Il faudra tout de même la faire lever, car il est temps de rentrer.

Nous aidâmes le mulet à se relever. Il ne résistait pas et tremblait de tous ses membres. Nous le sellâmes et le harnachâmes sans difficulté. Il se laissa docilement enfourcher par Sam, tel un cheval bien dressé.

– Cette bête a dû avoir autrefois pour maître un excellent cavalier. Elle s'était sauvée pour se joindre aux mustangs. Savez-vous comment je vais l'appeler ?

– Comment ?

– Mary. J'ai déjà eu un mulet de ce nom, et ainsi je n'aurai pas à me casser la tête.

– Vous voilà donc en compagnie de deux personnages féminins : Mary et Liddy.

– C'est charmant, n'est-ce pas ? Et maintenant, je vous demanderai un grand service.

– En quoi puis-je vous être agréable ?

– Ne dites rien à personne de ce qui est arrivé.

– Voyons, c'est tout naturel. Inutile de me le demander.

– C'est que, voyez-vous, il me serait très désagréable qu'on apprenne au camp les circonstances dans lesquelles Sam Hawkens a capturé sa charmante Mary. On en ferait des gorges chaudes et je n'aime pas qu'on se moque de moi.

– Je vous en prie, n'en parlons plus. C'est une affaire entendue. Vous êtes mon maître et ami, et cela va de soi.

Une lueur de tendresse éclaira les petits yeux de Sam.

– Bien sûr que je suis votre ami, mon garçon ! Et, si j'avais la certitude que vous ayez aussi de l'amitié pour moi, je serais l'homme le plus heureux du monde.

Je lui serrai la main.

– N'en doutez pas, Sam. Je vous aime sincèrement, comme on aime un brave oncle. Mais ne nous abandonnons pas aux effusions. J'ai du travail au camp et nous ferions bien de rentrer.

– Qu’est-ce que vous me chantez là ? Du travail ! Et ce que vous venez de faire, ce n’est pas du travail ?

J’attachai le cheval de Dick Stone au mien à l’aide du lasso et nous nous mîmes en route. Bien entendu, il n’y avait plus trace de mustangs. Le mulet obéissait comme à la baguette, et Sam poussait de temps en temps un cri joyeux :

– Mary a reçu une excellente éducation. Je le vois à sa démarche. Elle commence à réapprendre ce qu’elle avait oublié avec les mustangs. J’espère qu’elle n’a pas seulement du tempérament, mais aussi du caractère.

– Et si elle n’en a pas encore, vous pourrez toujours lui en donner un. C’est une bête assez jeune.

– Quel âge lui donnez-vous ?

– Cinq ans au maximum.

– C’est aussi mon impression. D’ailleurs, je le verrai bien par la suite. Et dire que c’est à vous que je dois cette superbe monture ! Je vous avoue que j’aurais juré que c’était sur l’étalon gris que vous aviez jeté votre dévolu. Mais, maintenant, je comprends que vous aviez, vous aussi, remarqué le mulet. Enfin ! N’en parlons plus. Ces deux jours m’ont été bien défavorables, mais, par contre, ils vous ont couvert de gloire. Auriez-vous jamais cru que vous feriez aussi facilement connaissance avec des bisons et des mustangs ?

– Pourquoi pas ? Ici, dans l’Ouest, il ne faut s’étonner de rien. J’espère faire encore sous peu de nouvelles connaissances.

– Je vous souhaite de vous en tirer tout aussi bien que jusqu’ici. Hier surtout votre vie n’a tenu qu’à un cheveu. Vous péchez par un excès d’audace. Il serait bon pourtant que vous n’oubliiez pas qu’après tout vous n’êtes qu’un greenhorn. A-t-on jamais vu un chasseur laisser approcher un buffle à quelques pas pour lui loger une balle dans l’œil ? Je vois que vous sous-

estimez cet animal farouche. Sachez que la chasse au bison est particulièrement périlleuse, et je ne connais qu'un seul animal qui soit plus dangereux que lui.

– Quel est cet animal ?

– L'ours.

– Ce n'est pas sans doute à l'ours noir au mufle jaune que vous faites allusion.

– Vous voulez dire le baribal ? Bien sûr que ce n'est pas de lui que je parle ! C'est une bête inoffensive et si docile qu'on peut lui apprendre à laver le linge et à repasser. Je vous parle du grizzli, l'ours gris des Montagnes Rocheuses. Je parie que vous avez lu des livres sur cet animal.

– Vous ne vous trompez pas.

– Eh bien ! vous pouvez vous féliciter de ne pas en avoir rencontré jusqu'à présent. Quand le grizzli se dresse sur ses pattes de derrière, il est plus haut que vous et il pourrait vous broyer la tête d'un seul coup de ses dents redoutables. Une fois excité, il ne connaît pas de répit avant d'avoir mis sa victime en pièces.

– À moins que ce ne soit sa « victime » qui l'abatte la première.

– Vous allez trop vite en besogne, comme d'habitude.

– Nullement. Tout simplement, je ne crois pas le grizzli plus invincible que n'importe quel fauve.

– Cette phrase, c'est encore dans les livres que vous l'avez trouvée.

– Ce n'est pas impossible.

– Alors, je comprends. Ce sont les livres qui vous tournent la tête. Sans cela, vous ne seriez pas plus bête qu'un autre. Mais,

avec votre tête farcie de récits de chasse, vous êtes capable de braver un grizzli, comme vous l'avez fait hier du bison.

– Certainement, si j'y suis réduit.

– Que voulez-vous dire ? On n'est jamais réduit à faire des folies.

– Bien sûr, on a toujours le moyen de se sauver, surtout quand on ne se sent pas à la hauteur.

– Il ne s'agit pas de lâcheté dans ce cas. Se sauver devant le grizzli n'implique pas forcément la couardise. Au contraire, c'est un véritable suicide que d'attaquer ce fauve à la légère.

– Ça dépend. Quand on est attaqué par un grizzli, et qu'on n'a plus le temps de s'enfuir, il faut bien soutenir la lutte. D'autre part, dans le cas, par exemple, où la bête attaque un ami, on ne peut abandonner celui-ci. Dans toutes ces circonstances, je crois qu'il ne reste qu'à tenir tête, même au grizzli.

– Évidemment, en théorie, vous avez raison. N'empêche que vous êtes l'imprudence même. J'ai sincèrement peur pour votre vie.

– Pour le moment, vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Croyez-vous que cette région abrite des grizzlis ?

– C'est fort possible. On rencontre des grizzlis un peu partout dans les Montagnes Rocheuses. Ils suivent les fleuves et parfois ils descendent même dans la Prairie. Gare à ceux qui en rencontrent sur leur chemin ! Mais parlons d'autre chose.

Ni Sam ni moi ne nous doutions à quel point ma première rencontre avec le redoutable ours gris était imminente.

Rentrés au camp, nous trouvâmes nos camarades en plein travail. Bancroft et les trois autres prospecteurs avaient beaucoup avancé pendant mon absence. Sans doute, ils tenaient à me montrer de quoi ils étaient capables.

Notre arrivée provoqua un vif étonnement.

– Tiens, voici Hawkens perché sur un mulet ! Où l'avez-vous trouvé ? demandait-on de toutes parts.

– Je l'ai reçu par la poste contre remboursement, dit Sam très sérieusement.

– Allons, pas de blagues ! Racontez-nous ça.

– Puisque je vous dis que je l'ai reçu par la poste !

Cette réponse eut le don de faire rire les uns et d'arracher des jurons grossiers aux autres. En tout cas, Sam obtint le résultat qu'il cherchait ; on renonça à connaître la vérité. Je me mis immédiatement au travail et, à la tombée de la nuit, nous avions poussé les travaux d'arpentage jusqu'à la vallée où, la veille, j'avais rencontré avec Sam le troupeau de bisons.

Dès le lever du soleil, nous quittâmes notre ancien camp et dressâmes nos tentes à l'entrée de la vallée. Hawkens, Stone et Parker nous abandonnèrent le soin du déménagement, car Sam se proposait de continuer le dressage de sa Mary, avec l'aide de ses deux compagnons.

Nous commençâmes aussitôt à fixer les jalons pour continuer l'arpentage de la vallée. Quelques hommes de Rattler nous aidaient dans cette besogne, mais Rattler lui-même errait, désœuvré, dans la Prairie. Lorsque nous arrivâmes à l'endroit où j'avais tiré les deux bisons, j'aperçus, à mon grand étonnement, que le cadavre du vieux mâle avait disparu. Une traînée, large d'environ quatre mètres, menait jusqu'aux buissons voisins.

– Nom de nom ! s'écria Rattler qui venait de nous rejoindre. C'est incroyable ! Quand je suis venu chercher la viande de la jeune femelle, j'ai bien examiné le cadavre du vieux taureau. Il était bel et bien crevé. Comment se fait-il alors qu'il ait fichu le camp ?

– À vous entendre, on dirait que le bison est parti sur ses pattes. Il a pu être enlevé.

– Par qui ?

– Par les Indiens, par exemple. Nous avons relevé un peu plus loin la trace d'un mocassin d'Indien.

– C'est curieux comme tous les greenhorns ont la langue bien pendue. Comme si les Indiens pouvaient tomber directement du ciel ! À moins d'être sorciers, ils auraient certainement laissé leurs traces ici-même. Non, il n'y a qu'une explication possible : le bison était encore en vie et il a trouvé assez de force pour se traîner jusqu'au fourré, où il a dû succomber. D'ailleurs, je vais m'en assurer de ce pas.

Accompagné de ses hommes, Rattler suivit la traînée et bientôt disparut dans la broussaille. Je n'étais nullement tenté de me joindre à eux, d'une part parce que l'ironie déplacée de Rattler m'agaçait, d'autre part parce que je me souciais peu du cadavre du bison. Je me remis donc au travail, mais à peine avais-je repris mes instruments qu'un cri de terreur me parvint, suivi de quelques détonations. J'entendis aussitôt la voix de Rattler :

– Aux arbres ! Vite aux arbres, si vous tenez à votre peau ! Il ne sait pas grimper.

J'étais justement en train de me demander qui Rattler pouvait bien désigner par « il », lorsque l'un des chasseurs passa en trombe près de moi, en proie à une épouvante mortelle.

– Que se passe-t-il ? lui criai-je.

– L'ours gris ! hurla-t-il en haletant sans s'arrêter. Le grizzli !

Au même instant, un cri effroyable déchira l'air.

– Au secours ! Au secours ! Je suis perdu ! Oooh !...

Seul un homme dans les griffes de la mort était capable de pousser de tels cris. Il n'y avait pas un moment à perdre. Mais comment lui venir en aide ? J'avais laissé mon fusil sous la tente, car il me gênait dans mon travail. Or je n'avais plus le temps d'aller le chercher, et je n'avais sur moi, en fait d'armes, qu'un couteau et deux revolvers, jouets fragiles en face de ce monstre préhistorique, mesurant neuf pieds de haut et pesant des centaines de kilogrammes. Je savais que sa force musculaire prodigieuse lui permettait de continuer sa marche tout en serrant entre ses mâchoires une proie de taille, telle qu'un cerf ou un poulain. Sa rapidité à la course est si grande que seul un cavalier monté sur un cheval à toute épreuve a quelque chance de lui échapper. On comprend dès lors que les Indiens entourent d'une véritable vénération celui qui a triomphé d'un grizzli.

Je me précipitai dans le fourré. Le moment était critique. Derrière moi, j'entendais les cris des prospecteurs qui étaient allés chercher leurs fusils sous les tentes ; devant moi, ceux qui étaient chargés de nous protéger appelaient désespérément au secours, cependant que les hurlements déchirants de la victime se faisaient de plus en plus atroces.

La seconde d'après, j'étais sur les lieux. Le malheureux s'agrippait à la branche d'un arbre, tandis que l'ours, dressé sur son arrière-train, lui plongeait ses griffes dans les cuisses et dans le ventre. Un coup d'œil me suffit pour me rendre compte que rien ne pouvait plus sauver la vie à cet homme affreusement déchiqueté. J'étais impuissant à lui venir en aide et personne n'aurait pu me faire le moindre reproche de l'abandonner à son sort. Mais ce spectacle m'émut à tel point que je ne songeai plus à ma sécurité. Je me saisis d'un fusil qu'un des chasseurs avait laissé tomber dans son effroi. Malheureusement il n'était pas chargé. Je m'en servis alors comme d'une matraque : en le tenant par le canon, je me ruai sur l'ours et, réunissant toutes mes forces, j'assenai à l'animal un coup terrible sur le crâne.

C'était là un geste parfaitement ridicule. Le fusil vola en éclats sans avoir endommagé le crâne du monstre. Le seul résultat que j'obtins fut de lui faire lâcher prise. Il se tourna lentement, la gueule vers moi : mon attaque insensée semblait lui causer de l'étonnement. L'espace d'une seconde, il me fixa de ses petits yeux, en se demandant s'il devait revenir à sa proie ou se jeter sur moi. Ce bref laps de temps me sauva la vie, car j'en profitai pour saisir mon revolver à ma ceinture. J'avançai légèrement vers la bête et, à quelques centimètres de distance, je fis feu à quatre reprises en visant dans les yeux. Tout cela se passa avec la rapidité d'un éclair ; mon revolver déchargé, je fis un bond en arrière et tirai mon couteau.

Si je n'avais reculé, ce récit n'aurait jamais été écrit, car la bête, aveuglée, m'aurait broyé avant que j'eusse le temps de m'en apercevoir. Mais, ainsi, elle ne me trouva plus sous ses pattes et dut se mettre à ma recherche avec des grognements furieux. Dans son impuissance, l'ours se mit à creuser le sol, puis à se dresser sur ses pattes de derrière, en proie à une véritable furie. Son odorat aurait pu le guider, mais, au comble de la rage, le fauve avait perdu le contrôle de ses sens.

Enfin, le grizzli s'assit par terre et passa ses pattes sur ses blessures. Déjà je me trouvais près de lui et enfonçai à deux reprises mon couteau dans son flanc sans cependant atteindre le cœur. Il sursauta pour se jeter sur moi, mais j'étais de nouveau hors de sa portée. Il se remit à ma recherche, écumant de rage. Quelques minutes se passèrent ainsi. Il perdait abondamment son sang et ses forces l'abandonnaient à vue d'œil. Enfin, il se rassit et porta à nouveau ses pattes à ses yeux. J'utilisai ce moment de répit pour lui enfoncer cette fois mon couteau dans le cœur. Il tomba en avant, essaya de se redresser, s'écroula à nouveau, s'efforça une fois de plus de se relever dans un dernier spasme, n'y parvint pas et s'étala tout de son long pour ne plus remuer.

– Dieu soit loué ! cria Rattler qui avait assisté à la scène, juché sur un arbre voisin. Cette fois, il est mort ! Nous l'avons échappé belle !

– Vous aviez tout fait pour cela, répondis-je. Mais, maintenant, vous pouvez quitter votre abri.

– Pas encore. Regardez bien si le grizzli ne souffle plus.

– Il est mort.

– Ce n'est pas certain. Vous ne connaissez pas la vitalité de ces bêtes. Examinez-le attentivement.

– Puisque vous êtes si curieux de le savoir, vous n'avez qu'à l'examiner vous-même, illustre chasseur, plutôt que vous en rapporter à un ignorant greenhorn.

Et je me tournai vers le malheureux, dont les jambes et le ventre avaient été littéralement labourés par les griffes de l'ours. Il avait les yeux vitreux et les intestins mis à nu. Maîtrisant mon émotion, j'appelai les camarades de la victime pour leur demander de m'aider à descendre le blessé de l'arbre. Mais ces fameux chasseurs n'auraient quitté pour rien au monde leur poste avant de m'avoir vu secouer la bête pour les assurer qu'elle avait rendu l'âme.

Enfin, nous étendîmes le cadavre de la victime sur le sol. La fin atroce de leur compagnon n'impressionnait que médiocrement ces hommes. Sans s'attarder auprès de lui, ils entourèrent la dépouille de l'ours.

– Les rôles sont renversés, observa Rattler en s'efforçant de faire de l'esprit. Cette sale bête voulait nous dévorer, et maintenant c'est nous qui la boufferons. Dépêchons-nous de l'écorcher pour arriver au jambon et aux pattes.

Il tira son couteau et s'agenouilla devant la bête pour prêcher d'exemple.

– Vous auriez eu plus de mérite à vous servir de votre couteau quand la bête était encore en vie, remarquai-je. Maintenant, il est trop tard. Ne prenez plus cette peine.

– Comment ? cria nattier. Si je comprends bien, vous voulez m'empêcher de découper mon rôti.

– Parfaitement, Mr. Rattler.

– De quel droit ?

– Tout simplement parce que c'est moi qui ai tué la bête.

– Sans blague ! Vous ne prétendez tout de même pas qu'un greenhorn de votre espèce ait pu abattre un grizzli à coups de couteau. C'est nous qui avons tiré sur lui quand nous l'avons découvert.

– Et, ceci fait, vous avez grimpé aux arbres.

– Oui, mais nos balles l'avaient atteint, et c'est de ça qu'il est mort. Vos piqûres d'épingle ne lui ont fait aucun effet. L'ours est à nous et nous en ferons ce que bon nous semblera.

Il se mit à dépecer la bête, mais je l'arrêtai.

– Vous allez le laisser tranquille, Mr. Rattler, sans quoi vous m'obligerez à vous donner une leçon. Vous m'avez compris ?

Comme Rattler continuait à s'affairer autour de la bête, sans prendre garde à mes paroles, je le saisis par la taille et le lançai contre l'arbre le plus proche. Après quoi, je sortis mon autre revolver, encore chargé, pour prévenir sa riposte. Rattler se releva péniblement, me jeta un regard fulminant et s'écria, en brandissant son couteau :

– Vous allez me le payer cher ! Vous m'avez déjà frappé une fois, mais je ferai le nécessaire pour que cela ne se reproduise plus.

Je braquai sur lui mon revolver.

– Si vous faites un geste, lui dis-je d'un ton menaçant, je vous brûle la cervelle. Lâchez ce couteau ! Je compte jusqu'à trois, et, si vous ne vous exécutez pas, je tire. Eh bien ! Un... deux... trois... !

Rattler ne se dessaisissait toujours pas de son couteau et j'allais tirer, – certes pas à la tête – car je ne voulais que lui donner une leçon. Mais, au moment critique, j'entendis un cri.

– Vous êtes fous, ma foi ! A-t-on jamais vu deux blancs s'entre-tuer sans raison ! Halte !

Je tournai la tête et aperçus un petit homme chétif et bossu, vêtu et armé à la manière des Indiens. À première vue, on n'eût pu dire si c'était un blanc ou un rouge. Sans doute, ses traits accusés étaient plutôt ceux d'un Indien, mais la couleur de sa peau, bien que couverte d'un hâle sombre, l'apparentait plutôt à un blanc. Il ne portait pas de chapeau, et ses longs cheveux bruns étaient éparpillés sur ses épaules. Son vêtement se composait d'un pantalon de cuir, d'une chemise de chasseur et de mocassins. Une lueur intelligente brillait dans ses yeux et, malgré son infirmité, il ne prêtait pas à rire. Cependant, Rattler se mit à ricaner à sa vue.

– *Hello !* cria-t-il. D'où sort donc ce nain-là ? Je n'aurais jamais cru que dans le Wild West on puisse rencontrer de pareils avortons !

L'étranger le toisa, puis riposta d'une voix placide :

– Remerciez Dieu d'avoir un corps normal. D'ailleurs, peu importe le corps, c'est l'âme qui compte. Et, sur ce chapitre, je ne crains pas de comparaison avec vous.

Puis il se tourna vers moi :

– Vous êtes doué d'une force peu commune, me dit-il. Il n'est pas donné tous les jours de voir un homme lancer comme

une plume un gaillard aussi solide que votre adversaire. C'est un vrai plaisir de vous voir à l'ouvrage.

Il toucha le cadavre du grizzli du pied et dit d'un ton de regret :

– Voilà notre gibier. Je vois, hélas ! que nous arrivons en retard.

– Vous le suiviez ? demandai-je.

– Mais oui. Nous avons découvert sa trace hier et depuis nous sommes sur sa piste.

– Vous dites « nous », sir. Vous n'êtes donc pas seul ?

– Non, j'ai deux compagnons.

– Peut-on savoir qui ils sont ?

– Je vous le dirai quand je saurai moi-même qui vous êtes. On n'est jamais trop prudent dans ces parages. On a plus de chances de tomber sur de mauvais garnements que sur des braves gens.

Il jeta un coup d'œil sur Rattler et sur ses amis, puis, reprit d'un ton amical :

– D'ailleurs, il est facile de se rendre compte à qui on a affaire. J'ai été témoin de la fin de votre discussion et je sais à peu près à quoi m'en tenir.

– Nous sommes ici quatre arpenteurs, un ingénieur-chef, trois scouts et douze chasseurs chargés de nous protéger des attaques éventuelles.

– Tiens, en ce qui vous concerne, vous n'avez pas l'air d'un homme qui ait besoin d'être protégé. Vous êtes donc ici comme arpenteur ?

– Parfaitement.

– Et quel est le but de vos travaux ?

– La construction d'une ligne ferroviaire.

– Cette ligne passera par ici ?

– Oui.

– Ainsi, vous avez acquis ces terres ?

Son visage se rembrunit. Il posa sur moi un regard perçant. Ce n'était évidemment pas sans raison qu'il cherchait à se renseigner.

– Mon travail consiste à arpenter le terrain, le reste ne me concerne pas.

– Hum ! Pourtant vous êtes sans doute au courant. Le terrain sur lequel vous vous trouvez appartient aux Indiens ; c'est le territoire de chasse de la tribu des Apaches. Je peux certifier en toute connaissance de cause que jamais ces terres n'ont été vendues ni cédées à qui que ce soit.

– Vous n'avez rien à voir là dedans ! cria Rattler. Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

– C'est ce que je fais, car je suis moi-même Apache.

– À d'autres ! Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que vous êtes un Blanc.

– Erreur. Ne vous fiez pas à la couleur de ma peau. Demandez plutôt mon nom. Je m'appelle Klekih-Petra.

Je devais apprendre, par la suite, que ce nom signifiait dans le langage des Apaches : « Père Blanc. » Ce nom n'était sans doute pas inconnu pour Rattler qui, en l'entendant prononcer, s'inclina en affectant un profond respect.

– Ah ! c'est vous Klekih-Petra, le célèbre maître d'école des Peaux-Rouges ! Dommage que vous ayez le dos un peu rond ;

vous devez avoir de la peine à vous faire respecter par vos compatriotes.

– Ne vous mettez pas en peine pour moi. Maintenant, comme je sais qui vous êtes et ce que vous faites ici, je peux vous dire qui sont mes compagnons, ou, mieux, vous les présenter.

Il cria un mot indien dans la direction de la forêt, et nous vîmes surgir des buissons deux Indiens qui se dirigèrent vers nous d'un pas lent et digne.

De toute évidence, c'était le père et le fils. Le premier était un homme robuste, d'une taille supérieure à la moyenne. Son maintien était noble et ses traits un peu moins anguleux que ceux de la plupart de ses compatriotes. Ses cheveux tressés étaient disposés en casque et surmontés d'une plume d'aigle, insigne des chefs de tribus. Sa physionomie était calme, presque douce et paisible. Ses vêtements étaient fort simples : un couteau scintillait à sa ceinture et il portait la petite sacoche que l'on voit à tous les chasseurs de la région. À son cou pendait un sachet à remèdes et le calumet de paix fait de terre sacrée. Il tenait à la main un fusil à double canon dont la crosse était incrustée d'argent.

Son fils était vêtu de la même façon, avec moins d'austérité. Sa chevelure, disposée également en casque, n'était pas ornée de la plume d'aigle. Ses lourdes nattes étaient d'un noir tirant sur le bleu. Son visage couleur de bronze était empreint d'une noblesse profonde qui frappait encore plus que chez son père. Je pensai aussitôt que nous devions être du même âge. Il m'avait fait immédiatement l'effet d'un être doué d'un caractère et d'un esprit exceptionnels. Nous nous dévisageâmes longuement, et je crus apercevoir dans ses yeux, d'un feu sombre, une lueur de sympathie.

– Voici mes compagnons, dit Klekih-Petra. Je vous présente Intchou-Tchouna, le Soleil Généreux, le chef suprême des Apaches. Et voici Winnetou, qui, malgré son jeune âge, a ac-

compli plus de prouesses que dix autres guerriers pendant toute leur vie. Un jour, son nom sera célèbre à travers les savanes et les montagnes.

Cette prédiction semblait bien pompeuse, elle n'en devait pas moins se réaliser par la suite. Mais cela n'en imposa guère à Rattler, qui poursuivit ses railleries.

– En fait de prouesses, il a sans doute volé, triché et assassiné. Je connais les Peaux-Rouges : ce sont tous, du premier au dernier, des voleurs invétérés.

Les nouveaux venus feignirent de ne pas avoir entendu cette insulte grossière. Klekih-Petra se pencha sur l'ours et l'examina attentivement.

– Il est mort d'un coup de couteau et non pas d'une balle, déclara-t-il d'un ton péremptoire.

– On verra bien, dit Rattler. Quand on l'aura dépouillé, on saura ce qu'il faut en penser. En tout cas, je ne me laisserai pas faire par un greenhorn.

Winnetou s'agenouilla à son tour devant le cadavre du grizzli. Il palpa les blessures, l'examina, puis demanda :

– Qui donc a attaqué le grizzli à coups de couteau ?

Il parlait un anglais très pur.

– Moi, répondis-je.

– Pourquoi mon frère blanc n'a-t-il pas préféré tirer ? Ce ne sont pourtant pas les fusils qui manquent par ici.

– Ceux-là ne m'appartiennent pas. Leurs propriétaires les ont abandonnés pour grimper aux arbres.

– En poursuivant l'ours, nous avons entendu des appels au secours. D'où venaient-ils ?

– D'ici.

– Uff ! La vermine et les chats grimpent aux arbres avec frayeur, mais l'homme, lui, reste impassible et fait face au danger. Mon jeune frère blanc est un homme courageux. Pourquoi l'appelle-t-on greenhorn ?

– Parce que je suis nouveau venu dans le Wild West.

– Les Visages-Pâles sont des êtres bien curieux. Ils appliquent le nom de greenhorn à celui qui abat à coups de couteau le grizzli et appellent homme du Wild West celui qui grimpe aux arbres, poussé par la peur. Les Peaux-Rouges sont plus équitables. Chez nous, le lâche s'appelle un lâche et le brave, un brave.

– Mon fils dit vrai, déclara Intchou-Tchouna dans un anglais un peu moins pur que celui de Winnetou. Le jeune Visage-Pâle n'est plus un greenhorn. Celui qui descend d'un coup de couteau le grizzli est un brave. *Howgh !* Mais sortons d'ici pour voir ce que font les Blancs.

Dès que nous eûmes quitté le fourré, Intchou-Tchouna remarqua les jalons. Il s'arrêta et se tourna vers moi :

– Que vois-je ici ? Les Visages-Pâles se proposent peut-être d'arpenter la vallée ?

– En effet.

– Pourquoi faire ?

– Pour construire une voie au cheval de feu.

Une étincelle de colère brilla dans les yeux du chef. Sa voix se fit presque violente :

– Et toi, tu es un de ces hommes ?

– Oui.

– Toi aussi, tu arpentes la terre ?

– Oui.

– Et tu es payé pour ça ?

– Sans doute.

Il me lança un regard de profond mépris et se tourna vers Klekih-Petrah.

– Ton enseignement est très beau, mais tu sembles n'avoir pas toujours raison. Voilà un Blanc courageux, au visage ouvert et au regard droit, et, quand nous lui demandons ce qu'il fait ici, nous apprenons que c'est un voleur à gages. Peu importe que le regard d'un Visage-Pâle soit droit ou fourbe, son âme reste la même.

À ce moment, l'ingénieur-chef et les inspecteurs se décidèrent enfin à sortir de leur cachette. Naturellement, leur première question fut pour demander ce qu'était devenu l'ours. Rattler s'empressa de les renseigner :

– Nous l'avons abattu et, au déjeuner, nous pourrons savourer une exquise patte d'ours.

Les trois nouveaux venus me dévisagèrent d'un air intrigué.

– C'est moi qui ai abattu l'ours à coups de couteau, rectifiai-je. Voici trois gentlemen experts en la matière qui en sont témoins. Mais, si vous voulez, attendons l'avis de Hawkens, de Stone et de Parker. Qu'ils en décident.

– Au diable vos trois larrons ! cria Rattler. Je m'en vais dépecer l'ours de ce pas, et celui qui osera me faire obstacle recevra une demi-douzaine de balles dans la peau.

– Calmez-vous, Mr. Rattler, si vous ne voulez pas regretter votre emportement. Avant de vous occuper de l'ours, j'espère

que vous allez inhumer votre camarade. J'aime à croire que vous ne le laisserez pas pourrir ainsi ?

– Quelqu'un est-il donc mort ? demanda Bancroft effrayé.

– Mais oui, Rollins, répondit Rattler. C'est la faute de ce greenhorn. Rollins était en train de grimper à l'arbre, quand ce morveux est venu exciter la bête qui, naturellement, s'est jetée sur le pauvre homme et l'a mis en pièces.

Son effronterie passait les bornes. La stupéfaction me coupa la parole. Mais je ne pus tolérer un pareil affront.

– Est-ce vraiment votre conviction ? demandai-je à Rattler.

– Bien sûr, dit-il en saisissant son revolver.

Je poursuivis sans me départir de mon sang-froid :

– Ainsi donc, à votre avis, Rollins aurait eu la vie sauve sans mon intervention ?

– Parfaitement.

– Je crois pourtant qu'en arrivant sur les lieux j'ai trouvé le malheureux entre les griffes de l'ours.

– Vous mentez.

À ces mots, de ma main gauche je lui arrachai son revolver et de la main droite lui administrai une gifle si violente qu'elle le fit reculer de quelques pas.

Il bondit alors, tira son couteau et se jeta sur moi comme un fauve. Je me fis un bouclier d'un bras et le renversai d'un coup de poing, si bien qu'il roula inanimé à mes pieds.

– Uff ! Uff ! s'écria Intchou-Tchouna, que son calme habituel avait quitté pour un instant.

– C’est encore un coup de Shatterhand, dit Wheeler, un des prospecteurs.

Les camarades de Rattler bouillonnaient visiblement de rage, mais aucun d’eux n’osait me provoquer.

– Je vous serais très obligé, Mr. Bancroft, d’intervenir auprès de Rattler, dis-je à l’ingénieur. La prochaine fois qu’il lèvera la main sur moi, il recevra une balle dans la peau. Je ne suis qu’un greenhorn, mais je n’ignore pas les lois de la Prairie. Je sais que j’ai le droit d’abattre sur-le-champ celui qui me menace d’un couteau ou d’une arme à feu.

Personne ne prit le parti de Rattler. Intchou-Tchouna se tourna vers Bancroft :

– J’ai à te parler, car j’ai appris que tu es le chef des Visages-Pâles. Mais asseyons-nous d’abord comme il convient entre hommes qui tiennent conseil.

– Viens-tu nous demander l’hospitalité ?

– Non, c’est impossible, puisque je suis ici chez moi, sur le territoire de ma tribu.

À ce moment, Sam, Dick et Will revinrent au camp. En chasseurs avertis, ils n’éprouvèrent aucun étonnement à la vue des Indiens, mais, lorsqu’ils apprirent de qui il s’agissait, leur visage se rembrunit.

– J’ai entendu déjà parler de Klekih-Petrah, me glissa Sam à l’oreille. C’est une sorte de missionnaire qui n’est cependant pas un prêtre. Je suis content de faire sa connaissance. Et à part ça, rien de nouveau ?

– Si.

– Quoi ?

– J’ai une nouvelle à vous annoncer : j’ai fait le coup que vous m’aviez défendu de risquer hier.

– Je ne sais pas à quoi vous faites allusion. Je vous ai défendu plusieurs choses.

– Mais surtout de me battre avec un grizzli.

– Non ? Vous ne voulez pas dire que vous avez rencontré un ours gris ?

– Mais si, et un ours de taille. Vous le trouverez dans le fourré, où il avait entraîné la charogne du bison.

– Ça alors ! J’espère qu’il n’y a pas eu de victimes ?

– Malheureusement si, Rollins.

– Et vous ? J'espère que vous vous êtes tenu à l'écart ?

– Bien sûr !

– Enfin, pour une fois, vous avez été sage.

– Je me suis, en effet, tenu assez loin de l'animal pour qu'il ne puisse pas m'égratigner, mais assez près pour pouvoir lui plonger à quatre reprises le couteau dans le flanc.

– Mais vous êtes fou ! C'est avec un couteau que vous vous êtes attaqué à un grizzli !

– Il le fallait bien ; je n'avais pas de fusil.

– C'est bien de vous ! Un greenhorn reste toujours un greenhorn. Il emporte dans la savane un « tueur d'ours » et, lorsqu'il se trouve en face d'un grizzli, il se sert de son couteau. Mais racontez-moi comment la chose s'est passée.

Je relatai en quelques mots mon aventure et la discussion avec Rattler qui s'était ensuivie. Lorsque j'eus fini, Sam exprima le désir d'aller examiner la bête en compagnie de Dick et de Will.

Comme, à ce moment, Rattler reprenait ses esprits, mon vieil ami se tourna vers lui :

– Écoutez-moi, monsieur Rattler, j'apprends qu'une fois de plus vous avez cherché chicane à ce jeune homme. Si cela se reproduit, sachez que vous aurez affaire à moi. Ma patience est à bout. Mettez-vous bien ça dans la tête.

Il s'éloigna, suivi de Stone et de Parker. Les deux Indiens et l'ingénieur en chef s'assirent à terre, mais attendirent le retour de Sam pour ouvrir les débats. Au bout de quelques minutes, celui-ci surgit des buissons en poussant des cris :

– Quels imbéciles ! Tirer sur un grizzli et se sauver ensuite ! Vous ne savez donc pas que, si l'on veut l'éviter, il ne faut pas ti-

rer dessus ? Quand on ne l'excite pas, il n'attaque personne. Et puis, qui a tué l'ours ?

– C'est moi, cria Rattler hâtivement.

– Vous ? Avec quelle arme ?

– Avec mon fusil.

– C'est parfait.

– Eh bien ! l'ours est à moi ! Vous avez tous entendu ? Sam déclare que c'est moi qui l'ai tué !

– Comment donc ! Votre balle l'a grièvement blessé : elle lui a emporté le bout de l'oreille. Un grizzli atteint à cet organe vital rend évidemment l'âme séance tenante. À part ça, je ne relève aucune trace de balle de fusil dans son corps, car les blessures aux yeux proviennent d'une balle de revolver. Par contre, il porte des plaies béantes sur le flanc, faites à coups de couteau. Quel est celui d'entre vous qui l'a frappé ?

– C'est moi, répondis-je.

– Alors, l'ours est à vous. Bien entendu, je ne parle que de sa fourrure, car la viande sera partagée entre les membres de l'équipe. Mon jugement vous satisfait-il, monsieur Rattler ?

– Que le diable vous emporte !

Il proféra encore quelques jurons, puis se dirigea vers le chariot où se trouvait le tonnelet d'eau-de-vie. Je le vis se verser de l'alcool dans un gobelet et compris qu'il ne s'arrêterait de boire qu'une fois complètement ivre.

Bancroft invita le chef des Apaches à exprimer son désir.

– Il ne s'agit point d'un désir, mais d'un ordre, répondit Intchou-Tchouna avec orgueil.

– Nous n’avons pas d’ordre à recevoir, riposta l’ingénieur d’un air hautain.

La colère brilla dans les yeux de l’Indien. Toutefois, il se maîtrisa et continua d’un ton plus calme :

– Je demanderai à mon frère blanc de me répondre à plusieurs questions avec sincérité. Possède-t-il une maison ?

– Oui.

– Et un jardin ?

– Oui.

– Et si un voisin s’avisait de construire dans son jardin, mon frère blanc le tolérerait-il ?

– Non.

– Les terres au-delà des Montagnes Rocheuses et à l’est du Mississipi appartiennent aux Visages-Pâles. Que diriez-vous si les Indiens envahissaient ce pays pour y construire des sentiers de fer ?

– Nous les chasserions.

– La vérité parle par la bouche de mon frère. Pourtant les Visages-Pâles pénètrent dans ce pays qui nous appartient ; ils nous prennent nos mustangs et tuent nos buffles. Ils cherchent chez nous de l’or et des pierres précieuses. Et voici que, maintenant, ils viennent construire une longue, très longue route sur laquelle ils lanceront le cheval de feu. Par cette voie, des milliers de Visages-Pâles viendront ici pour nous reprendre le peu qu’ils nous ont laissé. Pouvons-nous le tolérer ?

Bancroft se taisait.

– Nos droits sont-ils moindres que les vôtres ? reprit l’Indien. Vous prêchez l’amour du prochain et prétendez que votre Dieu est le père de tous les humains, des rouges aussi bien

que des blancs. Serait-il pour nous un père dénaturé ? Tout ce pays n'appartenait-il pas aux hommes rouges ? Vous nous chassez et nous repoussez de toutes parts, de sorte qu'un jour nous étoufferons faute d'espace. Pourquoi agissez-vous ainsi ? Par nécessité, par manque de place ? Non pas ! C'est la cupidité qui vous guide uniquement, car il y a encore assez de place pour des millions des vôtres dans vos pays. Klekih-Petra, que voici, m'a parlé d'un livre saint qui conte comment le fils aîné du premier homme tua son frère cadet dont le sang crie vengeance au ciel. Ne sommes-nous pas comme ces deux frères ? N'êtes-vous pas Caïn et nous Abel ; et notre sang ne criera-t-il pas vengeance au ciel ? Et, qui plus est, vous voudriez nous interdire de nous défendre ? Mais nous nous défendrons ! Nous nous défendrons ! Vous nous avez chassés de partout et nous avez laissé cette contrée. Nous avons espéré pouvoir enfin nous détendre, respirer librement. Mais, une fois de plus, vous arrivez pour bâtir des sentiers de fer. Ne possédons-nous pas les mêmes droits sur nos terres que vous sur votre maison et votre jardin ? Si nous voulions appliquer nos lois, nous devrions vous supprimer tous. Mais nous demandons seulement à nous voir appliquer vos propres lois. Le faites-vous ? Non ! Vos lois sont à double face ; et vous nous montrez tantôt l'une, tantôt l'autre, suivant vos intérêts. Tu veux construire ici une route. Nous en as-tu demandé l'autorisation ?

– Non, je n'en ai pas besoin.

– Comment donc ? Ce territoire vous appartient-il ?

– Je le crois.

– C'est une erreur. C'est à nous qu'il appartient. Nous l'as-tu acheté ?

– Non.

– Te l'avons-nous offert ?

– Pas à moi.

– Pas plus qu'à quiconque. Si tu étais un homme loyal, tu aurais dû demander à celui qui t'a envoyé ici s'il en avait le droit. Mais tu ne l'as pas fait. Je te défends de poursuivre tes travaux.

Il avait prononcé ces paroles d'un ton grave et sérieux. Cet Indien me stupéfiait. J'avais lu beaucoup de livres sur les Peaux-Rouges, mais aucun des personnages de ces romans n'approchait d'Intchi-Tchouna. Il parlait l'anglais couramment, voire avec une certaine recherche. La logique de son raisonnement ainsi que sa façon de s'exprimer étaient celles d'un homme cultivé. Devait-il l'acquisition de ces qualités à Klekih-Petra ?

L'ingénieur était vivement embarrassé, ne trouvant pas d'arguments pour réfuter les accusations de l'Indien. Mais au pied du mur, il se tourna vers moi.

– Et vous, sir ? Pourquoi ne dites-vous rien ? Vous avez pourtant bien entendu de quoi il s'agit.

– Certes, mais je vous ferai remarquer, Mr. Bancroft, que je suis ici en qualité d'arpenteur et non point d'avocat. Les discours n'entrent pas dans le cadre de mes attributions.

– Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de discours, trancha le chef de tribu. Je viens de vous faire connaître ma volonté. Je vous prie de partir d'ici, aujourd'hui même. Concertez-vous maintenant et prenez une décision. Je vous laisse seuls, mais je reviendrai chercher la réponse au bout du temps que les Visages-Pâles appellent une heure. Si vous consentez à partir, nous nous séparerons en frères ; si vous refusez, nous déterrerons le tomahawk de guerre. Je suis Intchou-Tchouna, chef de tous les Apaches. J'ai parlé. *Howgh !*

Howgh est une expression indienne qui sert à renforcer le sens de la phrase, et elle équivaut à peu près à : *amen*, ainsi soit-il, c'est mon dernier mot, etc.

Intchou-Tchouna se leva et Winnetou l'imita. Ils s'éloignèrent, traversèrent d'un pas lent la vallée, et disparurent à un tournant. Klekih-Petra était cependant resté à sa place. L'ingénieur s'adressa à lui pour lui demander conseil.

– Vous ferez ce que vous voudrez, sir, répondit-il. Quant à moi, je me range tout à fait à l'avis du chef Apache. La race rouge est lésée dans ses droits, mais, en qualité de blanc, je sais que ses tentatives de résistance sont vouées à l'échec. Quand bien même vous partiriez aujourd'hui, d'autres viendront demain qui mèneront à bout votre tâche. Cependant, je tiens à vous prévenir que le chef a pris la chose au sérieux.

– Où est-il allé ?

– Chercher nos chevaux.

– Vous en avez donc ?

– Naturellement. Nous les avons attachés dès que nous avons aperçu le grizzli.

Il se leva et s'éloigna, sans doute pour se soustraire à d'autres questions. Je le suivis néanmoins et lui demandai :

– Me permettez-vous de vous accompagner ? Je vous promets de ne rien dire et de ne rien faire qui puisse vous être désagréable. Mais Intchou-Tchouna et Winnetou m'intéressent vivement.

Je passai sous silence l'intérêt qu'éveillait en moi sa propre personne.

– Si vous le désirez, sir, venez avec moi, répondit-il. J'ai quitté le monde des Blancs et mon désir est de ne plus avoir affaire à eux. Mais vous me plaisez et je ne suis pas mécontent de faire un tour en votre compagnie. Vous me semblez être l'homme le plus sensé de toute cette bande. Ai-je raison ?

– Je suis le plus jeune et le plus inexpérimenté.

Mon compagnon me questionna longuement sur ma vie et sur ce que je faisais dans le Wild West. Nous nous éloignâmes du camp et nous assîmes à l'ombre d'un arbre. J'observais attentivement son visage expressif. La vie avait creusé de profondes rides sur son front et autour de ses lèvres. Lorsque j'eus terminé mon récit, il hocha la tête et dit :

– Vous êtes maintenant au seuil de cette période de luttes qui est révolue pour moi. Mais, pour vous, ces luttes sont uniquement extérieures. Il n'en fut pas de même pour moi. En arrivant dans le Wild West, j'apportais le bagage le plus encombrant qui soit : une mauvaise conscience.

À ces mots, il scruta mon visage et, voyant que je ne réagissais pas, me demanda :

– Je ne vous fais pas peur ?

– Pas du tout.

– Une mauvaise conscience, vous dis-je. Savez-vous ce que j'entends par là ?

– Peu importe. Vous n'êtes ni un voleur ni un meurtrier. Vous ne seriez même pas capable de commettre une lâcheté.

Klekih-Petra me serra la main en disant :

– Je vous sais gré de cette opinion. Vous avez raison, je n'ai ni tué ni volé. Pourtant, si je n'ai pas commis dans ma jeunesse de crimes de ce genre, je n'en étais pas moins plongé dans une existence faite de dépravation et d'immoralité. Un jour, je réalisai toute la bassesse, toute l'ignominie de ma vie et décidai de rompre avec mon passé. Je partis pour le Wild West. Je trouvai les Indiens engagés dans une lutte désespérée contre des conquérants impitoyables. Je vis comment on martyrisait et décimait ce peuple et mon cœur se remplit de pitié. Leur temps était révolu... J'étais impuissant à arrêter la marche des événements... Tout ce que je pus, ce fut de soulager leur agonie. Je

partageai la vie des Apaches et décidai de mourir parmi eux. Mes efforts portèrent leurs fruits. Je voudrais que vous connaissiez Winnetou, mon fils spirituel, mon élève favori. C'est une âme noble et digne. S'il était le fils d'un monarque européen, il deviendrait un grand chef d'armée, mieux, un prince de la paix. Mais, héritier d'un chef indien, il mourra peut-être misérablement, car tel est le sort de sa race.

» Il est ce que j'ai de plus cher au monde, et je serais heureux de pouvoir mourir d'une balle qui lui serait destinée. Ainsi ma mort rachèterait peut-être mes péchés. »

Il se tut et pencha la tête. Profondément ému, je lui serrai la main. Il comprit ce geste. Nous restâmes ainsi, longtemps, plongés dans le silence. Enfin, il parla :

– Pourquoi vous ai-je fait toutes ces confidences ? C'est la première fois que je vous vois et peut-être la dernière. Sans doute, est-ce la Providence qui vous a placé sur mon chemin, précisément aujourd'hui. J'éprouve une sensation étrange, comme un pressentiment. Cette sensation ressemble à celle qu'on éprouve en automne, quand les feuilles tombent des arbres. Comment la feuille de ma vie tombera-t-elle du grand arbre ? Sa chute sera-t-elle douce et légère ? Ou bien sera-t-elle arrachée brusquement par une main brutale ?

Il embrassa la vallée d'un regard rêveur. Intchou-Tchouna et Winnetou à cheval, suivis par la monture de Klekih-Petra, dévalaient la clairière. Nous nous levâmes et nous dirigeâmes vers le camp que nous rejoignîmes en même temps que les deux Indiens. Nous vîmes Rattler près du chariot, le visage en feu. Il était abruti par l'alcool et faisait l'effet d'un taureau prêt à foncer. Je pensai qu'il me faudrait avoir l'œil sur lui.

Le chef de tribu et son fils descendirent de leurs chevaux et vinrent à nous.

– Eh bien ! mes frères blancs ont-ils réfléchi ? demanda Intchou-Tchouna.

L'ingénieur, qui venait de trouver un moyen d'éluder la question, répondit :

– Même au cas où nous voudrions partir, nous serions obligés d'attendre les ordres de nos supérieurs. J'envoie dès aujourd'hui un messager à Santa-Fé pour demander des instructions. Ce n'est qu'à son retour que je pourrai vous faire savoir notre réponse.

– Je ne veux pas attendre plus longtemps. Que mes frères blancs me disent immédiatement ce qu'ils comptent faire.

Rattler, qui venait de se verser une nouvelle rasade, s'approcha de nous, le verre à la main. À mon grand étonnement, il s'adressa aux Indiens en bégayant à la manière des ivrognes :

– Si les Indiens trinquent avec moi, nous ferons ce qu'ils voudront. Sans cela, rien à faire. Allons, jeune homme, c'est à toi de commencer. Voici l'eau-de-feu ! Vas-y, Winnetou.

Il lui tendit son gobelet. Mais Winnetou l'écarta avec un air de dégoût.

– Comment ? Tu ne veux pas boire un coup avec moi ? C'est une grave insulte. Tiens, je te jette ton eau-de-vie à la figure, sale Peau-Rouge ! Lèche-la maintenant, si tu ne veux pas la boire.

Et, avant qu'aucun d'entre nous ait eu le temps de l'en empêcher, il lança le contenu du gobelet au visage du jeune Indien. Au même moment, Winnetou, pour se venger de l'affront ripostait par un vigoureux coup de poing à la tête de l'insolent, sous lequel l'autre chancela et tomba. Il se releva péniblement. Je me préparais à intervenir, mais ce fut inutile, car Rattler semblait

avoir abandonné la partie. Il fixa le jeune Apache d'un regard haineux, puis, en marmonnant, regagna le chariot.

Winnetou essuya son visage avec cette même expression impénétrable que j'avais observée chez son père et qui ne trahissait rien des sentiments qui l'agitaient.

– Pour la dernière fois, je vous prie de me donner votre réponse, dit le chef. Les Visages-Pâles consentent-ils à abandonner la vallée dès aujourd'hui ?

– Cela n'est pas possible.

– Dans ce cas, c'est nous qui partons. La paix est rompue entre nous.

J'essayai d'intervenir, mais en vain ; les trois étrangers se dirigeaient vers les chevaux, lorsque, tout à coup, la voix de Rattler se fit entendre.

– Fichez le camp, chiens rouges. Mais d'abord ce gamin me payera cher son insolence.

Avec une rapidité dont on ne l'eût pas jugé capable vu son état, il saisit une arme et la braqua sur Winnetou. Celui-ci se tenait au beau milieu de la clairière, où rien ne pouvait lui servir d'abri. Il offrait une cible facile à la balle. Klekih-Petra, terrifié, lui cria :

– Sauve-toi, Winnetou, sauve-toi vite !

Et, d'un bond, il se trouva auprès du jeune Indien pour le protéger de son corps. La balle partit. Klekih-Petra porta sa main à sa poitrine, chancela et s'effondra sur le sol. Au même instant, Rattler tombait, assommé sous mon poing. J'avais sauté sur lui pour l'empêcher de tirer, mais j'étais arrivé trop tard. Un cri d'effroi s'était échappé de toutes les gorges ; seuls les deux Apaches étaient restés silencieux. Ils s'agenouillèrent auprès du blessé, qui s'était sacrifié pour son jeune ami, et examinèrent sa plaie. La balle était venue se placer aux environs du cœur et le

sang jaillissait en torrent impétueux. Je me hâtai de rejoindre le groupe. Klekih-Petra avait les yeux clos. Son visage blêmissait à vue d'œil.

– Prends sa tête sur tes genoux, dis-je à Winnetou. Lorsqu'il ouvrira les yeux et qu'il te verra auprès de lui, la mort lui sera plus douce.

Winnetou fit ce que je lui disais sans souffler mot, sans sourciller même. Mais son regard ne se détachait pas du visage du mourant. Celui-ci ouvrit enfin les yeux. Il vit Winnetou penché sur lui. Un sourire bienheureux éclaira ses traits décomposés et il murmura :

– *Winnetou, schi ya, Winnetou !* Winnetou, mon fils, Winnetou !

Puis, son regard sembla chercher quelqu'un autour de lui et se posa sur moi. Il me dit alors en français :

– Restez auprès de lui... Soyez fidèle... continuez mon œuvre.

Il leva la main d'un geste suppliant ; je la pris entre les miennes et répondis :

– Je vous le promets.

Son visage prit alors une expression surnaturelle. Il se mit à parler d'une voix expirante :

– La feuille tombe... Elle est arrachée à l'arbre... J'ai la mort que j'ai toujours rêvée... Miséricorde... Miséricorde... Je viens... Je viens... Seigneur, ayez pitié...

Il joignit les mains. Une fois encore, le sang jaillit de sa blessure, et sa tête retomba... Il était mort.

C'était donc bien le pressentiment de sa fin prochaine qui l'avait poussé à se confier à moi. Son plus profond désir était de

mourir pour Winnetou ; ce désir s'était réalisé plus vite qu'il ne l'aurait espéré...

Winnetou posa la tête du mort sur l'herbe, se leva lentement et jeta à son père un regard interrogateur.

– Le meurtrier est là, dis-je ; je l'ai terrassé. Il est à vous.

– L'eau de feu !

Ce fut le seul mot qui sortit de la bouche du chef des Apaches, mais il était prononcé avec le plus profond mépris. Des paroles se pressèrent inconsciemment à ma bouche. Je parlais sans savoir ce que je disais :

– Je veux être des vôtres, votre frère. Je veux vous suivre.

Il me cracha alors au visage et s'écria, avec un dédain sans borne.

– Chien-galeux ! Voleur à gages ! Coyote puant ! Si tu oses nous suivre, je te broie les os.

Si un autre m'avait adressé de telles paroles, j'aurais répondu immédiatement par un coup de poing. Pourquoi ne le fis-je pas ? Peut-être avais-je la sensation que je n'étais qu'un intrus et que je méritais ce traitement...

Mes camarades assistaient, muets, à cette scène. Ils épiaient les gestes des deux Apaches. Ceux-ci semblaient se désintéresser de nous. Ils soulevèrent le corps de Klekih-Petra, qu'ils attachèrent au cheval de celui-ci. Puis ils s'éloignèrent au trot.

En partant, ils n'avaient proféré aucune menace. Ils ne s'étaient même pas retournés vers nous. Mais leur attitude était plus terrifiante que s'ils avaient juré la vengeance la plus terrible.

– Ça été épouvantable, mais ç'aurait pu tourner encore plus mal, dit Sam Hawkens.

– Voilà le meurtrier. Il n'a pas encore repris connaissance, terrassé par l'alcool et par votre coup de poing, observa Parker, Qu'allons-nous faire de lui ?

Je ne répondis pas. Je sellai mon cheval et partis au galop. J'aspirais à la solitude après les minutes angoissantes que je venais de vivre.

La nuit régnait déjà sur la plaine, lorsque, harassé et fourbu, brisé moralement et physiquement, je regagnai le camp.

CHAPITRE III

WINNETOU ENCHAÎNÉ

Bien qu'il fût déjà tard lorsque je revins au camp, personne ne dormait encore, excepté Rattler. Pendant mon absence, Sam avait dépouillé le grizzli, mais n'avait pas touché à sa viande. Après avoir attaché mon cheval, je m'approchai du feu et Sam me dit :

– Où avez-vous été, sir ? Nous mourons de faim, mais nous n'avons pas voulu entamer la viande en votre absence. En attendant, j'ai dépouillé la fourrure. Ça fera une excellente pelisse, si je ne m'abuse, hihihi !

– Partagez la viande comme il vous plaira, dis-je. Elle appartient à l'équipe.

– Le meilleur morceau, ce sont les pattes. Il est vrai qu'il faudrait les laisser reposer pendant quelques jours, pour que la chair soit au point. Les vieux chasseurs du Wild West prétendent que c'est un véritable régal quand les vers commencent à y grouiller. Toutefois, nous ne pourrons pas attendre si longtemps, car j'ai bien peur que les Apaches viennent d'ici là et qu'ils nous coupent l'appétit.

Bientôt le rôti fut prêt, on se mit à manger, mais je ne pus rien avaler. Je m'éloignai de la bande et essayai d'évoquer les événements de la journée. Je songeais à la dernière volonté de Klekih-Petra et à ma promesse solennelle. Je compris que, si j'avais agi ainsi, ce n'était pas uniquement par pitié pour le mourant, mais aussi parce que, dès le premier abord, j'avais éprouvé une profonde sympathie pour Winnetou.

Le meurtrier de Klekih-Petra était étendu à quelques mètres de moi, anéanti dans sa torpeur. J'aurais pu le supprimer d'un coup de fusil, mais, plus que de la haine, il m'inspirait une répulsion sans borne. C'était sans doute le même sentiment qui avait empêché les Apaches d'assouvir leur vengeance sur-le-champ. « Eau-de-feu ! » avait dit Intchou-Tchouna méprisant. Que de reproches, que d'accusations dans ce simple mot !

Tandis que les autres mangeaient, je restais plongé dans mes méditations. Silencieux, je contemplais les flammes du foyer. Soudain, j'entendis la voix de mon vieil ami, Sam, qui s'était glissé silencieusement auprès de moi.

– Qu'avez-vous, sir ? Vous n'avez pas faim ?

– Je ne mange pas ce soir.

– Allons donc ! Moi aussi, je suis très ennuyé de ce qui s'est passé, mais un chasseur de l'Ouest doit s'habituer à ces sortes de spectacles. Ce n'est pas sans raison qu'on appelle le Wild West *dark and bloody grounds*, les terres sombres et sanglantes. Celui qui ne peut supporter l'odeur du sang n'a qu'à rester chez lui à renifler de l'eau de rose. Allons, venez manger !

– Merci, Sam. Non, vraiment, je n'ai pas d'appétit. Avez-vous pris une décision au sujet de Rattler ?

– Nous avons discuté la question.

– Eh bien ! comment le punira-t-on ?

– Croyez-vous qu'il faille le punir ?

– Bien sûr.

– C'est curieux ! Et comment, d'après vous, devons-nous nous y prendre ? Devons-nous le ramener à San-Francisco, à New-York ou à Washington et le dénoncer comme meurtrier ?

– Selon la loi de la savane, nous avons le droit de le juger nous-mêmes.

– Vous n'êtes qu'un greenhorn et vous prétendez connaître mieux que moi la loi de la savane ! Klekih-Petra était-il parent de l'un d'entre nous ? Était-il notre ami ? Appartenait-il seulement à notre société ?

– Non.

– Eh bien ! En effet, la loi de la savane est cruelle et implacable. Œil pour œil, dent pour dent, comme dit la Bible. En cas de meurtre, l'assassin peut être exécuté séance tenante par celui à qui incombe le devoir de venger la victime, ou, s'ils sont plusieurs, ils peuvent le juger et le pendre. Mais, pour constituer un tribunal, il faut d'abord un plaignant.

– Le plaignant, c'est moi.

– De quel droit ?

– Je ne veux pas qu'il soit dit qu'un crime aussi lâche est resté impuni.

– *Pshaw !* Vous ne pouvez vous porter partie civile qu'en deux cas : premièrement, si vous êtes un ami ou un parent de la victime. Mais vous venez de reconnaître vous-même qu'il n'en est rien. Deuxièmement, si vous êtes vous-même la victime. Hihihi ! Mais alors il est trop tard pour porter plainte, si je ne m'abuse.

– Ainsi, Rattler aura commis impunément son acte ignoble ?

– Je ne vous dis pas ça. Surtout, ne vous énervez pas. Je peux vous garantir qu'il sera bien puni. Les Apaches s'en chargeront.

– Tant et si bien qu'ils ne se contenteront pas de lui. Ils s'en prendront à nous tous.

– C’est fort probable. Mais croyez-vous que nous échapperions à notre sort en tuant Rattler ? Aux yeux des Apaches, Rattler n’est pas le seul coupable parmi nous. Nous le sommes tous, et vous pouvez être certain que, si nous tombons entre leurs mains, ils ne nous feront point de quartier.

– Même si Rattler n’est plus avec nous ?

– Même alors. Et comment comptez-vous vous débarrasser de Rattler ?

– Nous pouvons le chasser.

– D’abord nous n’en avons pas le droit, ensuite nous n’y avons aucun intérêt.

– Je vous assure, Sam, que je ne vous comprends pas. Qui peut nous obliger à garder parmi nous ce scélérat qui, par surcroît, ne dessaoule pas de la journée ?

– Attendez une seconde. Que fera, d’après vous, Rattler, si nous le chassons ?

– C’est son affaire.

– C’est aussi la nôtre. Nous serions constamment en danger, car il est certain qu’il cherchera à se venger. Il vaut mieux le garder avec nous, car ainsi au moins nous pourrons avoir l’œil sur lui.

– Je me rends à votre raisonnement. Mais cela ne résout pas la question des Apaches. Il est certain qu’ils ne tarderont pas à revenir pour venger la mort de Klekih-Petra.

– Ça, c’est certain. D’autant plus certain qu’ils ne nous ont même pas menacés. Ils se sont comportés d’une façon non seulement très digne, mais encore très intelligente. S’ils s’étaient vengés sur-le-champ, ils n’auraient eu que Rattler, à supposer que nous les ayons laissé faire. Or ils considèrent Rattler comme faisant partie de notre groupe, et ils en veulent à nous tous.

D'autant plus qu'ils nous accusent de leur ravir leurs terres. Ils feront donc tout leur possible pour nous capturer tous. S'ils réussissent, notre mort ne sera certainement pas douce ; car la mort de Klekih-Petra réclame une vengeance atroce. Mais, à propos, pourriez-vous me dire combien de temps il nous faut encore pour achever les travaux ?

– Cinq jours environ.

– Bon. À ma connaissance, le premier campement d'Apaches se trouve à trois journées de cheval d'ici, Intchou-Tchouna et Winnetou, chargés du corps de leur ami, mettront bien quatre jours, si je ne m'abuse. Comptez trois jours pour le retour, ça nous fait sept jours. Puisque vous affirmez que cinq jours vous suffisent pour terminer votre tâche, je crois que nous pouvons risquer le coup.

– Et si vos calculs s'avèrent faux ? Songez que nous sommes à la saison de la chasse aux buffles. Il est possible qu'Intchou-Tchouna et Winnetou aient été accompagnés de nombreux chasseurs qui les attendent à quelque distance d'ici. Il nous faut envisager cette éventualité.

Sam Hawkens cligna des yeux, avec un air malin, et dit en hochant la tête :

– Ma foi, vous êtes vraiment un as. Au jour d'aujourd'hui, les œufs sont dix fois plus intelligents que les poules, si je ne m'abuse. Ce que vous venez de dire n'est pas plus bête qu'autre chose. C'est pourquoi, dès demain matin, je vais essayer de suivre un peu la trace des Apaches.

– J'irai avec vous, dit Will Parker, qui depuis quelques minutes suivait notre conversation, en compagnie de Dick Stone.

– Et moi aussi, ajouta ce dernier.

– Vous resterez tous les deux au camp, opina Sam, après une minute de réflexion. On aura besoin de vous ici. Vous avez compris ?

Et il jeta un regard significatif sur Rattler et sur sa bande.

– Pourtant, vous ne pensez pas partir seul ? demanda Will.

– Je me ferai accompagner, répondit Sam.

– Par qui ?

– Par ce jeune greenhorn que voici, dit-il en me désignant.

– Non, objecta l'ingénieur en se mêlant à la conversation, il ne partira pas.

– Pourquoi çà, Mr. Bancroft ?

– Parce que j'ai besoin de lui.

– Allons donc ! Vous travaillerez demain à quatre au lieu de travailler à cinq. Ce n'est pas cela qui vous empêchera d'abattre votre besogne. Et moi, je dois emmener ce jeune greenhorn, qui a été surnommé Shatterhand ; j'ai d'excellentes raisons pour cela.

– Peut-on les connaître ?

– C'est fort simple. Le chemin que j'ai à parcourir n'est pas exempt de dangers. Il est préférable, pour vous comme pour moi, que je sois accompagné par un homme doué d'une telle force physique et sachant aussi bien que lui manier son « tueur d'ours ». D'autre part, il vaut mieux qu'il ne soit pas là demain matin au réveil, si vous voulu éviter des complications. Vous savez bien que Rattler est monté contre lui. J'ai comme l'impression que, de ces deux-là, l'un sera de trop demain au camp. J'emmène celui qui pourra m'être le plus utile. Y voyez-vous un inconvénient ?

– Non. Emmenez-le !

– Très bien. Nous voilà donc d'accord.

Le lendemain matin, je fus réveillé par Sam. Parker et Stone étaient déjà levés, mais tous les autres, y compris Rattler, dormaient encore. Nous mangeâmes un morceau de viande en l'arrosant d'eau fraîche et partîmes aussitôt que Sam eut donné à ses hommes des instructions pour la journée. Le soleil n'était pas encore levé lorsque nous quittâmes le camp pour nous lancer dans cette expédition qui risquait d'être très mouvementée. C'était ma première randonnée d'exploration.

Nous partîmes naturellement dans la direction que nous avions vu prendre la veille aux deux Apaches, c'est-à-dire que nous dévalâmes la clairière et longeâmes la lisière de la forêt. Les foulées étaient encore visibles sur l'herbe. Même moi, je pouvais les relever ; elles menaient au nord, alors que, d'après nos prévisions, nous devions chercher les Apaches au sud du camp. Nous pûmes constater que les Indiens nous avaient contournés. Enfin, nous débouchâmes dans une plaine qui s'étendait à perte de vue vers le sud. Bien que plus d'une demi-journée se fût écoulée depuis le départ des Indiens, leur trace semblait encore toute fraîche.

Sam, qui n'avait pas desserré les dents jusque-là, se mit à marmonner dans sa barbe :

– Cette piste ne me plaît pas du tout, mais alors pas du tout !

– À moi, elle me plaît énormément, ripostai-je.

– Elle vous plaît parce qu'elle est nette et fraîche et qu'un aveugle lui-même la reconnaîtrait. Mais moi, qui suis un vieux coureur de savane, je trouve ça fort louche.

– Pas moi.

– Fermez votre bec, vénérable sir ! Je ne vous ai pas emmené pour que vous me rebattiez les oreilles avec vos inepties.

Quand deux Indiens laissent une piste aussi nette que celle-ci, surtout dans des circonstances comme celles dans lesquelles ils nous ont quittés, cela donne à penser. Il y a tout lieu de croire qu'ils nous tendent un piège. Car ils se doutent bien que nous allons les suivre.

– En quoi consisterait ce piège ?

– Ça, on ne peut pas encore le savoir.

– Et où est-il tendu ?

– Naturellement au sud. Ils ont tout fait pour que nous empruntions ce chemin. Si tel n'avait pas été leur but, ils se seraient donné la peine de faire disparaître leurs traces.

– Hmmm ! murmurai-je.

– Vous dites ?

– Rien.

– J'aurais juré que vous vouliez dire quelque chose.

– Je m'en garderai bien.

– Pourquoi ?

– Je préfère fermer mon bec, sans quoi vous me diriez que je vous rebats les oreilles avec mes inepties, ce qui n'est point dans mes intentions.

– Allons, pas de bêtises. Entre amis, il ne faut, pas se formaliser. Je croyais que vous cherchiez à vous instruire ; comment y parviendrez-vous si vous n'ouvrez pas la bouche. Allez-y, que voulait dire ce « hmmm ! » que vous avez laissé échapper ?

– Je ne partage pas votre avis en ce qui concerne le piège.

– Tiens ! Et pourquoi ?

– Les deux Apaches avaient hâte de rejoindre leur camp, pour alerter leurs hommes et les conduire contre nous. De plus, ils étaient chargés d'un cadavre. Ce sont là deux raisons qui devaient les inciter à accélérer la course, s'ils ne voulaient pas que, par cette chaleur, le corps entre en décomposition en route et s'ils tenaient à nous retrouver encore dans la vallée. Ainsi ils n'avaient pas le temps de faire disparaître leurs traces. À mon sens, c'est uniquement à cette raison que nous devons la netteté de la piste.

– Hmmm ! grogna à son tour Sam.

– Même à supposer que je me trompe, poursuivis-je, nous pouvons suivre tranquillement cette piste. Aussi longtemps que nous nous trouvons dans la plaine, nous n'avons rien à craindre, car on peut dépister l'ennemi de très loin et, s'il le faut, nous aurons toujours le temps de battre en retraite.

– Hmmm ! grogna-t-il à nouveau en me lançant un regard de côté. Vous parlez du cadavre. Vous croyez qu'ils l'ont emporté malgré la chaleur ?

– Oui.

– Qu'ils ne l'ont pas plutôt enterré en chemin ?

– Non. Cet homme jouissait d'une très grande estime parmi les Apaches. Ils tiennent certainement à l'inhumer avec tout le cérémonial en usage chez les Indiens. Or cette cérémonie solennelle n'est complète que lorsque le meurtrier trouve la mort auprès du cadavre de sa victime. Ils doivent donc se hâter de ramener le corps pour ensuite s'emparer au plus vite de Rattler et de nous. Autant que je les connaisse, je suis sûr de ne pas me tromper.

– Autant que vous les connaissiez ? Tiens, je ne savais pas que vous étiez né au pays des Apaches !

– Je ne plaisante pas.

– Mais d'où les connaissez-vous si bien ?

– Grâce aux livres que vous dédaignez tant.

– Enfin ! trancha-t-il. Continuons notre route.

Il ne me dit pas ce qu'il pensait de mon hypothèse, mais, en jetant un coup d'œil sur lui, je crus le voir rire dans sa barbe.

Nous descendîmes la plaine au galop. Elle était couverte d'une herbe drue comme toutes les prairies situées entre le Rio-Pecos et la Canadienne. Une triple piste s'étalait devant nous, comme tracée par une immense fourche à trois branches. Les Apaches avaient donc dû avancer parallèlement, tout comme au départ. Le transport du cadavre, effectué de cette manière, devait être très malaisé. Aucun signe n'indiquait que les Apaches eussent tenté de modifier cet état de choses, mais j'étais persuadé qu'ils n'avaient pu tenir longtemps.

Sam Hawkens crut alors le moment venu de m'initier à différentes et précieuses connaissances. Il attira mon attention sur la différence qui existait entre la piste d'un cheval marchant au galop et celle d'un cheval au trot, m'indiqua la façon de connaître le nombre de cavaliers et maints autres détails intéressants.

Peu après, la prairie se rétrécit et le terrain se parsema peu à peu d'arbustes. Enfin, nous arrivâmes à l'endroit où les Apaches avaient fait halte. C'était un fourré dense, et nous n'osâmes y pénétrer qu'après avoir acquis la certitude que les Indiens étaient déjà partis. Nous pûmes apprendre par les traces que les Apaches avaient descendu le cadavre du cheval et l'avaient couché sur l'herbe. Puis, ils avaient poussé plus au fond du fourré, où ils avaient coupé plusieurs branches à un chêne. Autour de l'arbre, le sol était encore jonché du feuillage arraché.

– Quel besoin avaient-ils de ces bouts de bois ? demanda Sam avec une sévérité de magister.

– Pour confectionner un brancard, répondis-je.

– Tiens ! Tiens !

– Je m'y attendais. Le cadavre devait considérablement gêner leur course. J'étais certain qu'à la première halte ils chercheraient un autre moyen de le transporter.

– Pas mal trouvé, observa Sam.

Nous mîmes pied à terre et, la bride en main, nous suivîmes lentement la piste. Son aspect n'était plus le même. Sans doute, elle demeurait triple, mais la large piste du milieu provenait des sabots, tandis que les autres marquaient les traînées du large brancard.

– À partir de cet endroit, ils ont avancé l'un derrière l'autre, remarqua Sam. Ce n'est pas sans raison qu'ils ont modifié leur marche. Suivons-les.

Nous montâmes à cheval et reprîmes la route. Chemin faisant, je ne cessai de réfléchir à la raison qui les avait incités à avancer ainsi à la file indienne. Enfin, je crus trouver une explication plausible.

– Regardez bien la piste, dis-je à Sam. Elle subira bientôt un changement notable.

– Un changement ? Pourquoi ça ?

– En préparant ce brancard, leur but n'était pas uniquement de faciliter leur marche. Ils se proposaient aussi de se séparer.

– Sans blague ! Vous avez de l'imagination, mais vous vous fourrez le doigt dans l'œil, si je ne m'abuse.

– Pourtant, je ne crois pas me tromper tout à fait.

– Dites-moi alors sur quoi vous vous basez ?

– Jusqu'ici, vous avez joué le rôle de professeur, maintenant je voudrais à mon tour vous questionner un peu.

– À votre service.

– Pourquoi les Indiens affectionnent-ils à ce point la chevauchée à la queue leu leu ?

– Tout simplement parce qu'ils ne veulent pas que celui qui suit leur trace puisse en déduire leur nombre.

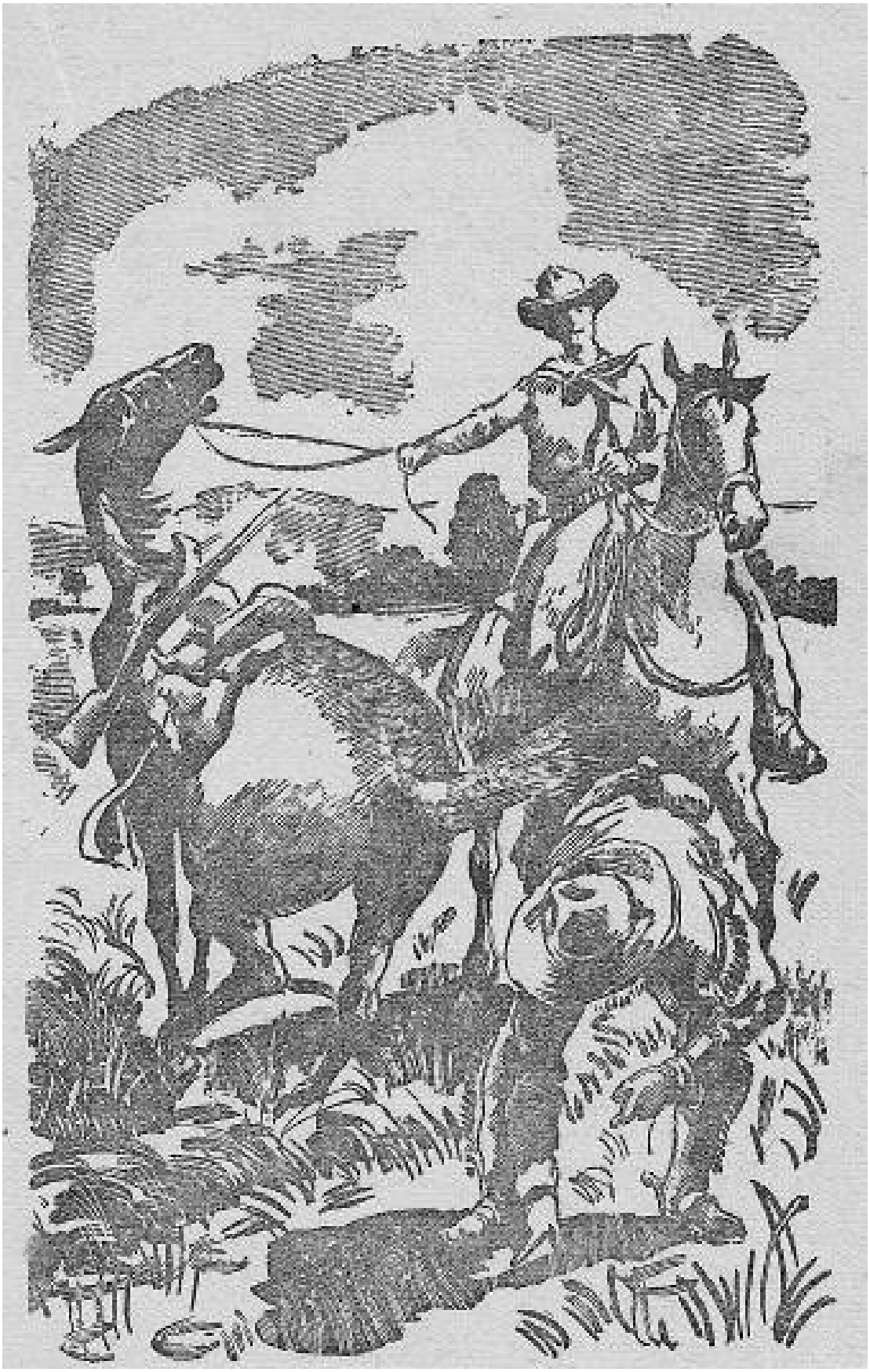
– C'est juste, répondis-je. Eh bien ! nos Indiens ne veulent pas non plus qu'on sache combien ils sont.

– Mais quel rapport ?...

– Intchou-Tchouna et Winnetou brûlent d'impatience de revenir à notre camp pour tirer vengeance. Or le transport du corps de Klekih-Petra les empêche d'avancer aussi vite qu'ils voudraient. C'est pourquoi l'un d'eux ira de l'avant pour annoncer la nouvelle aux guerriers apaches.

– Tout cela n'est que pure hypothèse. Quant à moi, je suis certain qu'ils n'ont aucune intention de se séparer.

Il eût été inutile d'engager avec Sam une discussion oiseuse. Après tout, je pouvais me tromper. Je me tus donc, mais je n'en confirmais pas moins à examiner attentivement la piste.



Bientôt nous arrivâmes au lit desséché d'un large cours d'eau qui devait charrier au printemps les eaux des torrents des montagnes. Il était jonché de galets reposant sur un fond de sable qui apparaissait de-ci, de-là. La piste traversait ce lit de biais.

Si ma supposition était juste, les Apaches n'auraient pu trouver de meilleur endroit pour se séparer. En effet, en veillant à ce que son cheval ne marchât que sur le fond rocailleux, le cavalier pouvait être à peu près certain de ne laisser aucune trace derrière lui.

Je me laissai devancer par Sam Hawkens. Soudain j'aperçus, sur un îlot de sable, une légère excavation de la grandeur d'une tasse. Je devinai qu'elle provenait d'un sabot de cheval qui avait glissé. Sam était sur le point de s'engager sur la piste qui continuait sur la berge opposée lorsque je l'arrêtai.

– Venez donc un peu par ici, lui criai-je.

– Qu'y a-t-il ?

– Je vais vous montrer quelque chose.

Je montai sur la berge qui, un peu plus bas, était couverte d'herbe. À peine avions-nous fait deux cents pas que nous aperçûmes la trace nette d'un cheval vers le sud.

– Comment expliquez-vous ça, oncle Sam ? demandai-je, en bombant la poitrine, plein de fierté.

Les yeux minuscules de Sam n'étaient plus que des fentes presque invisibles et son visage malin s'allongea.

– Ma foi, ce sont des empreintes de cheval, déclara-t-il étonné.

– D'où viennent-elles à votre sens ?

Sam jeta un regard sur le lit desséché.

– De ce lit, en tout cas.

– C’est évident. Et qui pouvait bien monter ce cheval ?

– Eh bien ?

– L’un des Apaches.

Le visage de Sam s’allongea encore davantage.

– Pas possible ? protesta-t-il mollement.

– Pourtant, c’est ainsi. Les deux Indiens se sont séparés comme je le pensais bien. Retournons un peu et examinons l’autre piste. Vous pourrez constater qu’elle ne porte plus les traces que de deux chevaux.

Nous revînmes sur nos pas et étudiâmes soigneusement la piste. En effet, nous pûmes établir qu’elle avait été produite par le passage de deux chevaux.

Sam toussota, d’un air embarrassé, et me lançant un regard méfiant, demanda :

– D’où vous est venue l’idée que c’est précisément ici qu’ils se sont séparés ?

– J’ai relevé sur le sable la trace d’un sabot. Le reste n’a été qu’une affaire d’intuition.

– C’est curieux, vraiment curieux ; montrez-moi cette empreinte.

Je le conduisis à l’endroit en question. Le regard de Sam se fit encore plus méfiant.

– Dites donc, voulez-vous me dire enfin la vérité ?

– Je ne fais que ça. Vous croyez donc que je vous mens ?

– Hmm ! jusqu'ici, je vous tenais pour un type honnête. Maintenant, je commence à revenir sur mon opinion. Vraiment, vous n'êtes jamais venu dans la Prairie auparavant ?

– Jamais.

– Mais dans le Wild West ?

– Non plus.

– En Amérique ?

– Jamais.

– Alors il existe dans le monde un autre pays avec des prairies et des savanes où vous êtes allé.

– Vous faites erreur.

– Alors que le diable vous emporte ! Je n'y comprends plus rien.

– Allons donc, Sam Hawkens ! A-t-on jamais vu envoyer son ami au diable ?

– Il ne faut pas m'en vouloir si je m'emporte un peu en pareil cas. Mais, avouez-le vous-même, un greenhorn s'amène dans le Wild West qui n'a jamais vu l'herbe pousser ni entendu le pou de sable chanter, et dès sa première expédition il fait rougir de honte le vieux Sam ! Enfin, tant pis pour moi. Quand j'étais plus jeune, j'étais dix fois plus intelligent que vous. Maintenant, sur mes vieux jours, je semble être devenu dix fois plus stupide. N'est-ce pas lamentable ?

– Vous avez tort de prendre la chose tant à cœur.

– Que voulez-vous ? Il faut bien que je reconnaisse que vous avez raison. Mais comment diable est-ce possible ?

– Tout simplement parce que j'ai suivi un raisonnement logique dont j'ai tiré les conclusions. Il s'agit d'un simple syllo-

gisme dans lequel deux prémisses suffisent pour déduire la conclusion. Quand deux Indiens avancent à la file, c'est qu'ils veulent dissimuler la nature de leur trace ; les deux Apaches avançaient l'un derrière l'autre, donc ils voulaient dissimuler leur trace. Comprenez-vous. Tenez, un autre exemple de syllogisme, ajoutai-je en riant. Votre nom est « Hawkens », cela veut dire faucon.

– C'est exact.

– Le faucon mange des campagnols. Est-ce aussi exact ?

– Parfaitement. À condition qu'il les attrape.

– Eh bien ! voici le syllogisme : le faucon mange les campagnols, vous vous appelez Faucon, donc vous mangez les campagnols.

Sam me fixa un instant, bouche bée, puis il éclata.

– Vous vous payez ma tête. Et moi, je ne goûte pas beaucoup la plaisanterie. Je vous en demanderai raison. Que diriez-vous d'un duel ?

– Je me battrai avec vous si vous l'exigez, mais je préfère reculer lâchement, fis-je, toujours en plaisantant, et vous accorder tout de suite une éclatante réparation : je vous fais cadeau de ma fourrure de grizzli.

Une flamme joyeuse s'alluma dans les yeux de Sam.

– Mais vous en aurez besoin vous-même.

– Pas le moins du monde. Elle est à vous.

– C'est sérieux ? Vous êtes un type épatant ! Mille mercis. Toute la bande en crèvera d'envie. Et savez-vous ce que j'en ferai ?

– Eh bien ?

– Une nouvelle veste, dit Sam triomphalement. Il faut que vous sachiez que je suis un tailleur émérite. Regardez un peu comme j'ai bien réparé ma vieille veste.

Il désigna un sac antédiluvien qu'il portait en guise de veste. Les pièces empiétaient les unes sur les autres, de sorte que la « veste » était raide et épaisse comme une planche.

– Mais je tiens à ce que vous gardiez les oreilles, les pattes et les dents. Je ne pourrais guère en faire usage pour la confection de ma veste, et vous, vous méritez bien ces trophées. Je vous en ferai un collier. Je m'entends assez bien à ce travail. Voulez-vous ?

– Je veux bien.

– C'est parfait. Ainsi chacun de nous sera content. Vous êtes vraiment un débrouillard, un fameux débrouillard. Et vous avez le cœur sur la main.

– Merci, Sam. Mais si l'on se remettait en route ?

– Qui voulez-vous qu'on suive ? Le cavalier solitaire ?

– Non. Suivons plutôt l'autre.

– L'autre, c'est-à-dire Winnetou.

– Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

– Celui-ci doit aller plus lentement puisqu'il est chargé du cadavre. Or il y a tout lieu de croire que c'est le chef de la tribu qui est allé réunir les guerriers.

– Là-dessus, nous sommes d'accord. Négligeons pour le moment la piste du chef et suivons celle de son fils.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux savoir s'il a fait halte pendant la nuit.

Nous continuâmes notre course au galop sans encombre. Vers onze heures, Sam arrêta son cheval.

– Ça suffit. Nous allons rebrousser chemin. Winnetou a avancé pendant toute la nuit. Tous deux semblent très pressés. En conséquence, on peut s'attendre à une attaque imminente, peut-être même avant que les cinq jours nécessaires à votre travail se soient écoulés.

– Charmante perspective !

– En effet, la situation est plutôt délicate. Si nous plions bagage pour changer d'air, le travail ne sera pas fini. Si nous restons, nous risquons d'y laisser notre peau, ce qui n'est pas non plus de nature à faire avancer le travail. Il faudrait exposer la situation à Bancroft.

– On tâchera de trouver une solution.

– Je ne vois pas trop laquelle.

– Nous pourrions, par exemple, nous mettre provisoirement en sécurité et attendre, pour continuer le travail, le départ des Apaches.

– Oui, ce n'est pas une mauvaise idée. On verra bien ce que les autres en penseront.

Nous empruntâmes le même chemin qu'à l'aller sans ménager nos montures. Heureusement, mon cheval rouan ne donnait aucun signe de fatigue, Mary également était encore fraîche et dispose, comme si elle venait seulement de quitter l'écurie. En très peu de temps, nous avions fourni une belle traite. Arrivés près d'un fleuve, nous laissâmes nos bêtes s'abreuver et décidâmes de prendre une heure de repos. Nous mîmes pied à terre et nous nous étendîmes sur l'herbe, à l'ombre d'un buisson.

Comme nous n'avions pas grand'chose à nous dire, nous restâmes un long moment sans échanger une parole. Je pensais

à Winnetou et aux combats que je devrais sans doute soutenir contre lui et contre sa tribu. Sam Hawkens ferma les yeux et s'assoupit. Sa respiration régulière prouvait qu'il dormait du sommeil du juste.

Il me fut alors donné de constater à quel point les sens des hommes et des bêtes du Wild West sont vigilants. Brusquement, le mulet occupé à brouter paisiblement l'herbe émit un souffle bizarre, une sorte d'avertissement. Au même instant, Sam ouvrit les yeux et sauta sur pieds.

– Tiens, je m'étais endormi. Mais la respiration de Mary m'a réveillé. Un être vivant, homme ou bête, s'approche de nous. Où est mon mulet ?

– Là, dans les buissons. Allons-y !

Nous pénétrâmes dans la broussaille, où nous trouvâmes Mary dissimulée derrière les branchages et qui jetait des regards furtifs à travers les feuilles. Ses longues oreilles remuaient intensément, sa queue exécutait un nerveux mouvement de va-et-vient. À notre vue, elle se calma ; queue et oreilles cessèrent de s'agiter. En jetant à notre tour un regard à travers le feuillage, nous aperçûmes six Peaux-Rouges venant à la file indienne du côté nord où nous nous dirigions. Celui qui se trouvait en tête présentait une silhouette musclée de taille moyenne ; il avait la tête penchée, mais ne semblait pas prêter attention à la piste. Tous portaient des leggings et des chemises de lainage, et étaient armés de fusils, de couteaux et de tomahawks. Leurs visages étaient striés de raies rouges et bleues.

Les plus sombres pensées m'envahissaient déjà, lorsque Sam, sans même prendre garde à baisser le ton, dit :

– Quelle coïncidence ! Nous sommes sauvés !

– Sauvés ! Comment cela ? Plus bas, Sam, ces gaillards sont si près qu'ils peuvent nous entendre.

– Tant mieux ! Ce sont des Kiowas. Celui qui mène le convoi s'appelle Bao, ce qui veut dire le Renard dans leur idiome. C'est un guerrier vaillant et rusé, ainsi que son nom l'indique. Le chef de leur tribu, Tangua, un Indien plein d'initiative, est mon grand ami. Ils portent sur leur visage les-couleurs de la guerre et sont sans doute partis en reconnaissance. Pourtant, je n'ai pas entendu dire que des tribus indigènes soient entrées en guerre.

Le mot Kiowa se prononce Ke-i-o-weh. Cette tribu semble être le produit du mélange de plusieurs peuplades indiennes. Elle se vit attribuer une réserve dans le territoire concédé aux Indiens, mais des détachements nomades se rencontrent fréquemment dans les déserts mexicains, notamment autour du *Pan-handle* et jusqu'au Nouveau-Mexique. Leur goût du pillage les rend très dangereux pour les Blancs, et les habitants des pays limitrophes sont leurs ennemis acharnés. Ils sont également sur le pied de guerre avec diverses tribus Apaches, car ils n'hésitent pas à attenter aux biens et à la vie de leurs frères rouges. Bref, ce sont les brigands de la Prairie.

Les six éclaireurs étaient déjà tout près de nous. Je ne voyais cependant pas encore de quelle façon ils pouvaient nous apporter le salut. Mais je n'allais pas tarder à l'apprendre. Pour l'instant, je me réjouissais qu'ils comptassent parmi les amis de Sam et que, par conséquent, nous n'ayons rien à craindre de leur part !

Ils venaient de rejoindre notre piste qui conduisait au fourré et en conclurent à la présence d'êtres humains à proximité. Aussitôt, ils firent changer de direction à leurs chevaux, bêtes fougueuses et puissantes, afin de se mettre hors de la portée des armes étrangères. Alors Sam, se dégageant du buisson, fit un cornet de ses deux mains et émit un son strident qui était sans doute familier aux Indiens, car ceux-ci arrêtèrent immédiatement leurs montures et répondirent par le même cri. Sam répéta le signal et agita la main en l'air ; ils l'aperçurent enfin et du-

rent reconnaître son originale silhouette. Je me tenais auprès de Sam. Ils s'approchèrent de nous et mirent pied à terre.

– Notre frère blanc Sam ici ? s'étonna le chef. Quelles circonstances l'ont donc amené sur le chemin de ses frères et amis rouges ?

– Bao, le fin Renard, m'a découvert en suivant ma piste, répondit Sam.

– Nous pensions que c'était la piste des chiens rouges que nous cherchons, observa Bao dans un anglais rien moins que correct, mais compréhensible.

– Que veux dire mon frère en parlant de « chiens rouges » ?

– Je veux parler des Apaches de la tribu des Mescaleros.

– Pourquoi les traitez-vous de chiens ? Une querelle aurait-elle éclaté entre eux et mes frères les braves Kiowas ?

– Nous avons déterré le tomahawk de guerre. Il n'y a plus de paix entre nous et ces coyotes lépreux.

– Uff ! Je suis content d'entendre cela. Que mes frères prennent place autour de nous. J'ai une nouvelle importante à leur communiquer.

Le Renard me scruta du regard et dit :

– Je ne connais pas ce Visage-Pâle. Il est encore jeune. Fait-il partie des guerriers blancs ? A-t-il déjà un surnom ?

S'il avait prononcé mon nom de baptême, Sam n'aurait produit aucun effet. Se souvenant du nom que White m'avait attribué, il répondit :

– Mon cher et jeune ami que voici vient seulement de franchir la Grande Eau, mais il est déjà illustre dans ce pays. Il n'avait jamais vu de buffle ni d'ours et pourtant pas plus tard

qu’avant-hier il a provoqué et abattu deux buffles, m’a sauvé la vie et, hier, il a descendu à coups de couteau un ours gris des Montagnes Rocheuses, sans garder la moindre égratignure de cette aventure.

– Uff ! Uff ! s’exclamèrent les Peaux-Rouges en lançant des regards admiratifs, tandis que Sam poursuivait, imperturbable :

– Sa balle ne manque jamais son but, et une telle force habite sa main qu’il terrasse n’importe quel Ennemi d’un coup de poing. C’est pourquoi les Blancs de l’Ouest l’ont surnommé Old Shatterhand.

C’est ainsi que je fus, bien malgré moi, affublé d’un nom de guerre qui ne devait plus, me quitter. C’est là une habitude courante dans les Plaines. Il arrive fréquemment que les meilleurs amis ne se connaissent pas sous leur véritable nom.

Le Renard me tendit la main et dit d’un ton amical :

– Si Old Shatterhand le permet, nous serons ses frères et amis. Nous aimons les hommes qui terrassent leurs adversaires d’un coup de poing. Aussi seras-tu bienvenu sous nos tentes.

En d’autres termes, cela voulait dire : nous avons besoin de gaillards doués de biceps comme les tiens. Si tu veux piller et voler pour nous, tu n’auras pas à le regretter.

Néanmoins, je répondis avec la dignité affectée dont je devais par la suite prendre si bien l’habitude :

– J’aime les hommes rouges parce qu’ils sont les enfants du Grand Esprit au même titre que les Visages-Pâles. Nous sommes frères et nous lutterons la main dans la main contre les ennemis qui nous manqueront de respect.

Un sourire bienveillant éclaira son visage barbouillé de peinture et de graisse.

– Old Shatterhand a prononcé de sages paroles. Nous fumerons avec lui le calumet de paix.

Ils s'assirent auprès de nous sur la berge. Bao sortit son calumet, dont les émanations pénétrantes offusquaient de loin mon odorat, le bourra d'un mélange qui semblait composé de betteraves pilées, de feuilles de chanvre, de morceaux de glands et d'oseille, l'alluma, se leva, tira une bouffée, lança la fumée vers le ciel, puis vers la terre, et dit solennellement :

– Là-haut habite le Grand Esprit et ici-bas croissent les plantes et les bêtes qu'il a destinées aux guerriers des Kiowas.

Il tira quatre autres bouffées qu'il lança successivement vers le nord, le sud, l'est et l'ouest.

– Dans toutes ces directions habitent des hommes rouges et blancs qui usurpent ces plantes et ces bêtes. Mais nous saurons les trouver et leur reprendre ce qui nous appartient. J'ai parlé. *Howgh !*

Quel discours ! Et combien différent de tout ce que j'avais lu et entendu jusqu'alors ! Ce Kiowa déclarait, en effet, ouvertement qu'il considérait les produits du monde animal et végétal comme le bien exclusif de sa tribu et sanctifiait ainsi son droit au pillage. Et c'était à ces gens-là que j'offrais mon amitié !

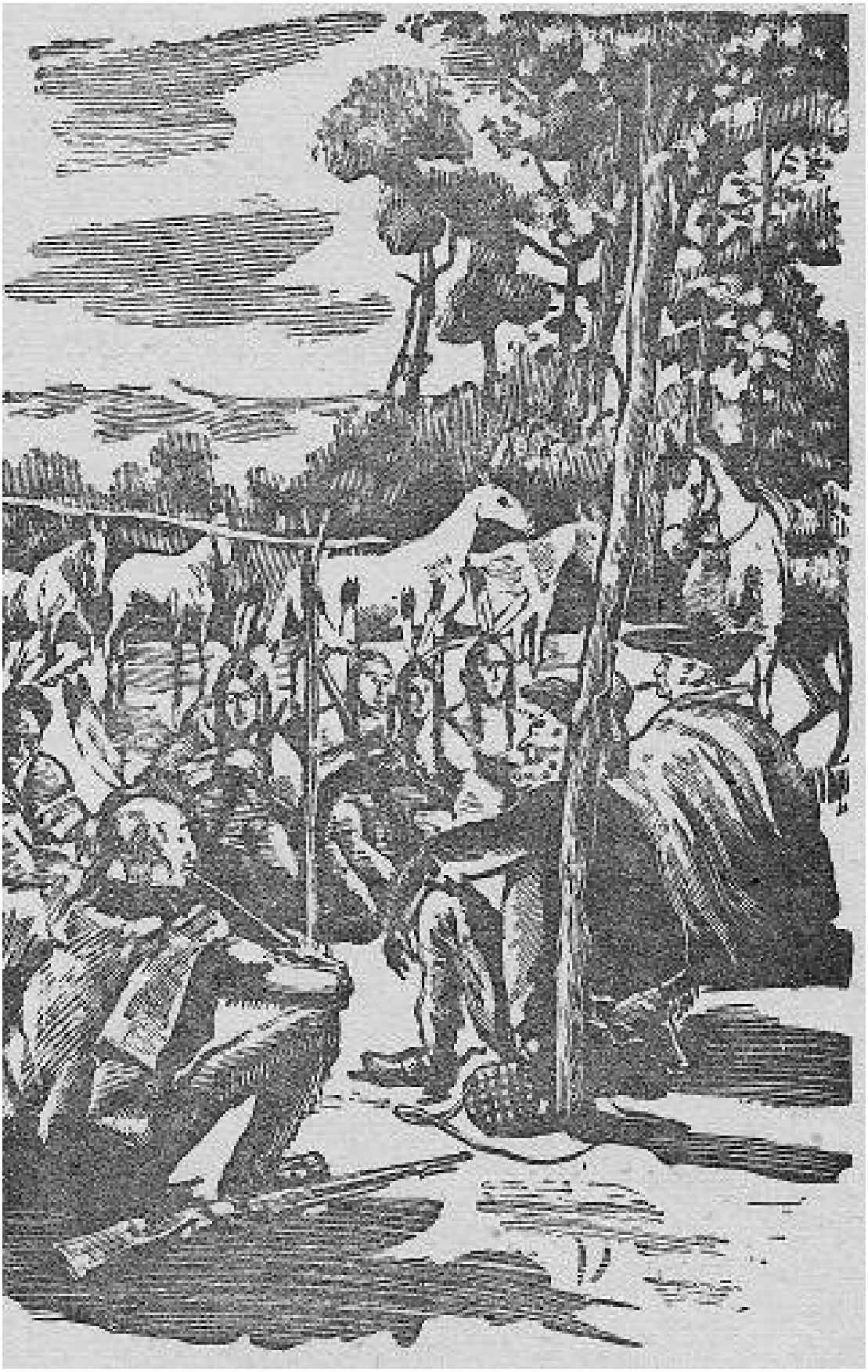
Le Renard tendit alors à Sam le calumet de paix. Celui-ci tira ses quatre bouffées et déclara :

– Le Grand Esprit ne prête pas attention à la couleur de la peau de l'homme, car il sait que celui-ci peut colorer son visage pour le tromper, mais il regarde le cœur. Les cœurs des guerriers de l'illustre tribu des Kiowas sont braves, intrépides et fidèles. Le mien est attaché à eux comme mon mulet à cet arbre. Et il le restera à jamais, si je ne m'abuse. J'ai parlé. *Howgh !*

Cette allocution impie fut accueillie par un « Uff » général. Mon tour était, hélas ! venu, et Sam me passa cette chose nau-

séabonde qui d'avance me soulevait le cœur. Je fis un effort surhumain pour garder toute ma dignité et dominer les réflexes de mon estomac. Je suis fumeur et je supporte le tabac le plus fort. Je pouvais espérer que j'affronterais avec honneur l'épreuve de cette pipe indienne, symbole de la paix. Je me levai donc, esquissai un geste solennel de la main gauche et tirai la première bouffée. Je ne m'étais pas trompé : carottes, chanvre, glands et oseille, tout cela se trouvait réuni dans la pipe mais ces ingrédients ne constituaient qu'un cinquième environ du mélange ; je venais de constater qu'un fragment de chausson de feutre entrait également dans cette composition. Je lançai la fumée vers le ciel, puis vers la terre et dis :

– Du ciel nous viennent les rayons solaires, et la pluie, les dons généreux et le salut. La terre reçoit la chaleur et l'humidité et elle nous prodigue buffles et mustangs, ours et cerfs, citrouilles et maïs, et par-dessus tout, les plantes nobles avec lesquelles les sages hommes rouges préparent du kinnikinnik qui donne au calumet de paix l'arome sublime de l'amour et de l'amitié.



J'avais lu quelque part que les Indiens appellent l'horrible mixture qui leur sert de tabac le kinnikinnik, et j'utilisais à point mes connaissances. Pour la deuxième fois, je tirai une bouffée que je lançai vers les quatre points cardinaux. L'odeur devenait encore plus lourde et plus compliquée ; je crus y reconnaître deux nouveaux éléments ; la colophane et les rognures d'ongles. Cette découverte faite, je poursuivis :

– À l'ouest, se dressent les Montagnes Rocheuses, à l'est, s'étendent les Prairies. Au nord scintille l'eau des mers et, au sud, l'Océan qui déroule sans fin ses vagues. Si le pays tracé par ces quatre frontières m'appartenait, je l'offrirais volontiers aux guerriers des Kiowas, car ils sont mes frères. Qu'il leur soit donné d'abattre cette année dix fois autant de buffles et cinquante fois autant de grizzlis qu'ils comptent de têtes. Que la graine de leur maïs soit grosse comme des courges et que leurs courges soient si grosses que chaque écorce semble contenir vingt fruits. J'ai parlé. *Howgh !*

Il ne me coûtait pas grand'chose d'exprimer ces vœux, mais ils s'en réjouirent comme s'ils étaient déjà en possession de tous ces dons. Ce discours comptait certainement parmi les plus brillants que j'eusse encore prononcés, et il fut accueilli avec un enthousiasme qui, vu la réserve naturelle aux Indiens, était sans exemple. Jamais personne, et surtout aucun Blanc, ne leur avait souhaité et offert tant de choses ; aussi les « Uff ! Uff ! » reconnaissants étaient-ils interminables. Le Renard me serra la main à plusieurs reprises, m'assura de son amitié éternelle et ouvrit si large la bouche en criant : *Howgh ! Howgh !* que j'en profitai pour me débarrasser de son calumet nauséabond et pour le lui planter entre les dents. Il se tut aussitôt pour en savourer l'arome avec un pieux recueillement.

Ce fut ma première « négociation sacrée » avec les Indiens, car la cérémonie qui consistait à fumer le calumet de paix est un événement de la plus haute importance. Je me hâtai de dissiper le goût du calumet en allumant un cigare. Les Peaux-Rouges me

contemplèrent avec convoitise ; le Renard ouvrit la bouche et laissa choir son calumet. En guerrier averti, il s'empressa de le ramasser et de le remettre à sa bouche, mais il n'échappa point à mon attention qu'il aurait donné mille pipes de kinnikinnik pour un cigare.

Notre ordinaire nous arrivant de Santa-Fé par des chariots à bœufs, j'étais régulièrement ravitaillé en cigares. Ils n'étaient pas chers et je trouvais à fumer le plaisir que les autres cherchaient dans l'eau-de-vie. À mon départ du camp, j'en avais emporté une réserve, pour le cas où notre excursion devrait se prolonger. Je fus donc à même de satisfaire les appétits des Peaux-Rouges. Je tendis à chacun d'entre eux un cigare. Aussitôt le Renard abandonna sa pipe. Les Indiens, à qui la fumée du cigare devait sembler évidemment fade après leur pipe sacrée, engouffrèrent le cigare tout entier dans leurs bouches et se mirent en devoir de mâcher le tabac. Décidément, les goûts des hommes ne se discutent pas.

Maintenant, toutes les formalités étaient remplies et les Peaux-Rouges mis d'excellente humeur. Sam crut le moment venu de les questionner :

– Mes frères disent que le tomahawk de guerre a été déterré entre eux et les Apaches de la tribu des Mescaleros. C'est une nouvelle pour moi. Depuis quand la paix a-t-elle quitté ces parages ?

– Depuis un temps que les Visages-Pâles appellent deux semaines. Mon frère Sam se trouvait sans doute dans une région lointaine, et cette nouvelle ne lui sera pas parvenue.

– C'est exact. Cependant les peuples d'ici vivaient en paix il y a peu de temps encore. Quelle est la raison qui a poussé mes frères à saisir les armes ?

– Ces chiens Apaches ont tué quatre de nos guerriers.

– Où ?

– Aux environs du Rio-Pecos.

– Vos tentes ne sont pourtant pas dressées dans cette contrée.

– Les nôtres, non, mais celles des Apaches.

– Et que faisaient là-bas vos guerriers ?

Cette question ne sembla pas causer le moindre embarras au Kiowa, qui répondit sans hésitation :

– Un détachement des nôtres y était allé pour s'emparer de leurs chevaux. Mais ces chiens galeux veillaient bien ; ils se défendirent et tuèrent nos braves guerriers. C'est pourquoi le tomahawk de guerre a été déterré entre nous et eux.

Ainsi donc les Kiowas avaient voulu voler les chevaux, mais ils avaient été découverts et chassés. Si quelques-uns d'entre eux avaient trouvé la mort à cette occasion, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes. Les Apaches étaient dans leur droit en défendant leur bien. J'étais tenté de dire à ces gaillards ce que j'en pensais et j'ouvrais déjà la bouche, quand Sam me cligna de l'œil et continua à les questionner.

– Les Apaches savent-ils que les Kiowas sont partis en guerre contre eux ?

– Mon frère pense peut-être que nous le leur avons dit ! Nous les attaquerons à l'improviste, en tuerons autant que nous pourrons et emporterons le plus de butin possible.

C'était terrible ! Je ne pus m'empêcher de poser à mon tour une question :

– Pourquoi nos braves frères en voulaient-ils aux chevaux des Apaches ? J'ai entendu dire que la riche tribu des Kiowas possède plus de montures que ses guerriers n'en ont besoin.

Le Renard me dévisagea en souriant et dit :

– Mon jeune frère Old Shatterhand vient seulement de traverser la Grande Eau et ne sait pas encore comment vivent et pensent les hommes d'ici. En effet, nous possédons beaucoup de chevaux ; mais des hommes blancs sont venus qui veulent acheter des chevaux, plus de chevaux que nous ne pouvons leur en fournir ; ils nous ont alors parlé des immenses troupeaux de chevaux des Apaches et nous ont dit qu'ils nous donneraient pour un cheval apache la même quantité de marchandise et de brandy que pour un cheval kiowa. Nos guerriers partirent donc pour nous rapporter des chevaux apaches.

De mieux en mieux ! Les vrais responsables de ces luttes sanglantes n'étaient donc autres que les maquignons blancs qui incitaient les Kiowas au vol et par surcroît les récompensaient en alcools. J'étais sur le point d'éclater, mais Sam me fit à nouveau signe de me taire.

– Mon frère, le Renard, est donc ici en reconnaissance ? demanda-t-il.

– Oui.

– Vos guerriers sont-ils loin ?

– À une journée d'ici.

– Qui se trouve à leur tête ?

– Tangua, le grand chef, en personne.

– Combien de guerriers le suivent ?

– Deux fois cent.

– Et vous espérez surprendre les Apaches ?

– Nous tomberons sur eux comme l'aigle sur les corneilles.

– Mon frère fait erreur. Les Apaches savent que les Kiowas préparent une agression contre eux.

Le Renard hocha la tête d'un air incrédule et répondit :

– Comment le sauraient-ils ? Leurs oreilles atteignent-elles les tentes des Kiowas ?

– Oui.

– Je ne comprends pas mon frère Sam. Qu'il m'explique ce qu'il entend par là.

– Les Apaches ont des oreilles qui marchent et qui vont à cheval. Nous avons vu hier deux paires de ces oreilles qui sont allées jusqu'aux tentes des Kiowas pour écouter.

– Uff ! Deux paires d'oreilles'! C'est-à-dire deux espions ?

– Parfaitement.

– Dans ce cas, il me faut de ce pas rejoindre le chef. Nous n'avons emmené que deux cents guerriers, car cela suffisait pour le cas où les Apaches ne se douteraient de rien. Mais, puisqu'ils sont au courant de nos projets, il nous faut augmenter nos forces.

– Mes frères n'ont pas suffisamment réfléchi à ces choses. Intchou-Tchouna, le chef des Apaches, est un homme d'une grande sagesse. Quand il apprit que ses hommes avaient tué quatre Kiowas, il devina que cette tribu voudrait venger la mort des siens, et il partit de son camp.

– Uff ! Uff ! Lui-même ?

– Lui et son fils Winnetou.

– Uff ! Celui-là aussi ? Si nous avions pu le deviner, nous les aurions faits prisonniers. Ils sont capables de réunir une foule de guerriers pour nous recevoir. Il faut que j'aille dire à notre chef d'emmener autant de guerriers qu'il le peut. Mes frères Sam et Old Shatterhand voudront-ils m'accompagner ?

– Très volontiers.

– Eh bien ! qu'ils montent sur leurs chevaux.

– Patience. J'ai à te parler d'abord.

– Tu me parleras chemin faisant.

– Non. Je t'accompagnerai volontiers, non point pour rejoindre Tangua, le chef des Kiowas, mais jusqu'à notre campement.

– Mon, frère Sam fait erreur.

– Non. Écoute-moi bien. Veux-tu capturer vivant Intchou-Tchouna, le chef des Apaches ?

– Uff ! cria le Kiowa, comme électrisé, tandis que ses hommes tendaient l'oreille.

– Et son fils Winnetou aussi ?

– Uff ! Uff ! Est-ce donc possible ?

– C'est même très facile.

– Si je ne connaissais pas mon frère Sam comme je le connais, je penserais que la plaisanterie habite sa langue, et il s'en repentirait promptement.

– *Pshaw* ! Je parle sérieusement. Vous avez la possibilité de capturer vivants le chef des Apaches et son fils.

– Quand ?

– Je croyais que ce ne serait que dans cinq, six ou sept jours ; mais je vois maintenant que cette date est beaucoup plus proche.

– Où ?

– Près de notre camp.

– Je ne sais pas où il se trouve.

– Vous le saurez, car, après ce que vous allez entendre, vous nous y accompagnerez.

Il leur parla des travaux de notre secteur, puis de la rencontre avec les deux Apaches. Il termina par cette réflexion :

– J'étais étonné de voir les deux chefs sans leur suite et supposais qu'ils s'étaient séparés de leurs guerriers pour faire la chasse au buffle. Mais, maintenant, je sais à quoi m'en tenir. Les deux Apaches étaient allés jusqu'à vos tentes pour se renseigner. Et le fait que le chef en personne ait tenu à assumer cette tâche indique à quel point ils prennent l'affaire au sérieux. Maintenant, ils ont retrouvé leurs guerriers. Quant à Winnetou, son fardeau a retardé quelque peu son arrivée, mais Intchou-Tchouna n'a pas épargné son cheval pour pouvoir réunir au plus tôt ses guerriers.

– Moi aussi, je dois avertir mon chef sans tarder.

– Que mon frère veuille patienter une minute et m'écouter. Les Apaches aspirent à deux vengeances : ils veulent s'attaquer d'abord à vous, ensuite à nous pour venger la mort de Klekih-Petra. Ils enverront un détachement important contre vos guerriers et un autre contre nous, bien plus faible, mais qui seront sans nul doute dirigés par le chef de la tribu et son fils. Ils se proposent, après nous avoir massacrés ou capturés, de rejoindre ensuite le détachement destiné à vous tenir en échec. Expose à Tangua ce que je viens de te dire. Vous êtes deux cents et, à moins que je ne me trompe grossièrement, ils ne seront pas plus de cinquante à nous attaquer. Comme nous autres, Blancs, qui sommes au nombre de vingt, nous vous prêterons notre concours, nul doute que nous triompherons des Apaches en nous jouant. Une fois que vous aurez arrêté le chef et son fils, vous aurez tout le reste de la tribu à votre merci. Mon frère rouge n'est-il pas de mon avis ?

– Si. Le plan de mon frère Sam est excellent. Il plaira certainement à notre chef.

– Eh bien ! mettons-nous en route. Tu nous accompagneras pour repérer l'emplacement exact de notre camp et tu rejoindras ensuite Tangua et ses guerriers.

Ainsi fut fait. Je mentirais en disant que la conduite de Sam m'enthousiasmait. Plus je pensais à son plan, plus je me sentais gagné par la fureur. Winnetou, le noble Winnetou, pris au piège avec ses cinquante guerriers ! Comment Sam, qui n'ignorait pas le sort qui leur serait réservé, pouvait-il faire une pareille proposition aux Kiowas ? Il savait cependant que Winnetou m'inspirait une vive sympathie et, qui plus est, il semblait lui-même attiré par le jeune Apache.

Chemin faisant, j'essayai de le prendre à part pour lui faire abandonner son projet. Mais lui, comme s'il s'était douté de mes intentions, évitait tout tête-à-tête avec moi. Cela acheva de m'exaspérer et lorsque, à la tombée de la nuit, nous eûmes gagné le camp, je déharnachai mon cheval et allai me coucher dans l'herbe à l'écart.

Les Indiens furent fort bien reçus par mes collègues. On les combla de cadeaux et on les régala du rôti d'ours. Ils ne restèrent cependant que peu de temps, car ils avaient hâte de repartir afin de mettre leur chef au courant des événements. Après leur départ, Sam vint me trouver, se coucha près de moi dans l'herbe et me dit d'un ton supérieur :

– Vous faites une drôle de tête, ce soir, mon ami. Il y a quelque chose que vous ne digérez pas, si je ne m'abuse.

– Je vais très bien, répondis-je froidement.

– Eh bien ! ouvrez-vous à moi. Qu'est-ce qui vous tourmente ? Je suis certain de pouvoir vous soulager.

– J'en doute fort, mais peu importe. À propos, que pensez-vous de Winnetou ?

– Beaucoup de bien. Vous aussi sans doute ?

– Pourtant vous lui tendez un piège comme si vous aviez juré sa perte.

– Mais pas du tout. Winnetou m'est si sympathique que je n'hésiterais pas, au besoin, à risquer ma vie pour lui.

– Mais, alors, pourquoi ce guet-apens ?

– Uniquement pour nous tirer du pétrin. Naturellement, vous voudriez sauver ce jeune Apache ?

– Non seulement je le voudrais, mais je le ferai. J'ai donné ma parole à un mourant, et cette parole je la tiendrai, même s'il devait m'en coûter la vie.

– Fort bien. Je vois que nous sommes d'accord. Je dois vous dire d'ailleurs que votre vieux Sam a très bien vu, au retour, que vous cherchiez l'occasion de lui parler. Mais je me gardais bien de vous faire ce plaisir, car vous auriez été capable de bouleverser mon projet génial. Pourtant, je ne suis pas celui que vous croyez. Simplement, je ne veux pas montrer mon jeu à tout le monde. Autant, que je connaisse Intchou-Tchouna, il n'était pas venu seul en reconnaissance, mais se faisait accompagner par un détachement important de ses guerriers. Puisque lui et son fils ne se sont pas arrêtés de la nuit, il faut supposer que demain matin, ou au plus tard à midi, ils auront rejoint leurs guerriers. Sans cela, ils n'auraient pas eu de raison pour se hâter ainsi. Ils peuvent être de retour dès après-demain soir. Quelle bonne idée nous avons eue de les suivre ! Et quelle chance d'avoir rencontré ces Kiowas !

– J'informerai Winnetou de leur présence observai-je.

– Pour l'amour de Dieu, ne faites pas de folie ! cria Sam. Vous n'arriveriez ainsi qu'à nous nuire, car cela n'empêchera pas les Apaches de nous attaquer, tout au plus augmenteraient-ils, leur armée. Non, ce qu'il faut, c'est les capturer et leur faire entrevoir la mort. Si nous arrivons, dans ces conditions, à les sauver, nous les ferons renoncer à la vengeance. Tout au plus

réclameront-ils Rattler, mais ce n'est pas moi qui leur refuserai cette petite satisfaction. Qu'en dites-vous, gentleman ?

Je lui tendis la main et dis :

– Me voilà rassuré, mon cher Sam. Votre projet est vraiment ingénieux.

– N'est-ce pas ? Je connais quelqu'un qui prétend que Sam Hawkens mange des campagnols, mais ce quelqu'un reconnaît parfois que le vieux Sam a de la jugeote. Alors, on redevient bons copains ?

– Mais oui, mon vieux.

– Eh bien ! recouchez-vous et dormez. Demain, nous aurons fort à faire. Je m'en vais mettre Stone et Parker au courant de mon projet.

Une fois seul, je m'efforçai de m'endormir, mais je n'y parvins pas. Mes collègues, réjouis de l'arrivée prochaine des Kiowas, faisaient un tapage indescriptible qui m'aurait de toute façon troublé dans mon sommeil. Mais ce qui m'empêchait de dormir, c'était mon inquiétude au sujet du plan de Sam. À supposer même que tout allât à souhait et que les deux chefs, après avoir été pris au piège, pussent être libérés, cela ne changeait rien au sort de leurs guerriers. Or je me révoltais à la pensée de les abandonner à la cruauté des Kiowas. Et pourtant on ne pouvait songer à les libérer tous. D'autre part, il était certain que les Apaches ne se laisseraient pas capturer sans nous opposer une farouche résistance. Il était à prévoir que ce serait Intchou-Tchouna et son fils qui se dépenseraient le plus dans la bataille, bravant tous les dangers. Si nous ne réussissions pas à les capturer vivants, les Kiowas, eux, ne se feraient pas scrupule de les supprimer. Pourtant, cela, il fallait l'empêcher à tout prix.

Je me tournai et retournai longtemps sur ma couche sans trouver le sommeil. Je me rassurai finalement plus ou moins à

la pensée que Sam finirait par trouver quelque moyen habile pour sauver les chefs Apaches.

Le lendemain, je me remis au travail avec un zèle redoublé. Chacun faisait d'ailleurs de son mieux et nous avancions beaucoup plus rapidement que d'habitude. Rattler se tenait un peu à l'écart de notre groupe, errant, désœuvré, aux abords du Camp. L'attitude de ses hommes à son égard n'avait pas changé, et la cordialité semblait régner entre eux comme si rien ne s'était passé. Cela me confirma dans mon impression qu'il serait vain de compter sur cette bande.

Le lendemain matin, notre travail continuait à progresser à une cadence accélérée, lorsque, vers midi, les Kiowas arrivèrent au camp.

C'étaient des gaillards bien découplés, d'une carrure athlétique, et armés de fusils, de couteaux et de tomahawks. Leurs montures étaient de la meilleure espèce. Je comptai plus de deux cents hommes. Leur chef, Tangua, était un Indien de grande taille, à la musculature puissante, au regard sombre, et dont le visage d'oiseau de proie ne présageait rien de bon.

Il venait vers nous en allié, cependant son attitude était rien moins qu'amicale. En arrivant au camp, il ne descendit pas de son cheval pour nous saluer, mais, d'un geste impératif, donna ordre à ses hommes de nous entourer. Puis, sans plus de façon, il se dirigea vers notre chariot, souleva la bâche et examina son contenu. Ce qu'il vit dut trouver grâce à ses yeux, car il mit pied à terre pour grimper dans la voiture.

– Il exagère, opina Sam qui se tenait près de moi. Ce bonhomme considère notre bien comme son butin, sans même nous demander ce que nous en pensons. Pourtant, s'il se figure que Sam est assez stupide pour confier le chou à la chèvre, il se fourre le doigt dans l'œil. Je m'en vais lui donner une leçon de savoir-vivre.

– Soyez prudent, Sam, lui dis-je, ils sont dix fois plus nombreux que nous.

– Plus nombreux, sans doute, mais aussi plus bêtes, hihi-hi ! Ils ont l'idée saugrenue de vouloir nous manger à la même sauce que les Apaches. J'ai bien peur qu'ils ne trouvent pas ce morceau-là facile à digérer. Suivez-moi.

Armes en main, nous nous approchâmes du chariot où Tangua fourrageait avec un plaisir évident. À vrai dire, je ne me sentais pas fort à mon aise. Pendant quelques instants, Sam observa le manège du chef avec bienveillance, puis lui dit d'une voix doucereuse :

– L'illustre chef des Kiowas désire-t-il gagner séance tenante les territoires de chasse éternels ?

L'interpellé se redressa, tourna la tête vers nous et répondit d'un ton grossier :

– Je ne comprends pas où le Visage-Pâle veut en venir par cette question stupide. Certes, un jour Tangua régnera en grand chef sur les territoires de chasse éternels. Mais ce jour est encore très loin.

– Je crains fort qu'il ne soit déjà là. Il ne te reste qu'une minute ici-bas.

– Pourquoi ?

– Descends de la voiture, je te le dirai. Mais dépêche-toi !

– J'y suis, j'y reste.

– Tant pis pour toi. Tu sauteras en l'air.

Ayant prononcé ces paroles énigmatiques, Sam fit mine de partir. Mais au moment même Tangua sauta à bas du chariot, saisit Sam par le bras en s'écriant :

– Je sauterai en l'air ! Pourquoi Sam Hawkens prononce-t-il de pareilles paroles ?

– Pour te mettre en garde.

– Contre quoi ?

– Contre la mort qui te guettait sur la voiture.

– Uff ! La mort se trouve donc sur la voiture ?

– Mais oui.

– Où ça ? Montre-moi !

– Tout à l'heure... Vos éclaireurs vous ont-ils dit ce que nous faisions dans cette région ?

– Ils m'ont dit que vous prépariez la route pour un nouveau cheval de feu.

– C'est juste. Mais sais-tu que cette route doit traverser des rochers et des montagnes que nous sommes obligés de faire sauter.

– Sans doute, mais quel rapport ?

– C'est très simple. Sais-tu par quel moyen nous faisons sauter les rocs qui obstruent le chemin du cheval de feu ? Tu penses peut-être que nous nous servons de la poudre avec laquelle nous chargeons nos armes à feu ?

– Non. Les Visages-Pâles ont inventé une autre poudre pour détruire les montagnes.

– C'est exact. Eh bien ! cette voiture contient une grande quantité de cette poudre. Nous l'avons soigneusement emballée, mais celui qui ne sait pas la manier est déchiré en mille morceaux dès qu'il touche par mégarde au paquet.

– Uff ! Uff ! cria Tangua visiblement effrayé. Et vous croyez que j'étais près de ce paquet ?

– Si près que si tu n'avais pas sauté à terre, tu te trouverais déjà dans les territoires de chasse éternels. Et dans quel état ! Sans ton sachet de remèdes, sans les scalpes de tes ennemis, tu ne serais qu'un amas de morceaux de chair et d'os. Comment pourrais-tu y régner à la manière d'un grand chef ? Tes restes auraient été foulés aux pieds et écrasés par les chevaux.

L'Indien qui arrive dans les territoires de chasse éternels privé de ses scalpes et de son sachet de médecine est reçu avec mépris par les esprits de ses ancêtres. Mais y faire son apparition réduit en miettes est le comble du déshonneur. Je pus voir Tangua blêmir sous son épaisse couche de peinture rouge.

– Uff ! Uff ! Quel bonheur que tu m'aies averti à temps ! Je m'en vais donner ordre à mes si vaillants guerriers de ne pas s'approcher de cette voiture infernale.

– Tu me rendrais un grand service, dit Sam plein de sollicitude, je ne me pardonnerais jamais si le moindre accident vous arrivait dans mon camp. Voyez-vous, votre sort me tient à cœur, parce que je suis grand ami des Kiowas. Pourtant, il est d'usage entre amis de se saluer quand on se rencontre et de fumer le calumet de paix. Ne veux-tu pas te conformer à cet usage ?

– Tu as déjà fumé le calumet de paix avec le Renard, mon éclaireur.

– Oui, je l'ai fumé avec lui, mais non pas avec toi. Pour être fidèle à la coutume, il faudrait que tu fumes le calumet au nom de tes guerriers, et moi au nom des miens. Ce n'est qu'ainsi que notre alliance se trouvera scellée à jamais.

– Nous avons déjà fumé autrefois le calumet de paix, et sommes amis depuis longtemps. Sam Hawkens n'a qu'à se figurer que nous l'avons fumé au nom de nos hommes.

– Comme tu voudras. Mais, en ce cas, nous aussi ferons ce que nous voudrons et jamais tu ne mettras la main sur les Apaches.

– Tu veux peut-être les avertir ? demanda Tangua en lui lançant un regard menaçant.

– Quelle idée ! Ce sont nos ennemis et ils en veulent à notre vie. Tout simplement je ne te dirai pas la façon dont tu pourras les capturer.

– Je n'ai que faire de tes conseils. Je sais m'y prendre moi-même.

– J'en doute fort, mais nous verrons bien. En tout cas, je te rappelle que les Apaches sont très prudents et qu'ils ne nous attaqueront pas avant d'avoir bien inspecté les lieux. S'ils prennent vent de votre présence, vous pouvez renoncer à les capturer. Ce n'est qu'en écoutant et en faisant ce que je vous dirai que vous serez assurés du succès. *Howgh !*

Selon toute apparence, le raisonnement de Sam avait produit son effet sur l'Indien. Celui-ci réfléchit une minute, puis :

– Je vais me concerter avec mes guerriers, dit-il.

Là-dessus, il nous quitta et alla tenir conseil avec le Renard et quelques autres dignitaires.

– Les éclaireurs lui avaient signalé que notre chariot était rempli d'objets de grande valeur, remarqua Sam. Évidemment, ils avaient décidé de nous délester dès leur arrivée. Ces Kiowas sont des voleurs invétérés. Mais ils ont trouvé leur homme, si je ne m'abuse.

– Et vous croyez que nous sommes maintenant en sécurité ?

– Je crois. Aucun Peau-Rouge n'osera nous attaquer. Maintenant, ils sont persuadés que notre chariot est plein d'explosifs.

Je profiterai d'ailleurs de leur crédulité. Je mettrai une boîte de sardines, dans ma poche et, au besoin, je l'exhiberai en disant qu'elle contient des explosifs. Vous pourrez en faire autant avec la boîte de sardines où vous gardez vos notes.

– Je vous remercie du conseil, dis-je.

– Que pensez-vous de l'affaire du calumet de paix ? Ces voyous rouges ont décidé de ne pas fumer avec nous. Cependant je crois qu'ils ne tarderont pas à changer d'avis. J'ai déjà persuadé le chef, et celui-ci ne manquera pas de convaincre à son tour ses sujets. Ainsi nous aurons la paix pour quelque temps, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas se méfier d'eux.

Au bout de quelques minutes, Tangua vint nous trouver. Avant qu'il ait ouvert la bouche, nous connaissions déjà la nouvelle qu'il nous apportait, car, à un cri du Renard, le cercle des guerriers à cheval qui nous entourait venait de se disloquer et de mettre pied à terre.

– Je me suis concerté avec mes guerriers, dit Tangua, dont l'expression était infiniment plus rassurante que tout à l'heure. Nous sommes tous d'accord pour que je fume le calumet de paix avec mon frère Sam et notre alliance sera valable pour nos hommes.

– Votre décision ne m'étonne pas, car je te connais comme un guerrier aussi intelligent que courageux. Que tes hommes forment un demi-cercle autour de nous pour assister à la cérémonie pendant laquelle la fumée scellera la paix et l'amitié entre nous.

Ainsi fut fait. Tangua et Sam fumaient le calumet de paix, cependant que les Blancs serraient la main tour à tour aux guerriers rouges. Ainsi, nous étions plus ou moins garantis contre tout acte d'hostilité de la part des Kiowas.

La cérémonie terminée, Tangua exprima le désir de tenir conseil avec les Blancs. Cette proposition ne m'enchantait

guère, car un conseil nous ferait perdre un temps précieux. C'est pourquoi je demandai à Sam d'amener Tangua à ajourner la réunion jusqu'au soir. Hawkens alla voir le chef indien et revint au bout de quelques minutes.

– En vrai Peau-Rouge, Tangua est têtu comme un âne. Il insiste pour que le conseil soit convoqué séance tenante et que j'expose mon plan immédiatement. Après quoi, il s'attend à être invité à un festin. Cependant, j'ai réussi à lui faire accepter mes conditions : Stone, Parker et moi, nous serons les seuls représentants blancs à ce conseil, et vous autres, vous pourrez continuer votre travail.

– Cela m'ennuie, parce que je voudrais bien prendre part à ce fameux conseil.

– Je n'en vois pas l'utilité.

– Et si vous prenez une décision qui ne me convienne pas ?

– Sacré greenhorn que vous êtes ! Vous croyez que j'ai besoin de votre approbation ?

– Ce n'est pas ce que je veux dire. Je voudrais être certain que vous ne déciderez rien qui puisse mettre en danger la vie des chefs Apaches.

– Si ce n'est que cela, vous pouvez être tranquille. Je vous donne ma parole d'honneur qu'ils sortiront sains et saufs de l'aventure. Cela vous suffit ?

– Entièrement. Je sais que vous êtes homme de parole.

– Très bien. Mettez-vous donc au travail et ayez confiance en votre vieux Sam.

Le travail brûlait sous nos mains. Bancroft et ses trois collègues avaient compris que, si nous ne réussissions pas à terminer notre tâche avant l'arrivée des Apaches, nous pouvions y renoncer à jamais, et y laisser notre peau par surcroît. Par contre,

en terminant ce qui nous restait à faire, nous pourrions – pensaient-ils – nous enfuir et mettre nos documents en sécurité.

Pour gagner du temps, je faisais trois choses à la fois : je mesurais le terrain, je dessinais des plans et notais le résultat de nos observations. Je prenais soin de faire mes notes en deux exemplaires : je passais au fur et à mesure l'original à l'ingénieur en chef et gardais en secret la copie pour toute éventualité.

Le conseil se prolongea jusqu'au soir, ainsi qu'on pouvait s'y attendre. Les Kiowas étaient d'excellente humeur, car Sam avait commis la gaffe – à moins que ce ne fût un trait de génie de sa part – de distribuer parmi eux toute l'eau-de-vie qui nous restait. Les Peaux-Rouges avaient fait allumer plusieurs feux, autour desquels ils organisèrent un festin. Leurs chevaux paissaient à proximité et, un peu plus loin, les sentinelles montaient la garde. C'était un tableau étrange et belliqueux.

J'allai prendre place aux côtés de Sam, flanqué de ses inséparables Parker et Stone, et embrassai d'un regard le camp des Indiens ; qui constituait pour moi un spectacle tout à fait nouveau.

– Je parie que vous serez content du résultat de nos pourparlers. Personne ne fera tomber un cheveu de la tête de vos favoris.

– Même s'ils se défendent ?

– Ils n'auront pas à se défendre. Ils seront désarmés et ligotés avant d'avoir pu esquisser le moindre geste de défense.

– Je serais curieux de savoir comment vous comptez vous y prendre.

– C'est simple comme bonjour. Je sais d'avance le chemin que les Apaches comptent emprunter pour venir ici. Et vous, gentleman ?

– Ce n’est pas bien malin. Ils iront à l’emplacement de notre camp d’avant-hier, et ils n’auront plus qu’à suivre notre piste.

– Pas mal répondu. Ainsi nous savons de quel côté les attendre. Connaissant l’endroit, il ne nous reste qu’à connaître l’heure.

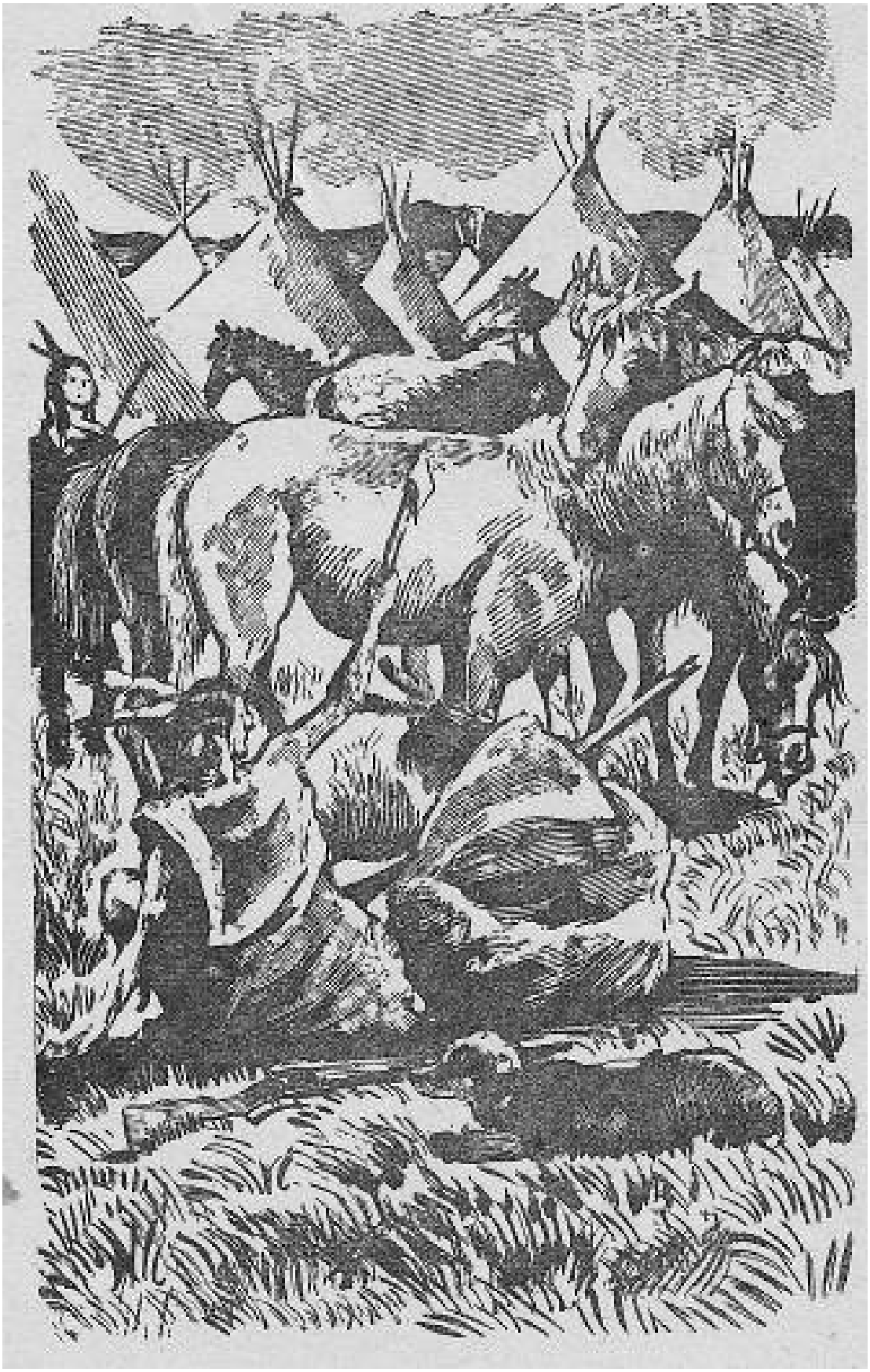
– Je ne vois qu’une façon de l’apprendre : envoyer des éclaireurs en reconnaissance. Mais je ne me fierai pas aux Kiowas, car je crois les Apaches capables de déjouer leur vigilance. De plus, leurs traces pourraient trahir leur présence au camp.

– Vous avez raison. En effet, sir, si les Apaches relevaient l’empreinte d’un mocassin, c’en serait fait de mon plan génial. Il n’en est pas de même avec un Blanc. À supposer même qu’on découvre sa trace, cela ne peut éveiller aucune méfiance chez les Apaches.

– Selon vous, il est donc préférable d’envoyer des éclaireurs blancs.

– Je n’ai pas parlé au pluriel.

– Que voulez-vous dire par là ?



– Il suffit d'envoyer un seul homme, mais un homme digne de confiance. Je crois d'ailleurs le connaître, il s'appelle Sam Hawkens et se nourrit occasionnellement de campagnols, si je ne m'abuse. Lui, il ne se laissera pas surprendre par les Apaches.

– En effet, acquiesçai-je. Si c'est lui qui se charge de l'affaire, nous pouvons être certains du succès.

– *Well !* D'ailleurs, je me suis mal exprimé. Au contraire, il se laissera surprendre par les Apaches ; il ne négligera même rien pour se laisser apercevoir par eux.

– Mais, alors, les Indiens le feront prisonnier et le tueront.

– Pensez-vous ! Ils sont bien trop malins pour ça. Je me promènerai le plus tranquillement du monde sous leurs yeux, de sorte qu'ils seront persuadés que je me crois en parfaite sécurité. Ils ne me feront pas de mal, car, si je ne revenais pas à temps au camp, cela pourrait alerter mes amis.

– Mais, mon cher Sam, êtes-vous seulement certain de les apercevoir le premier ?

– Voyons, mon garçon, protesta Sam avec une colère feinte. Si vous continuez à m'insulter, tout est fini entre nous ! Les yeux de Sam Hawkens sont petits mais perçants. Les Apaches ne s'aventureront pas en masse et se contenteront d'envoyer des éclaireurs. Je saurai choisir un endroit qui me permette de les apercevoir le premier. Une fois que je les aurai vus, je viendrai vous en avertir. Vous devrez vous comporter comme à l'ordinaire, quand ils viendront espionner le camp.

– Mais, alors, ils apercevront les Kiowas et iront annoncer la nouvelle à leurs chefs.

– Vous divaguez, mon cher greenhorn. Vous croyez que Sam Hawkens a de l'ouate ou du papier-buvard à la place de cervelle. Je ferai le nécessaire pour que non seulement les Kio-

was, mais encore toute trace de leur présence, soient absolument invisibles. Nos chers alliés seront bien dissimulés et ils n'apparaîtront qu'au moment voulu. Après le départ des éclaireurs, je suivrai leur piste pour connaître le moment exact de leur attaque. Bien entendu, ils s'arrangeront pour nous tomber dessus la nuit.

– C'est évident.

– Bon. Nous allons allumer un feu immense pour que les Apaches nous voient bien. Ces braves Indiens attendront pour nous attaquer que le feu soit éteint et que tout le monde soit endormi. Mais, dès que l'obscurité sera complète, nous irons chercher les Kiowas en toute hâte. Les Apaches se rueront sur le camp... qu'ils trouveront désert, hihihi ! Naturellement, ils seront très étonnés de ne trouver personne et ranimeront le feu pour voir ce qui se passe. À ce moment, nous les apercevrons tout aussi bien qu'ils nous auront vus et nous intervertirons les rôles : c'est nous qui prendrons l'offensive. Ils en feront une tête ! Ce sera un coup dont on parlera longtemps dans la Prairie !

– Le plan est parfait ; encore faut-il que tout se passe selon vos prévisions.

– N'ayez crainte, je m'en charge.

– Mais êtes-vous sûr de pouvoir ensuite libérer les Apaches ?

– En ce qui concerne Intchou-Tchouna et Winnetou, j'en réponds. Pour les autres, on verra bien. Mais, avant tout, il nous faut choisir soigneusement l'emplacement de notre prochain campement, afin de mettre toutes les chances de notre côté au moment de la bataille. Mais trêve de discussions. Il est temps de nous coucher.

Pendant la nuit, le temps changea. Un vent froid se leva, qui se mua en une véritable tempête. Le matin, nous fûmes ré-

veillés par un froid pénétrant, chose exceptionnelle sous ce climat.

Sam scruta attentivement l'horizon et déclara avec componction :

– Nous assisterons aujourd'hui à un phénomène météorologique pour le moins inattendu en cette saison : il pleuvra. Nous avons de la chance, car la pluie favorisera grandement nos projets.

– Comment cela ?

– Jetez un regard autour de vous. Le sol est partout couvert d'empreintes. Les Apaches n'auraient pas de peine à se rendre compte que notre nombre a singulièrement augmenté. Sans la pluie, nous aurions perdu un temps fou à effacer toutes ces traces, tandis que le ciel va s'en charger. Pour moi, je vais maintenant chercher avec les Peaux-Rouges un endroit propice à la bataille, en tâchant de rester autant que possible sur la ligne que vous devez suivre pour vos travaux.

Ils partirent bientôt et nous les suivîmes aussi rapidement que notre travail nous le permettait. Vers midi, la prophétie de Sam se réalisa : une pluie torrentielle se mit à tomber.

L'orage battait son plein lorsque nous vîmes revenir Sam flanqué de ses deux gardes du corps. Nous ne nous aperçûmes de leur arrivée que lorsqu'ils furent à quelques pas de nous, tant le voile de la pluie était épais. Ils nous informèrent qu'ils avaient trouvé un endroit très propice au plan, et que Parker et Stone allaient nous y conduire.

Hawkens, après s'être muni de quelques vivres, partit, sans se soucier de l'orage, au-devant des éclaireurs apaches. Il alla à pied, pour avoir une plus grande liberté de mouvements...

Avec autant de promptitude qu'il avait éclaté, l'orage prit fin. Les écluses du ciel se refermèrent et le soleil brilla avec la

même ardeur que la veille. Nous continuâmes aussitôt le travail interrompu.

À la tombée de la nuit, nous rangeâmes nos instruments. Stone et Parker nous apprirent que nous nous trouvions déjà à proximité de l'endroit repéré par Sam.

Le lendemain matin, nous atteignîmes une rivière qui formait, à un endroit, une sorte de bassin, pareil à un étang. Cet étang semblait être un réservoir d'eau permanent, tandis que le reste de la rivière devait se dessécher en été. Cependant, ce jour-là, elle charriait des eaux en abondance, par suite de l'ouragan. Une étroite bande de terre, couverte de verdure, bordée d'arbres et d'arbustes, menait à l'étang. Une espèce de presqu'île, richement boisée, s'avançait dans l'eau. La langue de terre qui la reliait à la plaine, très étroite à sa base, s'élargissait brusquement pour affecter une forme circulaire, de sorte que la presqu'île avait l'aspect d'une poêle à long manche.

Au-delà de l'étang se dressait une colline à pente douce dont les flancs étaient couverts d'une forêt touffue.

– Nous y sommes, annonça Stone, en embrassant le paysage d'un regard satisfait. On n'aurait vraiment pu rêver un meilleur endroit.

À mon tour, j'examinai longuement le site.

– Où sont les Kiowas ? demandai-je.

– Tâchez de les découvrir, répondit Stone, d'un air rusé. Impossible de les apercevoir, bien qu'ils ne perdent pas un seul de nos gestes.

– Mais où sont-ils donc ?

– Patience. Je vais vous expliquer la raison qui a incité Sam à fixer son choix sur cet endroit. La savane que nous venons de traverser est parsemée d'arbustes. Cela permet aux éclaireurs des Apaches de nous suivre sans être vus, à la faveur de ces

buissons. Et, maintenant, remarquez cette langue de terre. Quand nous allumerons ici notre feu, les flammes éclaireront la savane sur une grande distance et attireront les Apaches qui, dissimulés parmi les arbustes, glisseront vers nous des deux côtés. Je vous le répète, messieurs, on n'aurait pu trouver un endroit plus propice à l'attaque des Apaches.

Son visage osseux et hâlé rayonnait de joie.

Cependant l'ingénieur en chef, qui se tenait près de nous, ne semblait pas partager son enthousiasme.

– Vous êtes drôles, vous autres. Vous vous réjouissez à la pensée d'être attaqués dans les circonstances les plus propices pour l'adversaire, dit-il en hochant la tête d'un air désapprobateur. Vraiment, je ne vois pas de raison de jubiler.

– Pourtant nous avons tout lieu d'être contents, répliqua Stone en souriant. Plus nous faciliterons l'attaque des Apaches, plus nous avons de chances de les attirer dans mon guet-apens. Sur cette colline, au plus épais du fourré, sont tapis les Kiowas. Leurs espions sont perchés au sommet des arbres les plus hauts et guettent impatiemment l'arrivée des éclaireurs apaches.

– Cependant, je ne vois pas très bien quel profit nous pourrions retirer de la protection des Kiowas, dans ces circonstances, objecta Bancroft. Ils sont séparés de nous par l'étang, et, quand ils arriveront à notre secours, nous n'aurons plus besoin d'être secourus.

– Ne vous tourmentez pas, Mr. Bancroft. Dès que les éclaireurs apaches seront partis, après s'être assurés que tout est en ordre, les Kiowas viendront nous rejoindre sur la presqu'île et se cacheront dans la forêt, où ils ne courront pas le risque d'être découverts.

– Mais, si les éclaireurs ont la possibilité d'inspecter les lieux, au cours de leur tournée de reconnaissance, pourquoi ne

pourraient-ils pas en faire autant immédiatement avant le déclenchement de la bataille ?

– Nous y avons pensé. Cette langue de terre ne mesure que trente mètres de large, et, le soir, le passage sera obstrué par nos chevaux.

– Je ne vois pas très bien comment.

– C'est pourtant fort simple. Nous attacherons nos chevaux aux arbres, ce qui nous donnera la certitude que les Indiens se tiendront à l'écart, de crainte d'être trahis par le hennissement des bêtes. Nous n'avons rien à craindre de la part des espions, ils ne pourront pas mettre le pied sur la presqu'île et, par conséquent, ne verront pas les Kiowas. Quand les éclaireurs auront fait leur rapport, les Apaches n'auront plus qu'à s'approcher du camp et à attendre l'extinction.

– Et s'ils n'attendent pas ?

– Rassurez-vous, Mr. Bancroft, ils savent que nous sommes une vingtaine résolus à vendre chèrement notre vie, et ils auront tout intérêt à nous attaquer par surprise pour avoir le moins de pertes possibles. Il est donc certain qu'ils attendront que nous soyons endormis. Quant à nous, aussitôt le feu éteint, nous nous retirerons dans la presqu'île.

– Et que ferons-nous d'ici-là ?

– Vous pouvez, si vous voulez, continuer votre travail.

– C'est parfait. Nous n'avons pas de temps à perdre. Allons-y, messieurs !

Les prospecteurs se remirent à la tâche, sans grand entrain, il est vrai. J'avais l'impression que, s'il n'avait tenu qu'à eux, ils se seraient sauvés. Cependant, en abandonnant le travail avant de le terminer, ils auraient perdu la prime que la Compagnie devait leur allouer ; d'autre part, ils n'ignoraient pas que, même

en s'enfuyant, ils ne tarderaient pas à tomber entre les mains des Apaches.

Peu avant midi, nous aperçûmes au loin la silhouette de Sam Hawkens. Le petit chasseur était visiblement harassé, mais, lorsqu'il se fut approché, nous pûmes voir ses petits yeux malins éclairer d'une flamme joyeuse son visage broussailleux.

– Tout a bien marché ? demandai-je. D'ailleurs, inutile de vous le demander, je lis la réponse dans vos yeux.

– Pour une fois, vous tombez juste ! dit-il en riant. Ça a très bien marché, beaucoup mieux même que je ne l'aurais cru.

– Avez-vous aperçu les éclaireurs ?

– Bien mieux. J'ai vu toute la bande. J'ai même assisté à leurs conciliabules.

– Pas possible ! Racontez-nous ça.

– Patientez un peu. Ramassez vos instruments et rentrez au camp. Je dois passer chez les Kiowas pour leur donner quelques instructions.

Ce disant, il disparut dans le fourré. Nous nous conformâmes aux recommandations de Sam Hawkens. Arrivés au camp, nous l'attendîmes pendant quelque temps. Tout à coup, il surgit devant nous comme par miracle.

– Me voici, gentlemen, cria-t-il joyeusement. Êtes-vous donc sourds et aveugles ? Vous vous laissez surprendre par un éléphant dont on entendrait les pas à un quart d'heure de marche.

– Quelle comparaison !

– C'est une façon de parler, bien entendu. Je voulais seulement vous montrer comment on peut s'approcher d'un camp sans être entendu. Le silence régnait aux alentours et pourtant

vous ne vous êtes aperçus de rien. Eh bien ! hier, les Apaches ont fait comme vous.

– Dites-nous comment la chose s'est passée. Nous sommes tout oreilles.

Il s'assit à côté de moi, jeta un regard circulaire et commença d'un air important.

– Eh bien ! ce sera pour ce soir.

– Déjà ? demandai-je, à la fois surpris et content, car il me tardait déjà de connaître le dénouement de cette histoire. Tant mieux ! Tant mieux !

– Hmmm ! Il me semble que vous êtes trop pressé de tomber entre les mains des Apaches. Mais vous avez raison. Moi aussi, je suis content d'en finir au plus tôt.

Puis il poursuivit son récit sans se départir de son air de supériorité.

– Quand je suis parti, l'orage battait son plein. Je m'en moquais d'ailleurs royalement, car aucune pluie ne peut traverser ma pelisse, hihihi ! Après quelques heures de marche, je me trouvai près de l'endroit où nous avions rencontré les deux Apaches. Tout à coup, j'aperçus trois Peaux-Rouges occupés à explorer les parages. Je devinai que c'étaient les éclaireurs apaches qui attendaient l'arrivée des guerriers. Au bout de deux heures, une cinquantaine de cavaliers vinrent les rejoindre, conduits par Intchou-Tchouna et Winnetou. Ils avaient le visage peint des couleurs de la guerre et étaient armés jusqu'aux dents. Aussitôt les éclaireurs sortirent de leur cachette, se présentèrent devant le chef et firent leur rapport. Après quoi ils partirent en avant, et le gros des guerriers les suivit avec prudence.

– Vous avez continué à les épier ?

– Je pense bien ! La pluie avait naturellement effacé notre piste, mais les Apaches n'avaient qu'à suivre les jalons que vous

avez piqués dans la terre. C'était un jeu d'enfant pour eux. Je serais bien content de ne jamais avoir à suivre des pistes plus difficiles. Cependant les Apaches usaient de la plus grande circonspection, sachant qu'ils pouvaient nous rencontrer à chaque tournant de la forêt, derrière chaque buisson...

À deux lieues de notre ancien camp, la nuit nous surprit. Les Indiens descendirent de leurs chevaux, qu'ils attachèrent aux arbres, et pénétrèrent plus en avant dans la forêt, où ils campèrent la nuit.

– Mais comment avez-vous pu les entendre ? demandai-je.

– Ces Apaches sont des types très forts : ils se sont gardés d'allumer du feu, de crainte d'être découverts. Mais ils ont trouvé leur maître en Sam Hawkens, qui, à la faveur de l'obscurité, se glissa à leur proximité, si bien qu'il put entendre chacune de leurs paroles.

– Et vous comprenez leur dialecte ?

– En voilà une question ! Je connais l'idiome des Apaches comme ma langue maternelle. J'ai compris sans difficulté qu'ils se proposent de nous faire prisonniers et de nous ramener dans leur village. Ils ont la louable intention, de nous attacher au poteau de tortures et de nous griller vifs. Quelle excellente idée, hihihi !

Il se tut, pour savourer l'effet de sa révélation, puis continua :

– C'est surtout à Mr. Rattler qu'ils en veulent. Oui, mon vieux, vous vous êtes mis dans de beaux draps. Ils veulent vous empaler, empoisonner, transpercer à coups de couteaux, fusiller et pendre, mais tout cela à petit feu, si je puis dire, pour vous permettre de jouir le plus longtemps possible de ces plaisirs célestes. Si, après cela, vous n'êtes pas encore mort, on vous enterrera vivant près du corps de Klekih-Petra que vous avez envoyé dans l'autre monde avec tant de dextérité.

L’intéressé sauta sur ses pieds.

– Je ne reste pas ici une minute de plus, cria-t-il. Je n’ai aucune envie de me faire prendre.

D’un geste énergique, Sam Hawkens le retint.

– Gare à vous, si vous bougez d’ici. Les Apaches ont déjà envahi la région. Vous iriez au-devant du danger. À supposer même que vous parveniez à échapper aux hommes d’Intchou-Tchouna, vous serez pris par le gros de l’armée, qui se dirige contre la tribu des Kiowas. Ceux-là ne sont pas non plus très loin d’ici, preuve qu’Intchou-Tchouna, n’a pas eu à rentrer au village pour former son expédition punitive.

– Savez-vous à peu près où se trouvent en ce moment les guerriers apaches envoyés contre les Kiowas ?

– Je n’en sais rien. Ils n’en ont pas parlé. Mais peu importe.

Sam se trompait. Il importait beaucoup de savoir où se trouvait alors le gros de l’armée apache ; nous devions nous en rendre compte quelques jours plus tard.

Tout à coup, nous entendîmes le cri d’un aigle.

– C’est le signal des éclaireurs kiowas, me dit Sam. Ils sont perchés sur les arbres et scrutent les horizons. Ils m’annoncent que les Apaches viennent de déboucher de la forêt. Venez avec moi, mon ami, dit-il, se tournant vers moi, nous allons voir si vous avez de bons yeux.

Je me levai et je pris mon fusil.

– Laissez là votre arme, me dit Sam de son air malin. Sans doute la règle veut qu’un chasseur de Wild West ne se sépare jamais de son arme, mais une fois n’est pas coutume. Il ne faut pas que les Indiens sachent que nous prévoyons le danger. Nous ferons semblant de chercher du bois sec.

Feignant une insouciance absolue, nous longeâmes la langue de terre et nous nous engageâmes dans la savane, en ramassant des branches sèches.

J'appris par la suite de Winnetou lui-même qu'il nous observait, dissimulé derrière un buisson, à une cinquantaine de mètres de distance. Je crois qu'aujourd'hui je le découvrirais sans grande difficulté, ne fût-ce que par les moustiques qu'un être humain attire toujours en essaims au milieu de la savane.

Cependant ni Sam ni moi ne nous aperçûmes de rien et nous rentrâmes bredouilles au camp. Par contre, nous rapportions du bois sec, en quantité plus grande que nous n'en avions besoin pour alimenter le feu de camp.

– Ça ne fait rien, me dit Sam. Ce bois nous rendra service, car les Apaches le trouveront à leur portée quand ils voudront ranimer le feu.

Entre temps, le soleil s'était couché et l'obscurité descendait sur la savane. Nous allumâmes le feu de camp, dont les flammes répandirent une vive clarté aux alentours. Les Apaches devaient penser que nous manquions de la prudence la plus élémentaire.

Nous dînâmes et nous installâmes, avec l'insouciance des gens qui se croient hors de tout danger. Nos armes étaient déposées à quelque distance, dans la presqu'île, dont le passage était barré par nos montures, ainsi que Sam l'avait prescrit.

Trois heures s'étaient déjà écoulées depuis la tombée de la nuit, quand Sam, qui était allé faire un tour aux environs, revint silencieusement, telle une ombre, et annonça à voix basse :

– Deux éclaireurs arrivent de deux côtés différents. J'ai pu les entendre et même les voir.

Il prit place parmi nous et d'une voix naturelle se mit à nous entretenir d'une de ses chasses. Nous savions que les In-

diens étaient proches et nous épiaient, et nous nous gardions de jeter le moindre coup d'œil vers les buissons.

Il importait absolument de savoir à quel moment les espions se retireraient. Notre vue et notre ouïe ne pouvaient nous être en l'occurrence d'aucun secours, et pourtant il ne fallait pas perdre un instant après leur départ, si nous voulions éviter d'être surpris par tout le détachement d'Intchou-Tchouna, puisque, entre temps, les Kiowas devaient occuper la presqu'île. Il était donc préférable, au lieu d'attendre passivement la retraite des éclaireurs, de les contraindre au départ. Aussi Sam se leva-t-il et, annonçant bien haut que le feu manquait de bois, il se dirigea vers les buissons, comme pour en chercher. J'en fis autant du côté opposé. Nous pouvions ainsi être certains que les éclaireurs s'étaient éclipsés. Sam poussa alors coup sur coup trois coassements de crapaud.

C'était le signal convenu pour annoncer aux Kiowas que le moment était venu.

À peine le coassement du crapaud avait retenti que les deux cents Kiowas surgirent de l'obscurité, glissant sinueusement à la file indienne. Pareils à un gigantesque serpent, ils rampèrent avec une prodigieuse rapidité jusqu'au fond de la presqu'île. Au bout de trois minutes, tout était prêt. Nous attendîmes Sam, qui était parti pour une dernière tournée d'inspection. Il revint et nous fit à voix basse ses ultimes recommandations :

– Ils sont déjà tout près et viennent de deux directions différentes, comme je le pensais bien. N'ajoutons plus de bois au feu. Il faut veiller, quand la flamme tombera, à ce que les braises demeurent incandescentes, afin que les Apaches puissent les ranimer facilement.

Nous disposâmes la réserve de bois autour du foyer afin d'empêcher la clarté du feu mouvant de trahir notre retraite. Ceci fait, il nous fallut déployer nos talents de comédiens. Nous nous savions entourés d'une cinquantaine d'Apaches et pour-

tant il fallait paraître succomber peu à peu au sommeil. Le succès de notre plan, notre vie même étaient en jeu. Je me sentais parfaitement calme, comme s'il ne se fût agi que d'une partie d'échecs ou de dominos. Je me mis à observer les autres. Rattler était étendu par terre, le visage collé au sol, faisant semblant de dormir. Il était visiblement en proie à une frayeur mortelle. Ses fameux chasseurs de l'Ouest, d'une pâleur cadavérique, les yeux hagards, étaient incapables de prendre part à la conversation. Will Parker et Dick Stone affectaient une insouciance parfaite, Sam Hawkens faisait de l'esprit et moi je ripostais à ses plaisanteries en riant aussi gaiement que possible.

Une demi-heure se passa ainsi. Le feu était déjà très bas et j'estimai qu'il était temps de mettre notre plan à exécution. Je bâillai donc, m'étirai et dis :

– Je suis fatigué et je voudrais dormir. Qu'en pensez-vous, Sam Hawkens ?

– Je n'y vois pas d'inconvénient. Je me couche, moi aussi. D'ailleurs, le feu est presque tombé. Bonne nuit !

La flamme diminuait à vue d'œil pour s'éteindre enfin complètement. Le feu couvait sous la cendre, mais aucune lueur n'éclairait plus les ténèbres. Nous étions plongés dans une complète obscurité. Il s'agissait maintenant de nous mettre en sécurité sans faire le moindre bruit. J'étendis le bras pour saisir mon fusil et me retirai doucement ; Sam marchait à mes côtés et tous les autres nous suivaient. Au bout de quelques minutes, nous atteignîmes les Kiowas, qui se tenaient aux aguets, telles des panthères assoiffées de sang.

– Sam, chuchotai-je, si nous voulons épargner les deux chefs, il ne faut pas lâcher les Kiowas sur eux. Êtes-vous d'accord ?

– Tout à fait.

– Je me charge de Winnetou. Vous vous occuperez d'Intchou-Tchouna.

– D'accord. Mais, pour devancer les Kiowas, nous ferions bien de nous rapprocher un peu pour tous trouver les premiers sur les lieux. Venez.

Nous fîmes quelques pas dans la direction du feu et attendîmes le cri de guerre des Apaches qui fouette le courage des guerriers. Les Kiowas partageaient notre impatience. Chacun d'eux voulait arriver le premier, et ils avançaient insensiblement, de sorte que nous nous trouvions de plus en plus rapprochés du feu. Cette proximité commençait même à être dangereuse pour nous.

Enfin le cri tant attendu retentit dans la savane. C'était un *Hiiiiiiii !* poussé d'une voix si stridente que je me sentis glacé jusqu'à la moelle des os. Un tapage infernal le suivit. Malgré l'humidité du sol, le bruit des pas et des bonds des Apaches nous parvenait. Puis, tout à coup, tout sombra dans le silence. On eût pu entendre le passage d'une souris. Puis un ordre d'Intchou-Tchouna déchira le silence.

– Ranimez le feu !

Aussitôt les Apaches s'affairèrent autour du foyer. Quelques secondes plus tard, la flamme jaillissait, éclairant les abords du camp.

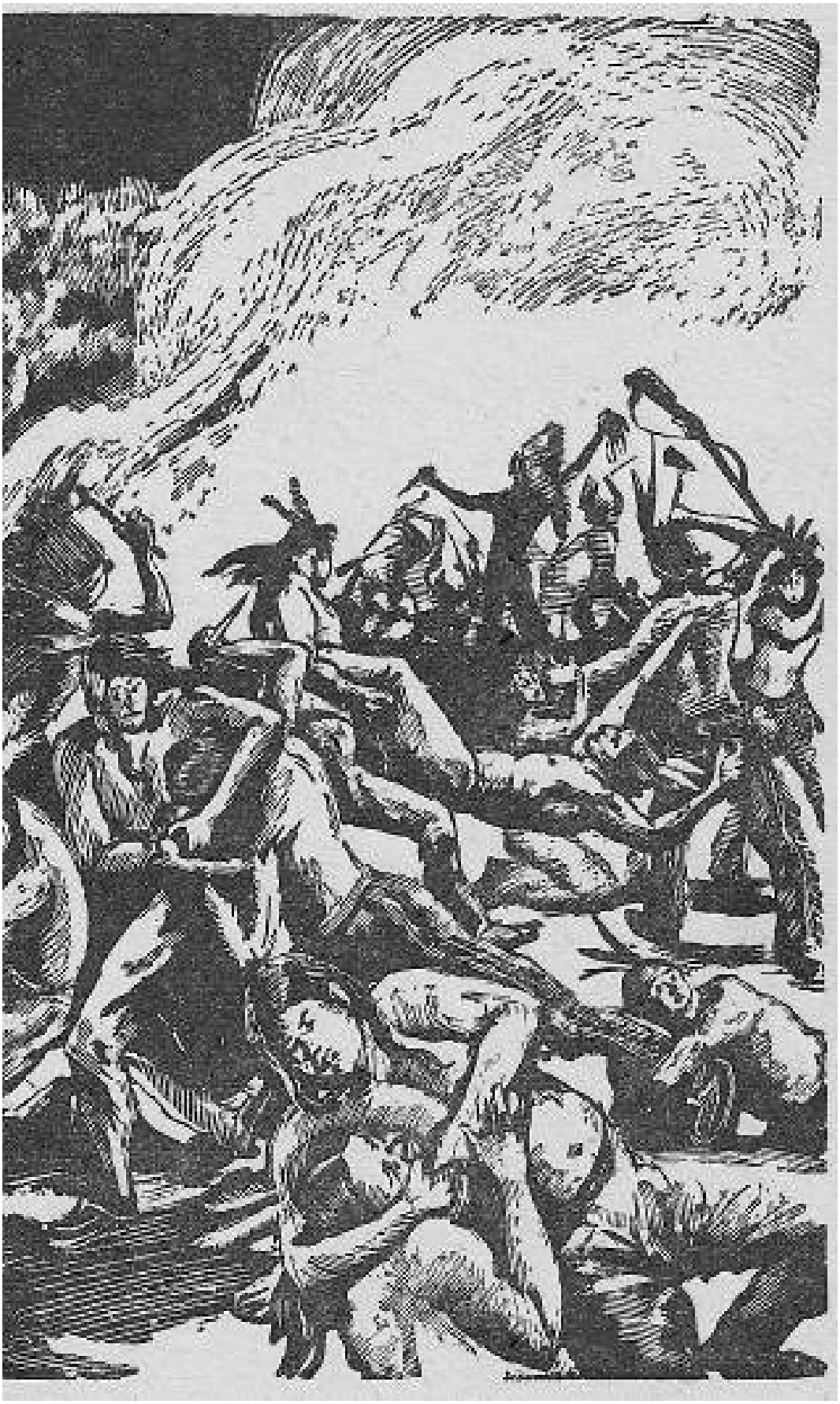
Intchou-Tchouna et Winnetou se tenaient au centre du groupe formé par leurs guerriers. Ils se dévisageaient, en poussant des « Uff ! Uff ! » stupéfaits.

Malgré son jeune âge, Winnetou fit preuve d'une grande présence d'esprit. Il s'était tout de suite dit que nous ne pouvions être bien loin du camp et que ses guerriers offraient une cible facile à nos armes, éclairés qu'ils étaient par le feu de camp, il jeta un ordre :

– Arrière !

Il s'apprêtait lui-même à faire un bond dans les buissons, lorsque je m'élançai vers lui. Quatre ou cinq pas à peine me séparaient du cercle des guerriers. Repoussant à droite et à gauche ceux qui me barraient le passage, je me frayai le chemin, suivi de Hawkens, de Stone et de Parker. L'espace d'une seconde, mes yeux rencontrèrent ceux de Winnetou. Il portait la main à sa ceinture pour s'emparer de son couteau, quand mon coup de poing le terrassa. Hawkens, Stone et Parker en firent autant pour son père.

Les Apaches hurlèrent de rage, mais leurs cris furent vite étouffés par ceux des Kiowas qui venaient de foncer sur eux.



Je me trouvais au centre de la mêlée. Deux cents Kiowas luttaient contre cinquante Apaches, c'est-à-dire quatre contre un. Mais les braves guerriers de Winnetou opposaient une résistance farouche. Il me fallut repousser l'attaque de plusieurs d'entre eux, sans pouvoir me dégager de ce cercle infernal. Je ne me servais que de mes poings, pour éviter de blesser ou de tuer. Après avoir abattu cinq guerriers, je dus souffler un peu. La résistance avait d'ailleurs considérablement diminué. Le combat n'avait duré que cinq minutes !

Intchou-Tchouna était étendu par terre, auprès de Winnetou évanoui ; tous deux étaient ligotés. Aucun des Apaches ne nous avait échappé, car, en braves guerriers, ils n'avaient même pas tenté de s'enfuir en abandonnant leurs chefs. Plusieurs d'entre eux étaient blessés et cinq râlaient. Les Kiowas avaient également perdu trois de leurs hommes, sans parler des blessés. Malheureusement, la défense énergique des Apaches avait incité les Kiowas à se servir de leurs armes un peu plus que nous ne l'aurions désiré.

Les cadavres furent emportés, les vaincus ligotés, et, tandis que les Kiowas prenaient soin de leurs blessés, les blancs s'occupèrent des Apaches. Ceux-ci ne s'y soumettaient pas de bonne grâce et essayèrent de nous opposer de la résistance. Je ne m'en inquiétai pas outre mesure, ayant constaté que leurs blessures étaient assez anodines.

Lorsque les premiers soins eurent été donnés, je me préoccupai d'installer nos captifs pour la nuit. Je désirais soulager leur sort autant que possible. Mais Tangua, le chef des Kiowas, le trouva fort mauvais.

– Ce ne sont pas vos prisonniers, mais les nôtres, cria-t-il. C'est à moi de décider de ce que j'en ferai.

– Quoi, par exemple ? demandai-je.

– Comme nous voulons attaquer les autres Apaches, ceux-ci ne peuvent que nous encombrer en route. Il vaut mieux les attacher tout de suite au poteau de torture.

– Tous ?

– Bien sûr.

– Vous n'en ferez rien.

– Comment ça ?

– Selon la loi du Wild West, le prisonnier appartient à celui qui l'a pris. Prenez donc ceux parmi les Apaches que vous avez maîtrisés ; je n'ai pas le droit de m'y opposer. Par contre, nous gardons nos prisonniers à nous.

– Uff ! Uff ! Ce sont là de sages paroles. Mais, si je comprends bien, vous voulez garder Intchou-Tchouna et Winnetou ?

– Cela va de soi.

– Et si je ne vous les laisse pas ?

– Tu nous les laisseras.

Pour toute réponse, Tangua saisit son couteau, l'enfonça jusqu'au manche dans la terre, tandis qu'une flamme menaçante brillait dans ses yeux.

– Si vous mettez la main sur un seul Apache, vos corps seront traversés par mon couteau comme cette terre. J'ai parlé ! *Howgh !*

C'était tout à fait sérieux. J'étais prêt à prouver à Tangua que je ne me laisserais pas intimider par sa menace, lorsqu'un coup d'œil éloquent de Sam Hawkens me ramena à la raison.

Les Apaches enchaînés étaient étendus autour du feu et le plus simple eût été de les laisser là, ce qui rendait la surveillance

plus facile, mais Tangua voulut me montrer qu'il les considérait comme son bien et entendait disposer d'eux librement. Aussi donna-t-il ordre de les attacher aux arbres un peu plus loin.

Ainsi fut fait. Les Kiowas attachèrent brutalement les prisonniers, heureux d'ajouter à leurs souffrances. Mais ils ne leur arrachèrent pas le moindre gémissement, la moindre grimace. C'étaient tous des hommes aguerris et habitués à une discipline stoïque. Bien qu'il leur fût impossible de tenter de fuir, étant donnés leurs blessures et leurs liens, Tangua mit une sentinelle auprès d'eux.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le feu du camp, qu'on avait ranimé, était situé à l'extrémité de la langue de terre s'avançant dans l'eau. Nous nous réunîmes autour du feu et décidâmes de ne pas laisser approcher les Kiowas qui auraient mis obstacle à la libération du chef Apache et de son fils. D'ailleurs, les Indiens ne manifestaient aucune intention de nous tenir compagnie. Depuis leur arrivée, nos relations n'avaient rien d'amical, et les paroles que je venais d'échanger avec leur chef n'étaient pas de nature à les améliorer. Les regards haineux qu'ils lançaient de temps en temps dans notre direction ne présageaient rien de bon.

L'exécution de notre plan se compliquait du fait qu'en dehors de Hawkens, de Stone, de Parker et de moi, personne ne devait y être initié. Notre projet n'aurait sans doute pas trouvé grâce aux yeux de nos compagnons, qui auraient même été capables de nous dénoncer aux Kiowas. Il nous fallut donc attendre qu'ils se fussent endormis pour nous mettre à l'œuvre. Comme nous ne pouvions espérer prendre beaucoup de repos cette nuit-là, Sam Hawkens crut sage de s'assoupir un peu en attendant. Nous nous couchâmes donc et, malgré la tension de mes nerfs, je sentis aussitôt le sommeil me gagner. Je fus réveillé par Sam, un peu plus tard. À cette époque, je ne savais pas encore lire l'heure dans le ciel étoilé, mais je crois qu'il était environ minuit. Nos compagnons dormaient profondément et le

feu était tombé. Seul le foyer des Kiowas flambait. Nous ne pouvions nous parler qu'à voix basse.

– Il ne faut pas que nous partions tous les quatre, chuchota Sam. Deux suffiront. Il s'agit de décider lesquels.

– Moi d'abord, dis-je d'un ton ferme.

– Vous, êtes trop pressé, mon ami. Vous courriez un danger de mort. Je sais que vous n'avez pas froid aux yeux, mais vous serez plus utile ici.

– Il n'y a rien à faire pour me faire changer d'idée.

– Soyez donc raisonnable. Laissez Dick Stone m'accompagner. Vous êtes encore novice et ne savez pas ramper sans bruit comme de vieux chasseurs.

– Allons donc ! Je vais vous prouver le contraire. Faisons un essai.

– Bien. Lequel ?

– Savez-vous si Tangua dort ?

– Non.

– Pourtant, c'est de la première importance, n'est-ce pas, Sam ?

– En effet. Je vais me glisser auprès de lui, pour m'en assurer.

– Non, c'est moi qui le ferai.

– Tiens ! Tiens ! Et si on vous découvre ?

– J'ai un excellent prétexte à ma disposition. Je fais une tournée pour m'assurer que les gardes sont à leurs postes.

– Enfin ! Mais à quoi bon cette épreuve ?

– Je veux gagner votre confiance. J'espère que, lorsque j'aurai subi avec succès cet examen, vous ne me défendrez plus de ramper jusqu'à Winnetou.

– On verra ça. En tout cas, prenez garde. Mettez à profit chaque buisson et évitez les endroits éclairés par le feu. L'essentiel, c'est de rester dans l'obscurité.

– Soyez tranquille, Sam !

– Bonne chance ! Si vous vous tirez d'affaire, je pourrai avoir l'espoir de faire de vous un jour, dans dix ans peut-être, un vrai homme de l'Ouest, bien que, malgré tous mes efforts, vous ne soyez encore qu'un parfait greenhorn, digne de figurer dans un musée comme spécimen de cette curieuse espèce. Hihihi !

J'assurai mon revolver et mon couteau dans ma ceinture pour ne pas les perdre en route et je m'éloignai du feu. Maintenant, en écrivant ces lignes, je réalise toute mon audace et tout le sang-froid avec lequel j'affrontais cette entreprise téméraire. Car mon intention n'était pas d'épier Tangua. J'allais libérer Winnetou !

Je me rendais parfaitement compte que j'exposais non seulement ma propre vie, mais encore celle de mes compagnons. En effet, si on me découvrait et si mon plan échouait, je ne serais pas le seul à en subir les conséquences. Pourtant, j'avançais résolument.

J'avais beaucoup lu et, depuis mon séjour dans le Wild West, beaucoup appris sur la manière de ramper sans bruit. Je me remémorai les leçons que Sam m'avait données et je m'efforçai de faire de mon mieux. Je me couchai dans l'herbe et me mis à ramper dans la direction des buissons. Notre camp était séparé d'une cinquantaine de pas des arbres auxquels les deux chefs étaient attachés. J'avançai en m'appuyant sur les genoux et les mains à la manière des quadrupèdes. Avant de poser ma main, je tâtais d'abord le terrain pour m'assurer qu'aucun

objet susceptible de produire un bruit sous mon poids ne se trouvait sur mon chemin. J'avançais lentement, très lentement, mais j'avançais.

Les Apaches avaient été attachés aux arbres, à droite et à gauche de la presqu'île. En venant de notre camp, l'arbre d'Intchou-Tchouna était situé à gauche. À quatre ou cinq pas de là, un Indien montait la garde. Cette circonstance devait rendre ma tâche particulièrement malaisée, sinon impossible. J'eus alors l'idée de détourner l'attention du garde. Une pierre m'aurait rendu grand service pour réaliser mon projet, mais je n'en voyais guère autour de moi.

J'étais en route depuis une demi-heure et ne me trouvais encore qu'à mi-chemin. Vingt-cinq pas en trente minutes. Cela n'avait rien d'un record de vitesse ! Soudain, j'aperçus à ma droite une tache claire. J'y glissai et constatai que c'était une petite excavation mesurant environ deux mètres de large. Elle était remplie de sable. Sans doute une pluie qui avait gonflé le cours d'eau avait entraîné jusqu'ici le sable de la berge. J'en remplis mes poches et continuai d'avancer.

Au bout d'une nouvelle demi-heure, je me trouvai enfin à environ quatre pas derrière Winnetou et Intchou-Tchouna. J'en serais resté là sans pouvoir faire un pas en avant, sous un bouquet d'arbustes qui, par bonheur, me dissimulait aux yeux de la sentinelle. Un arbuste épineux se trouvait à quelques pas de là et je comptais bien l'utiliser également.

Je me glissai d'abord près de Winnetou et, pendant quelques minutes, j'observai le garde. Il semblait fatigué, car ses yeux étaient clos et sa surveillance se bornait à de brefs coups d'œil jetés de temps à autre du côté du prisonnier.

Il m'importait avant tout de savoir comment étaient disposés les liens qui attachaient Winnetou à l'arbre. J'étendis prudemment les bras et me mis à palper les jambes et les genoux du prisonnier. Je craignais qu'il ne me trahît par un geste, mais

mon appréhension était superflue. Je pus constater que Winnetou était maintenu par les chevilles et par la taille.

Tout à coup, une idée me traversa l'esprit. Qu'adviendrait-il si Winnetou se sauvait dès que ses liens seraient tombés ? Je serais alors dans une situation extrêmement dangereuse. Pourtant le moment n'était plus de reculer : je devais risquer le tout pour le tout, et, si l'Apache prenait la fuite, je n'aurais plus qu'à l'imiter de mon mieux.

C'était mal connaître Winnetou que de faire cette supposition ! Plus tard, il devait me raconter ce qu'il avait éprouvé pendant cette scène. En sentant ma main parcourir son corps, il avait d'abord cru que c'était celle d'un Apache. Il est vrai que tous les guerriers étaient ligotés, mais il n'était pas impossible qu'un éclaireur ou un messager eût suivi leur piste. Il avait compris aussitôt qu'on travaillait à sa délivrance et resta impassible. Pour rien au monde, il ne se serait enfui sans son père ; d'ailleurs, il songeait aussi au sort de son sauveteur.

Je commençai par couper les liens de ses chevilles. Cependant, pour en faire autant de la courroie qui maintenait sa taille, il me fallait me redresser. Mais, ce faisant, je n'aurais pas manqué d'attirer l'attention de la sentinelle. Afin de déjouer sa surveillance, je pris un peu de sable dans ma poche et le lançai sur le buisson épineux, ce qui provoqua un léger bruit. Le gardien jeta un coup d'œil vers le buisson, mais, ne voyant rien de suspect, il se rassura. Je répétai mon manège. Cette fois-ci, pensant sans doute qu'un reptile venimeux se trouvait dans le buisson, il se leva et examina l'arbuste. Je mis à profit le bref instant où il me tournait le dos pour me lever et couper vivement le lien. Ce faisant, je remarquai l'admirable chevelure de Winnetou relevée en casque sur sa tête, mais dont une partie était éparpillée sur les épaules. De ma main gauche, je saisis une mèche et la coupai avec la main droite, après quoi je me tapis à nouveau dans l'herbe.

J’avais pris cette précaution pour le cas où j’aurais à prouver que c’était moi qui l’avais sauvé.

Puis, je me glissai près d’Intchou-Tchouna, attaché à l’arbre de la même façon que son fils. Lui aussi se tint immobile sans réagir au contact de mes mains. Je réussis à couper ses liens en usant du même stratagème.

Je pensai ensuite qu’il serait imprudent de laisser découvrir aux Kiowas les liens coupés. Je ramassai donc les morceaux de corde près de l’arbre d’Intchou-Tchouna, puis près de celui de Winnetou. Ceci fait, je pus enfin me retirer.

Connaissant mieux mon chemin, je mis beaucoup moins de temps au retour qu’à l’aller. Il fallait d’ailleurs me dépêcher, car, au moment où on découvrirait la disparition des deux chefs, je ne devais sous aucun prétexte me trouver dans les environs.

Lorsque j’eus rejoint notre camp, Sam me dit à voix basse :

– J’avais déjà peur pour vous, mon ami. Savez-vous combien de temps ça vous a pris ?

– Non.

– Pas moins de deux heures.

– C’est fort possible. Une demi-heure pour y aller, une demi-heure pour revenir et une heure sur place.

– Pourquoi y êtes-vous resté si longtemps ?

– Pour m’assurer qu’il dormait.

– Comment avez-vous fait ?

– Je l’ai regardé longtemps et, comme il ne bougeait pas, j’en ai déduit qu’il dormait.

– Formidable ! Vous entendez, Dick et Will ? Il regarde son homme pendant une heure pour voir s’il dort. Hihihi ! Je vous ai

bien dit que vous n'étiez qu'un greenhorn ! Il vous aurait suffi de lancer un tout petit morceau de bois près de lui, s'il était éveillé, il aurait immédiatement remué. Vous vous êtes contenté de lui lancer des regards !

– Sans doute, mais j'ai réussi tout de même.

Tout en échangeant ces paroles avec Sam, je ne détachai pas mes yeux des Apaches. J'étais étonné de les voir collés aux arbres. La raison en était pourtant fort simple. Winnetou attendait un signe de son père et celui-ci un signe de son fils. Enfin, profitant d'un moment d'inattention du gardien somnolent, Winnetou leva soudain le bras pour montrer à son père qu'il était libre. Celui-ci répondit par le même geste. Ainsi fixés, les Apaches prirent la fuite et, en un clin d'œil, disparurent dans la forêt.

– Oui, c'est vrai, vous avez réussi, répondit Sam. Et vous vous proposez peut-être aussi de sauver les deux chefs en bombardant la sentinelle de vos regards pendant une heure.

– Non. Il suffira de couper les liens.

– Sans blague ! Vous ne voyez donc pas le gardien assis à quatre pas des prisonniers ?

– Bien sûr que je le vois.

– Lui aussi, il bombarde les deux chefs de ses regards. Il ne sera pas facile de détourner son attention. Déjà, pour y ramper, il faudrait l'adresse d'un démon. Et une fois là... Tonnerre !... Qu'est-ce qui se passe donc ?

Il venait de s'apercevoir que les Apaches avaient disparu. Je fis semblant de ne rien voir et lui demandai :

– Qu'avez-vous donc ?

– Ce que j'ai ? Sapristi, j'ai... la berlue !

Il se frotta les yeux, puis se tourna vers les autres.

– Ciel ! Sur mes vieux jours, je n'y vois plus clair ! Will, Dick, regardez donc un peu et dites-moi si vous voyez Intchou-Tchouna et Winnetou.

Au même instant, le garde, qui venait de constater la disparition miraculeuse de ses prisonniers, poussa un hurlement sauvage. Les Kiowas endormis se réveillèrent en sursaut. Dans son langage incompréhensible, l'Indien se mit à pousser des cris d'alarme et un tapage indescriptible commença.

Tous, rouges et blancs, coururent aux arbres. Je fis comme tout le monde, afin de ne pas attirer l'attention sur moi.

L'instant d'après, deux cents guerriers se pressaient à l'endroit où, quelques minutes auparavant, ces deux prisonniers de marque étaient encore enchaînés. Les cris de rage qui s'échappaient de leurs gosiers me faisaient entrevoir le sort qui me serait réservé si la vérité venait à être découverte. Enfin, Tangua leur imposa silence, donna des ordres, et la moitié de ses hommes se dispersa dans la savane à la recherche des fugitifs. Le chef Kiowa écumait de rage. Il administra au garde coupable un coup de poing magistral, arracha de son cou le sachet à remèdes et le foula aux pieds. Par ce geste symbolique, il mettait le malheureux hors la loi.

Il faut savoir que les remèdes des Indiens, attributs des guerriers, ne sont pas seulement des médicaments. L'adolescent qui veut accéder au rang des guerriers quitte le village et se retire dans la forêt. Pendant quelque temps, il s'abstient de toute nourriture et même de boisson. À bout de forces et rongé par la fièvre, il a des hallucinations qu'il attribue à une force surnaturelle. L'objet ou l'être qui lui apparaît le premier dans ces cauchemars sera sacré pour lui jusqu'à la fin de ses jours. Si, par exemple, il voit une chauve-souris, il ne connaîtra pas de répit avant d'avoir capturé une de ces bêtes. Une fois en possession de son fétiche, il rentre au village, le remet au sorcier afin que

celui-ci lui fabrique un remède. Ce remède est pour l'Indien ce qu'il a de plus précieux. S'il le perd, c'est comme s'il perdait l'honneur. Il n'existe pour lui qu'une seule façon de retrouver le repos : tuer un adversaire célèbre et s'emparer de son sachet à remèdes.

On comprend le désespoir profond du Kiowa à la vue de son sachet écrasé par le pied du chef. Pourtant, il n'osa pas protester. S'emparant de son fusil, il disparut parmi les arbres.

La colère du chef se déversa alors sur nous.

– Tu as voulu garder ces deux chiens ! me cria-t-il. Qu'attends-tu pour aller les rattraper ?

Je haussai les épaules et fis un pas pour lui tourner le dos, mais il me saisit par le bras.

– As-tu entendu mon ordre ? hurla-t-il. Cours à leur poursuite !

Je me débarrassai de son étreinte et répondis :

– Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi.

– Je suis le chef de ce camp et tu me dois obéissance.

Je sortis alors de ma poche ma boîte à sardines et d'un air menaçant :

– Tu veux m'obliger à te faire sauter, toi et tes guerriers. Encore un mot, et ce remède te transportera en un clin d'œil dans les territoires de chasse éternels.

Je me demandais si cette farce grossière allait produire son effet. Celui-ci dépassa mes espérances. Tangua eut un recul et se mit à crier :

– Uff ! Uff ! Garde ton remède. Tu n'es qu'un chien, comme tous les Apaches.

Si je n'avais eu à cœur le sort de mes amis et si je n'avais conservé la parfaite maîtrise de mes nerfs, je n'aurais pas hésité à lui montrer comment j'avais l'habitude d'accueillir des insultes. Mais je me contentai de hausser les épaules et retournai au foyer, accompagné de Sam et de ses amis, qui se cassaient encore la tête à chercher en vain à éclaircir le mystère de la disparition des chefs Apaches. Je gardais le silence, savourant le plaisir d'être seul à connaître la clef de l'énigme.

Au cours de mes interminables pérégrinations dans la Prairie de l'Ouest, je devais garder pieusement la mèche de Winnetou, qui ne m'a pas quitté jusqu'à ce jour.

CHAPITRE IV

UN DUEL AU COUTEAU

Dès l'aube, les Kiowas se mirent en devoir de rechercher les traces des deux Apaches, qu'il avait été impossible de discerner pendant la nuit. Ils les trouvèrent. Les pistes conduisaient à l'endroit où les Indiens, avant leur attaque, avaient laissé leurs montures sous la garde de quelques guerriers. Intchou-Tchouna et Winnetou étaient partis avec ces Indiens, mais avaient laissé dans la forêt tous les autres chevaux. Lorsque nous arrivâmes sur les lieux, Sam Hawkens prit un air très malin et me demanda :

– Voulez-vous me dire, sir, pourquoi les Apaches ont laissé leurs chevaux ?

– Ce n'est vraiment pas difficile à deviner.

– Prenez garde, mon ami. Il faut pas mal d'expérience et d'intelligence pour répondre à cette question.

– Je ne crois pas.

– Eh bien ! je vous écoute. Pourquoi les Apaches n'ont-ils pris avec eux que leurs propres montures et ont-ils abandonné celles de leurs guerriers faits prisonniers par les Kiowas ?

– Parce qu'ils pensent que ces guerriers pourront encore avoir besoin de leurs chevaux.

– Et pour quelle raison ?

J'étais trop habitué à ces questionnaires de Sam pour en être agacé. Je répondis d'un ton calme :

– Deux éventualités sont à envisager. Tout d'abord, il est vraisemblable que les deux chefs Apaches reviendront bientôt avec le gros de leur armée pour libérer les prisonniers. À quoi bon, en ce cas, emmener les montures qu'ils auront à ramener ensuite ? D'autre part, il est également possible que les Kiowas n'attendent pas l'arrivée des Apaches et décident de vider les lieux. Auquel cas la situation des prisonniers serait considérablement améliorée du fait qu'ils pourraient reprendre leurs montures. En effet, s'ils devaient faire route à pied, les Kiowas seraient contraints, à cause de leurs prisonniers, de n'avancer que très lentement, ce qui pourrait leur donner l'idée de se débarrasser d'eux en les tuant sur-le-champ.

– Hum ! pas mal répondu. Mais vous oubliez la troisième éventualité. Il est fort possible que les Kiowas, sans égard à la présence des chevaux, tuent ici leurs prisonniers.

– Pareille solution n'est pas à envisager.

– Vous tenez donc pour impossible une chose que Sam Hawkens considère comme de toute probabilité ? dit-il en fronçant les sourcils.

– Tant que je suis ici et capable d'agir, les prisonniers apaches ne seront pas exécutés.

– Sans blague ? Mais les Kiowas sont deux cents, vous êtes seul, et, par-dessus le marché, vous n'êtes qu'un greenhorn. Je me demande quelle résistance vous pourriez bien leur opposer.

– Tout d'abord, j'ose espérer que je ne suis pas seul. Je compte sur vous, Sam, sur Stone et sur Parker. Je suis persuadé que vous m'aiderez tous les trois à empêcher cet horrible carnage.

– Je vous remercie de votre confiance. Mais il ne me semble pas que nous soyons tout de même assez nombreux. Vous vous fiez peut-être un peu trop à votre nouveau nom de

guerre, Old Shatterhand. Vous espérez descendre à coups de poing deux cents Kiowas.

– Je ne suis pas aussi fou que vous le pensez. Mais a-t-on besoin de recourir à la force ? Parfois la ruse donne d'aussi bons résultats.

– Parfois. Mais, pour l'heure, je crois que les Peaux-Rouges se moqueront pas mal de nos ruses.

– Soit. Je vois que je ne puis compter sur vous. Eh bien ! le cas échéant, je saurai agir seul.

– Pour l'amour de Dieu, ne faites pas de folies ! Je ne vous ai pas dit d'abandonner les Apaches, mais je n'ai aucune envie de me lancer la tête contre un mur. On risque trop de la casser !

– Et moi je vous dis que si les Kiowas veulent exécuter les Apaches, nous ne les laisserons pas faire.

– Je me demande comment nous pourrions les en empêcher.

– Nous allons nous élever contre ce projet.

– Je doute fort que vous puissiez obtenir un résultat.

– Je saurai bien forcer le chef Kiowa à agir comme je l'entends.

– Et de quelle façon ?

– En usant de la force, s'il n'y a pas moyen autrement. Je l'abattrai d'un coup de couteau.

– Vous vous proposez de le tuer ?

– Oui, si je ne peux pas faire autrement.

– Diable ! Comme vous êtes devenu méchant ! s'écria Sam Hawkens. Vous iriez jusque-là ?

– Certainement.

– Pourtant... c'est...

Il se tut. Son visage, d'abord effrayé, puis soucieux, s'éclaira peu à peu. Enfin il déclara :

– Dites donc, vous n'êtes pas aussi bête que vous en avez l'air. Le seul moyen de faire obéir le chef, c'est de lui mettre le couteau sous la gorge. Comme quoi un greenhorn peut tout de même avoir parfois de bonnes idées. Je vais envisager la question.

À ce moment, Bancroft s'approcha de notre groupe, me demandant de continuer mon travail. L'ingénieur en chef avait raison. Il ne s'agissait pas de perdre une minute, si nous voulions terminer notre tâche avant le retour d'Intchou-Tchouna et de Winnetou à la tête de leurs guerriers.

Nous travaillâmes d'arrache-pied jusqu'à midi. À ce moment, Sam Hawkens s'approcha de moi et me dit :

– Je regrette de vous déranger, mon cher, mais il me semble que les Kiowas se préparent déjà à exécuter leurs prisonniers.

– Eh bien ! il n'y a plus une minute à perdre. Où se trouve le chef ?

– Au milieu de ses guerriers.

– Il faut absolument le prendre à part. Voulez-vous bien vous en charger, Sam ?

– Je veux bien, mais je ne sais trop comment faire.

Je jetai un regard sur le camp des Kiowas. Ils avaient déjà quitté leur campement de la veille et nous avaient suivis dans notre marche. À ce moment, ils se trouvaient à la lisière d'une forêt, et l'endroit où nous nous tenions leur était caché par

quelques buissons. Ainsi donc ils ne pouvaient voir ce qui se passait chez nous.

– Ce n'est pourtant pas sorcier, répondis-je à Sam. Dites au chef que j'ai quelque chose d'extrêmement important à lui communiquer, mais qu'il m'est impossible d'interrompre mon travail pour aller le trouver. Je crois qu'il ne fera pas de difficulté.

– *Well !* Je ne sais si votre projet est bon, mais, comme je ne vois rien de mieux, je marche. Ou je me trompe fort, ou nous nous tirerons de l'aventure avec quelques horions. Hihihi !...

Je savais fort bien que nous risquions gros jeu et je tenais avant tout à exposer la situation à Stone et à Parker. Je leur demandai s'ils ne préféraient pas rester à l'écart.

– Mais quelle idée, mon cher ! s'exclama Stone. Sommes-nous des lâches pour laisser des amis dans le pétrin ? Et puis, ce que vous projetez est une bonne farce à la manière du Wild West, et nous nous en voudrions de ne pas y participer.

Je continuai donc mon travail, mais, quelques minutes plus tard, Parker me frappa sur l'épaule.

– Attention, mon vieux, le voilà !

Je me retournai et vis Sam en compagnie de Tangua. Malheureusement, ils étaient accompagnés de trois Kiowas.

– Chacun aura le sien, dis-je à Stone et à Parker. Je me charge du chef. Prenez les Peaux-Rouges à la gorge pour les empêcher de crier, mais pour rien au monde ne commencez avant moi !

D'un pas lent, je me dirigeai au-devant de Tangua. Celui-ci m'accueillit d'un air assez hostile et me dit sans aménité :

– Le Visage-Pâle, que ses amis appellent Old Shatterhand, m'a fait demander. A-t-il oublié que je suis le chef des Kiowas ?

– Non, pas du tout, dis-je.

– Eh bien ! l'usage aurait voulu que ce soit toi qui viennes à moi. Mais, comme je sais que c'est la première fois que tu te trouves dans ce pays, je veux bien te pardonner. Qu'as-tu à me dire ? Parle vite, car j'ai à faire.

– Quel travail si urgent t'appelle donc ?

– Nous allons faire hurler ces chiens d'Apaches.

– Déjà ? Je croyais que vous emmèneriez les prisonniers dans vos wigwams et que vous leur feriez subir la torture devant vos enfants et vos squawes.

– Certes, tel était bien notre désir, mais, comme nous sommes sur le sentier de la guerre, il faut nous débarrasser au plus tôt de ces chiens galeux.

– Je te prie d'abandonner ce projet.

– Je n'accepte pas de prières de ce genre, rétorqua Tangua d'un ton rude.

– Ne pourrais-tu pas me répondre avec un peu plus de politesse ? C'est une prière que je t'adressais et non pas un ordre.

– Je me moque aussi bien de tes prières que de tes ordres, je ferai ce que bon me semblera.

– Comme tu voudras. En tout cas, je ne tolérerai pas pareille chose en ma présence.

Tangua se redressa et dit d'un ton méprisant :

– Qui te crois-tu donc ? Tu es comme la grenouille qui voulait commander à l'ours gris des Montagnes Rocheuses. Les prisonniers sont à moi, et j'en ferai ce que je voudrai.

– C’est grâce à nous que tu as pu faire ces prisonniers. En conséquence, nous avons autant de droits sur eux que vous. Or nous exigeons qu’on les laisse en vie.

– Exige tout ce que tu veux, cela m’est tout à fait égal.

Il cracha et fit mine de s’en retourner. Au même moment, mon poing s’abattit sur sa tête. Il s’affaissa, mais il avait le crâne dur, car il ne s’était pas évanoui et essaya de se redresser. Un deuxième coup mieux assené lui fit cesser toute résistance.

Lorsque je relevai les yeux, je vis Sam, le genou sur la poitrine d’un Kiowa qu’il serrait à la gorge, et Stone et Parker en terrasser un autre, cependant que le troisième s’enfuyait à toutes jambes en poussant des cris stridents.

J’allai au secours de Sam et, lorsque nous eûmes ligoté notre prisonnier, Stone et Parker en avaient également fini avec le leur.

– Vous n’avez pas été très intelligents, dis-je. C’est bien dommage que vous ayez laissé filer le quatrième larron.

– Malheureusement, nous avons choisi tous les deux le même, répondit Parker. Ainsi l’autre a pu s’échapper. C’est vraiment bête.

– Tant pis, dit Sam en manière de consolation, la danse va commencer un peu plus tôt que nous aurions voulu, voilà tout. Prenons nos mesures en conséquence.

Nous ligotâmes Tangua en hâte. Les prospecteurs nous considéraient, les yeux grands ouverts d’étonnement. L’ingénieur en chef se précipita vers notre groupe. Il était furieux :

– Mais vous êtes fous ! hurla-t-il. Les Kiowas vont venir nous massacrer.

– Je n’ai pas le temps de discuter, lui cria Sam. En tout cas, nous savons très bien ce que nous faisons. Joignez-vous à nous, sans quoi, vous êtes perdus. Et en vitesse !

Nous nous saisîmes des trois Indiens ligotés et avançâmes assez loin dans la prairie. Nous avions choisi cet endroit afin d’éviter toute surprise. Ainsi, nous pouvions très bien voir ce qui se passait autour de nous.

À peine venions-nous de faire halte que déjà nous parvenaient les hurlements furieux des Kiowas. Quelques secondes plus tard, nous les vîmes déboucher en désordre des buissons. Ils fonçaient sur nous.

Le courageux petit Sam alla au-devant d’eux. Il gesticulait des bras et des jambes en poussant de grands cris. Je ne pus comprendre ce qu’il disait, mais je vis les Kiowas s’arrêter en arrivant auprès de lui. Bientôt toute la troupe forma un demi-cercle autour de Sam. Celui-ci leur tint alors un discours au cours duquel il désigna du doigt notre groupe à plusieurs reprises. Je dis à Stone et à Parker de mettre sur pied le chef évanoui et ligoté pour que les Peaux-Rouges pussent bien le voir. Puis, d’un air menaçant, je brandis mon couteau et le posai sur sa gorge. À cette vue, les Peaux-Rouges poussèrent des cris d’effroi.

Bientôt un des lieutenants du chef sortit des rangs et, en compagnie de Sam, se dirigea vers nous d’un pas digne. Arrivé à proximité, Sam désigna les trois prisonniers et dit :

– Tu vois que j’ai dit vrai. Ils sont en notre pouvoir.

Le lieutenant, dont le visage exprimait une haine à peine contenue, examina en silence les trois Kiowas, puis répondit :

– Les deux guerriers rouges sont bien en vie, mais il me semble que le chef est mort.

– Tu fais erreur. Le poing de Old Shatterhand l'a terrassé, mais il n'a pas rendu l'âme. Attends un peu, tu vas le voir reprendre ses esprits.

– Comment avez-vous osé l'attaquer, alors que vous avez fumé ensemble le calumet de paix ?

– Sans doute, répliqua Sam, mais les Kiowas ont-ils l'habitude d'injurier leurs amis ?

– Non.

– Eh bien ! votre chef a insulté Old Shatterhand. Il ne mérite plus que nous le considérions comme un ami. Mais le voilà qui revient à lui.

En effet, Tangua rouvrit les yeux, nous regarda à tour de rôle d'un air hébété, puis, tout à coup, il comprit.

– Uff, uff ! Old Shatterhand m'a terrassé. Qui a osé me ligoter ?

– Moi, répondis-je.

– Je vous ordonne de défaire immédiatement mes liens.

– Tout à l'heure, tu as refusé d'écouter ma prière. Maintenant, je reste sourd aux tiennes. Je n'accepte aucun ordre qui vienne de toi.

Il me lança un regard furieux, puis marmonna entre ses dents :

– Tais-toi, blanc-bec, sans quoi je t'écrase.

– C'est toi qui ferais mieux de te taire. Il y a un instant, tu m'as provoqué et je t'ai corrigé. Maintenant, si tes guerriers osent faire un pas dans notre direction, sans mon consentement, je te plonge la lame de mon couteau dans le cœur. J'ai parlé. *Howgh !*

Je posai la pointe de mon couteau sur sa poitrine. Tangua comprit que je n'hésiterais pas à mettre ma menace à exécution. Il se tut et fixa sur nous ses yeux injectés de sang. Puis, dominant sa colère, il me demanda :

– Mais que veux-tu de moi ?

– Rien d'impossible. Je ne veux pas que tu attaches les Apaches au poteau de torture.

– Tu veux donc que nous leur fassions grâce ?

– Je veux que, tant que je resterai avec vous, vous n'attentiez pas à leur vie.

Malgré la peinture qui recouvrait abondamment son visage, je pus voir que l'Indien était en proie à de violents sentiments contradictoires : colère, haine et joie maligne. Enfin, il parla :

– Soit. Je ferai comme tu me le demandes. J'irai même plus loin si tu acceptes ma proposition.

– Quelle proposition ?

– Tout d'abord, ne crois pas que ton couteau me fasse peur. Tu te garderais bien de me tuer, car mes deux cents guerriers te mettraient en pièces. Je me moque donc de tes menaces. Mais je veux bien renoncer à torturer les Apaches. Bien plus, ils auront la vie sauve, si tu acceptes de lutter pour eux.

– Avec qui ?

– Avec l'un de mes guerriers.

– Et avec quelle arme ?

– Au couteau. Si c'est lui qui te tue, les Apaches mourront avec toi. Si c'est toi le vainqueur, les prisonniers seront épargnés.

– Ils seront libres ?

– Complètement.

Je devinais qu'il avait des idées derrière la tête ou que, tout au moins, il choisirait un de ses guerriers passé maître dans la lutte au couteau. Pourtant, je répondis sans hésiter :

– Convenu. Nous fixerons les conditions et nous fumerons le calumet du serment. Aussitôt nous commencerons la lutte.

Malgré les protestations de Sam, je tombai vite d'accord avec le chef sur les modalités du duel. Nous tracerions un huit sur le sol, deux cercles tangents : les adversaires entreraient chacun dans un des cercles, qu'ils ne devraient pas quitter au cours du combat. L'un d'eux devrait succomber, mais les amis du défunt ne pourraient venger sa mort.

Lorsque nous fûmes définitivement d'accord, j'ôtai les liens du chef et de ses acolytes et fumai avec lui le calumet du serment. Puis les Peaux-Rouges retournèrent vers leurs compagnons pour les mettre au courant.

L'ingénieur en chef et les prospecteurs me couvraient de reproches, mais je n'écoutai même pas leurs récriminations. Sam, Dick et Will me désapprouvaient également.

– Vous auriez pu trouver autre chose, au lieu d'accepter cette proposition diabolique, me fit observer Sam d'un ton désapprobateur. Je vous ai toujours dit que vous agissez trop à la légère.

– Cette affaire vous vexe, mon cher Sam ? lui demandai-je.

– Je crois bien qu'elle me vexe ! Il est presque certain que ce sacré Peau-Rouge va vous faire mordre la poussière d'une façon définitive. Et qu'est-ce que je deviendrai, moi ? J'aurais pourtant besoin pour mes vieux jours d'un greenhorn avec qui me chamailler. Que pourrai-je faire sans vous ?

– Vous en trouverez un autre, mon cher Sam.

– Croyez-vous que je puisse trouver quelqu'un d'aussi incorrigible, d'aussi parfait dans son genre que vous ? Je suis sûr que non. En tout cas, je vous préviens que, s'il vous arrive la moindre chose, je ferai un malheur. Vous allez voir ce que vous allez voir, ou plutôt vous ne pourrez plus le voir. Et puis, ce qui me met surtout en colère, c'est que vous, qui avez des idées vaguement humanitaires, vous êtes bien capable d'avoir pitié de cette canaille de Peau-Rouge qu'on va vous donner comme adversaire. Je parie que vous hésiterez à le tuer, même si, grâce à un hasard extraordinaire, vous pouvez le faire. Pourtant, il faudra bien que l'un de vous deux disparaisse.

– Rassurez-vous, mon cher, je ne ressentirai pas de pitié pour l'autre, en sachant qu'il n'en aurait pas pour moi. Là-bas, en Europe, des gens se battent en duel pour toutes sortes de vétilles. Ici, par une victoire, je peux sauver une quarantaine de vies humaines, et je sais que je ne me trouve pas en face d'un gentleman, mais d'un voleur de chevaux, assassin à ses heures...

Mais déjà les Peaux-Rouges étaient arrivés. Ils formèrent aux trois quarts un grand cercle dont le dernier segment devait être fermé par les Blancs. Lorsque chacun fut à sa place, Tangua fit un signe, et un guerrier d'une taille herculéenne sortit des rangs des Rouges. D'un geste rapide, il déposa ses armes, à l'exception d'un couteau. Puis il se découvrit le torse, présentant une musculature d'athlète. Le chef le conduisit alors au milieu du cercle et annonça d'une voix ferme qui disait toute sa confiance dans la victoire de son guerrier :

– Voici Metan-Akwa[3], le guerrier le plus fort de la tribu des Kiowas. L'ennemi s'écroule sous ses coups comme l'arbre frappé

---

[3] Le couteau-foudre.

par la foudre. C'est lui qui combattra contre Old Shatterhand, le Visage-Pâle.

– Diable ! chuchota Sam, mais c'est un véritable géant. Du courage, mon ami, ajouta-t-il d'une voix lugubre.

– *Pshaw !*

– Ne faites pas le bravache. Vous êtes mal en point. Il n'y a qu'un moyen de vous en tirer.

– Lequel ?

– Ne laissez pas le combat se prolonger, sans quoi il vous aura par la fatigue. Allez-y tout de suite d'un bon coup. Donnez-moi votre pouls.

Il me tâta le pouls, puis :

– Grâce à Dieu, il est tout à fait normal, dit-il. Vous n'avez pas peur ?

– Il ne manquerait plus que cela ! Je ne pourrais pas me permettre ce luxe dans un moment où il s'agit plus que jamais de conserver du sang-froid. Et maintenant, allons-y, on verra bien si ce Peau-Rouge est invincible.

Je déposai ma veste et ma chemise. Sans doute, rien ne m'y obligeait, mais je ne voulais pas que les Peaux-Rouges pussent croire que mes vêtements me protégeaient contre les coups de mon adversaire. Je remis mes armes entre les mains de mon vieil ami Sam, dont le cœur battait d'émotion si fort qu'on pouvait l'entendre, puis je m'avançai au milieu du cercle.

On traça alors sur le sol un huit assez large, après quoi le chef nous invita à prendre place. Metan-Akwa me considéra d'un air de mépris et déclara :

– Les os de ce chétif Visage-Pâle tremblent déjà de peur. Aura-t-il le courage de se mesurer avec moi ?

À peine avait-il prononcé ces mots que j'occupai le cercle tourné vers le sud. J'avais mes raisons pour choisir, celui-là. J'avais ainsi le soleil dans le dos, alors qu'il aveuglerait mon adversaire. Peut-être mon procédé n'était-il pas très sportif, mais le Peau-Rouge m'avait raillé et avait menti en prétendant que je tremblais de peur. Il méritait largement cette punition.

– Tiens, le Visage-Pâle a osé se mettre en place, ricana le guerrier rouge. Le Grand Esprit le livre à moi, il lui a ravi la raison !

Les Indiens adorent ces entrées en matière, et j'aurais passé à leurs yeux pour un lâche si je n'avais pas répliqué.

– Tu combats avec ta bouche, fis-je, et moi avec mon couteau. Viens ici si tu n'as pas peur.

D'un bond, il fut en face de moi et s'écria :

– Metan-Akwa peur ? Apprends que je ne connais pas ce sentiment. Je te tuerai, chien de Blanc, de mon premier coup de couteau.

– Tais-toi donc, grand lâche ! Ton vrai nom n'est pas Metan-Akwa, mais Avat-Ya[4] !

– Avat-Ya ? hurla-t-il. Le coyote[5] puant ose encore m'insulter. Les vautours mangeront tes tripes !

C'était là une grande imprudence de sa part. Par cette rodomontade, l'Indien m'avait nettement fait comprendre qu'il comptait non pas me donner un coup de couteau au cœur, mais m'ouvrir le ventre. D'ailleurs, la façon dont il tenait son couteau,

---

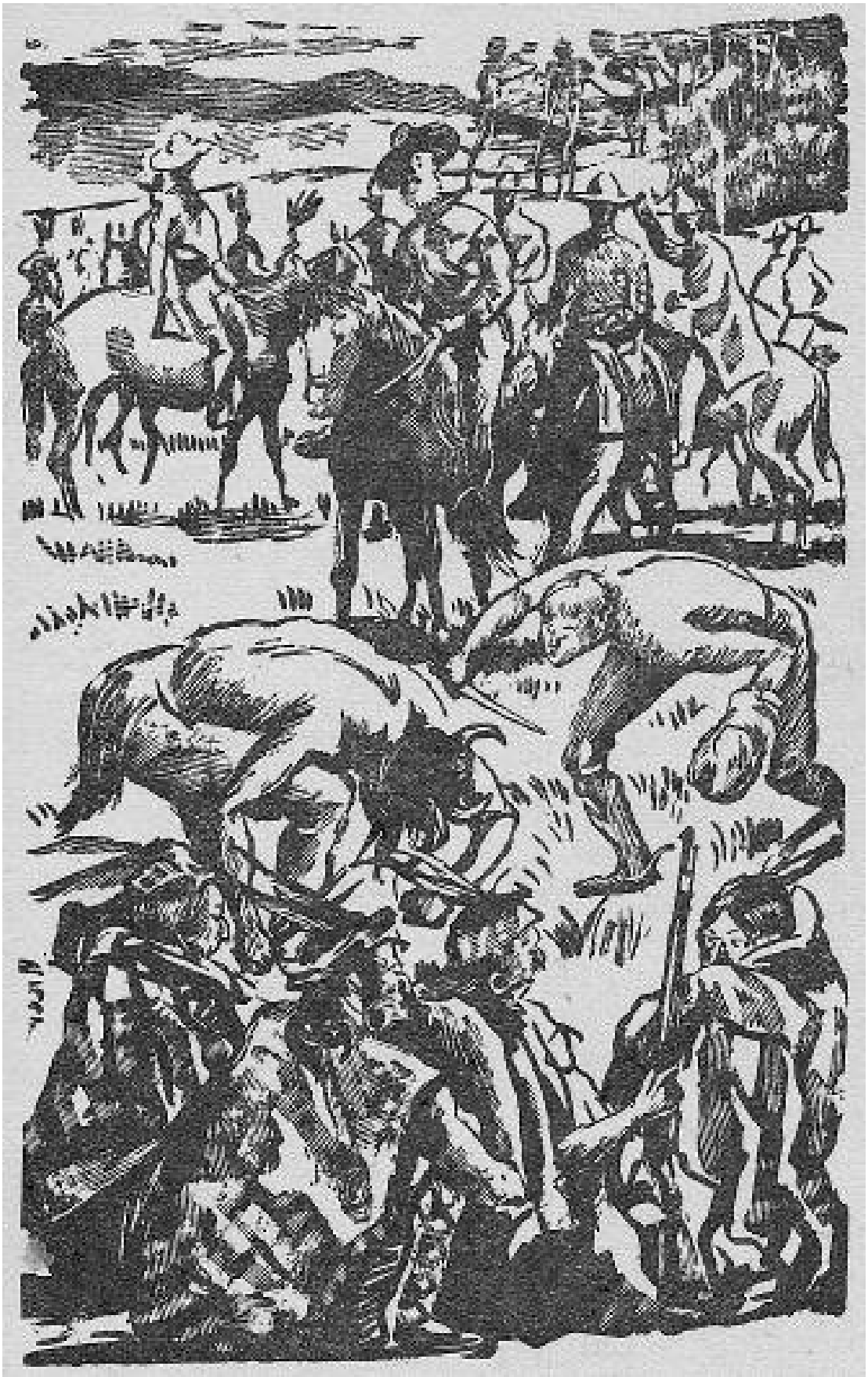
[4] Grande bouche.

[5] Loup de prairie.

le petit doigt contre le manche et la lame entre l'index et le pouce, était suffisamment éloquente.

J'étais donc renseigné sur son plan de bataille. Il s'agissait maintenant d'en prévoir le moment décisif. Je connaissais bien cette flamme soudaine qui s'allume dans les yeux de tout escrimeur au moment où il porte le coup destiné à lui assurer la victoire. Je fermai à moitié mes paupières pour donner le change à mon adversaire, tout en épiant attentivement le moindre de ses mouvements.

– Vas-y donc, chien, cria-t-il.



– Approche un peu au lieu de bavarder, espèce de mollusque.

C'était là une grande insulte à laquelle il devait ou bien répliquer immédiatement, ou bien attaquer. Le clignement de ses yeux me fit comprendre qu'il avait choisi la deuxième attitude. Le moment suivant, il redressa son bras dans l'intention de me fendre le corps de bas en haut. Si je ne m'étais pas attendu d'avance à la direction de son geste, c'en aurait été fait de moi. Mais, étant sur mes gardes, je réussis à parer son coup en enfonçant ma lame dans son poignet.

– Chien galeux ! hurla Metan-Awka en laissant tomber son couteau, fou de douleur.

– Et, maintenant, trêve de bavardages, criai-je en levant mon bras...

Une seconde plus tard, mon couteau était fiché dans son cœur !

Je le retirai aussitôt. J'avais si bien visé qu'un flot de sang rouge et chaud jaillit immédiatement de la plaie. Le géant tituba, émit un son inarticulé et s'écroula sur le sol. Il était mort.

Les Indiens poussèrent un rugissement furieux. Seul le chef Tangua restait muet. Il s'approcha du corps de son guerrier, palpa la blessure, puis me fixa d'un regard que je n'oublierai jamais. Son expression trahissait l'effroi, la rage, l'admiration et l'envie. Puis il fit mine de partir.

– Tu vois bien que je suis resté à ma place ; tandis que Metan-Akwa a quitté la sienne... Qui est le vainqueur ?

– C'est toi, dit Tangua d'un ton furieux, et il s'éloigna.

Mais, à peine avait-il fait quelques pas qu'il se retourna et dit en grinçant des dents :

– Tu es un allié du Mauvais Esprit. Mais notre sorcier va briser le charme et nous aurons ta peau.

– Je me moque de ton sorcier, répliquai-je. En attendant, tiens ta promesse !

– Quelle promesse ? dit-il d'une voix ironique.

– Tu m'as assuré que tu ne tuerais pas les Apaches.

– Nous ne les tuerons pas, c'est entendu.

– Et ils seront libres ?

– Soit. Tangua tient toujours sa parole.

– Alors je m'en vais chercher les prisonniers et couper leurs liens.

– Je le ferai moi-même quand le moment sera venu.

– Le moment est déjà venu puisque je suis vainqueur.

– Tu te trompes. Avons-nous fixé une heure ?

– Non, mais cela va de soi.

– Tais-toi, gronda Tangua. C'est moi qui déciderai de l'heure. Nous ne tuerons pas les Apaches, mais il se peut qu'ils meurent sans que cela soit de notre faute. Il se peut qu'ils meurent d'inanition avant que l'heure de leur libération ait sonné.

– Scélérat ! criai-je, en proie à la colère.

– Chien de blanc ! Encore un mot et...

Il ne put terminer sa phrase, effrayé sans doute par l'expression de mon visage. Enfin, il haussa les épaules et rejoignit ses guerriers.

Ce n'est qu'alors que je quittai mon cercle et m'approchai de Sam. Celui-ci n'avait rien pu comprendre de ma conversation

avec le chef, tant les Indiens faisaient de tapage. Il me saisit dans ses bras et cria d'une voix pleine d'admiration :

– Dieu vous protège, mon ami, Dieu vous protège ! Vous revenez de l'antichambre de la mort. Quel gaillard ! Non ; mais quel gaillard ! Il n'a jamais vu de buffle et il trouve le moyen de tuer le chef du troupeau ! Il n'a jamais vu d'ours gris et il abat d'un coup de couteau le grizzli le plus redoutable ! Il n'a jamais vu de mustang et capture ma Mary ! Et le voilà qui triomphe, sans une égratignure, de l'assassin rouge le plus dangereux. Je vous félicite de tout mon cœur. Vous avez vraiment de la chance. Et vous avez obtenu ce que vous désiriez : la liberté et la vie des prisonniers Apaches.

– Malheureusement non. Le chef Kiowa est un fourbe. Il refuse de tenir sa parole.

– Je m'en étais douté. Que vous a-t-il dit ?

Je répétai les paroles de Tangua, et Sam, mis en colère, se précipita immédiatement vers le parjure pour lui demander des explications. Pendant ce temps, je m'habillai et repris mes armes. Quelques minutes plus tard, Sam revint encore plus exaspéré et déclara :

– Cette fripouille voudrait, en effet, se dérober à ses obligations. Mais je crois, si je ne m'abuse, que ça lui coûtera cher. Hihihihihi ! Je trouverai bien un moyen de le faire chanter à ma manière. À propos, que pensez-vous de tout cela ?

– De quoi ?

– De ce combat au couteau ?

– Je pense que vous ne devez pas être trop mécontent de moi.

– Ce n'est pas de cela que je parle. Mais, n'est-ce pas, si je ne m'abuse, jusqu'ici, vous n'aviez jamais encore tué personne ?

– Non, jamais.

– Eh bien ! quelle impression cela vous fait-il ? C'est cela que je voudrais savoir.

– *Hmm !* À vrai dire, ce n'est pas une sensation très agréable. Je n'ai pas envie de recommencer. Je sens quelque chose en moi, comme des remords de conscience.

– Il ne faudrait pas que vous vous fassiez du mauvais sang. Dans ces parages, il peut vous arriver presque tous les jours d'être obligé de supprimer quelqu'un pour sauver votre peau. Et dans ce cas... Tonnerre de Dieu ! L'occasion ne s'est pas fait attendre, cria-t-il. Voilà les Apaches qui reviennent. Qu'est-ce que nous allons voir comme sang ! La danse commence, messieurs !

De l'endroit où étaient gardés les prisonniers, on entendit monter le cri de guerre strident de la tribu des Apaches.

– Hiiiiii !

Contrairement à toutes nos prévisions, Intchou-Tchouna et Winnetou étaient déjà de retour avec le gros de la tribu. Ayant compris la situation, Tangua s'écria :

– L'ennemi a attaqué nos frères ! Allons leur porter secours !

Il voulut se précipiter vers les buissons, mais Sam l'arrêta :

– Reste là où tu es. Tu crois que les Apaches sont assez sots pour n'attaquer que tes gardes sans chercher à savoir où vous êtes ? Prépare-toi plutôt à te défendre et...

Il ne put achever, car le cri terrifiant des Apaches retentit tout près de lui. Sous le couvert des buissons, les Indiens nous avaient presque cernés. Tout à coup, nous les vîmes surgir des fourrés environnants et foncer dans notre direction. Les Kiowas tirèrent une salve sans pouvoir interrompre leur course. Le

moment suivant, les assaillants étaient déjà arrivés près de nous.

Un combat effroyable commença. L'ingénieur en chef et les trois prospecteurs, qui se défendaient à coups de revolver, furent immédiatement abattus. Ce fut pour moi un terrible spectacle. J'essayai de crier aux Apaches que nous étions leurs amis, mais en vain. Ils nous attaquèrent à coups de couteau et de tomahawk. Bon gré, mal gré, il fallut nous défendre. Nous en fîmes tomber quelques-uns à coups de crosse, de sorte que nous réussîmes à faire reculer les assaillants.

Je jetai un coup d'œil circulaire. Tous les Kiowas étaient entourés d'Apaches et se défendaient comme de beaux diables. Pourtant, l'issue de la bataille ne pouvait plus faire de doute. Sam s'en rendit compte sur-le-champ et nous cria :

– Gagnez le fourré en vitesse !

Je me dirigeai, en effet, vers le fourré ; mais, avant que j'aie pu l'atteindre, je vis Intchou-Tchouna en surgir.

– Le voleur de terre ! s'exclama-t-il en me voyant, et il m'attaqua avec la crosse de son fusil incrustée d'argent.

Je lui criai que je n'étais pas un ennemi, mais cela ne fit qu'accentuer sa colère. Il ne me restait qu'à me défendre. Je jetai mon « tueur d'ours », échappai à son coup, le saisis à la gorge et, d'un geste rapide, le frappai à la tempe. Il poussa un cri rauque et s'affala.

– Intchou-Tchouna, le chef des Apaches ! J'aurai son scalpe, cria une voix derrière moi.

Je me retournai et vis Tangua qui venait de surgir de je ne sais où, un couteau à la main.

Je saisis son bras et lui dis d'un ton péremptoire :

– À bas les pattes ! C'est moi qui l'ai vaincu et non pas toi.

– Tais-toi, chien galeux, hurla-t-il. Je ne te parle pas. Le scalpe d'Intchou-Tchouna est à moi. Lâche mon bras, sinon...

Et, d'un geste rapide, il me blessa au poignet gauche. Je me jetai sur lui et réussis à le terrasser. Puis, je me penchai sur Intchou-Tchouna. Le sang de ma blessure tombait sur son visage. À ce moment, j'entendis un bruit derrière moi et m'écartai instinctivement. Ce mouvement me sauva la vie, car un coup terrible destiné à ma tête s'abattit sur mon épaule. C'était Winnetou qui, voyant le visage ensanglanté de son père, le croyait déjà mort.

Il jeta son fusil, sortit son couteau et se précipita sur moi. Je me trouvais en bien mauvaise posture. Le coup de crosse avait paralysé mon bras gauche déjà affaibli par sa blessure et entravait la liberté de mes mouvements. J'aurais voulu expliquer la situation à Winnetou, mais je n'en avais pas le temps. Son couteau m'aurait transpercé le cœur si je n'avais pas fait, au moment opportun, un bond de côté. Ainsi, le couteau glissa sur la fameuse boîte à sardines contenant mes papiers et, en remontant, me traversa la mâchoire et la langue. L'instant d'après, je vis l'Indien brandir de nouveau son couteau pour m'achever. L'instinct de conservation décupla alors mes forces et je parvins à saisir sa main avec une telle violence que la douleur lui fit lâcher son arme. Puis, d'un geste brusque, je le jetai par terre. Il tomba le visage contre le sol. Sans perdre une minute, j'appuyai mon genou sur ses épaules.

Une lutte farouche s'engagea aussitôt entre nous. Winnetou était souple comme un serpent et puissant comme un fauve. Jamais auparavant il n'avait été vaincu, et il ne devait plus l'être par la suite. J'aurais pu alors lui expliquer en deux mots la situation, mais le sang m'étouffait et je ne pus émettre que des sons inarticulés. Winnetou bandait tous ses muscles ; pourtant il ne put échapper à mon étreinte. Je serrai violemment sa gorge jusqu'à ce que sa respiration s'arrêtât. Cependant je ne voulais pas l'étrangler. Je lâchai donc prise et il en profita aussitôt pour

redresser la tête. Je lui assenai alors deux ou trois coups de poing qui l'étourdirent. Je l'avais vaincu, lui, l'invincible.

Je respirai profondément. Ma bouche était pleine de sang et je dus la garder ouverte pour ne pas être étouffé. Mes blessures du menton et de la langue saignaient abondamment. Je tentais de me redresser quand, tout à coup, j'entendis un cri d'Indien. Au même instant, un coup violent s'abattit sur ma tête, et je perdis immédiatement connaissance...

Je tombai, inanimé, entre les mains des Apaches.

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/